

70e année, No 1

Montréal, 10 mai 1958

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Claire Gagnier, par ODETTE OLIGNY
- Graphologie, par RANY
- Sur toutes les scènes,
par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER
- Votre horoscope

10
CENTS



*Claire
Gagnier*

*Jac-
Guy*
MONTREAL

Coeur à Tout

par JACQUELINE



mencer. Vous aurez les muscles un peu endoloris les premières fois, mais n'arrêtez pas et continuez jusqu'à vingt fois par la suite.

♥ J'aime un garçon de 21 ans et j'en ai 18. Mes parents s'opposent à ce que je sorte avec ce garçon pour la simple raison qu'il a déjà fréquenté une fille de rien, pendant cinq mois. Il m'a dit : "Pendant ce temps-là, je n'avais pas d'argent et toi, tu avais un manteau de fourrure, l'auto de ton père quand tu le voulais, et c'était très gênant de sortir avec toi." Il a eu tort de sortir avec cette fille mais je puis affirmer qu'il l'a toujours respectée. Avec moi, il se tient bien et n'a jamais de paroles déplacées. Nous sortons cependant en cachette, parce que mes parents ne veulent pas le voir et que je l'aime éperdument. Je fais cela depuis un an. A la maison, on m'a gâtée, étant seule de fille, mais on me refuse cela et j'en suis malheureuse. Il y a deux ans que j'enseigne ; j'aime bien mon métier, il y a des difficultés mais l'on n'a rien pour rien.

Une institutrice amoureuse

Si vous êtes institutrice, vous avez charge d'âmes, et vous trahissez la confiance de vos parents et de vos élèves en faisant une chose défendue : sortir en cachette. C'est plus grave pour vous que pour une autre personne ignorante et sans responsabilités. Quel avantage ce garçon avait-il de sortir avec une fille de rien, quand il n'avait pas d'argent, et "qu'il la respectait" selon vous ? Aucun. S'il la fréquentait c'était par amour ou par passion charnelle, et l'excuse qu'il invoque est douteuse. Vous ne me dites pas s'il a autant d'argent que vous aujourd'hui et s'il est capable de vous faire vivre confortablement. Cela m'étonnerait beaucoup que des parents qui ont été aussi tendres que les vôtres vous refusent d'être heureuse avec un bon garçon. Réfléchissez bien avant de vous engager plus avant et soyez sûre de la sincérité de votre amoureux.

♥ Je suis trop grosse des hanches et du buste et je voudrais un conseil pour maigrir. Je mesure 35" de buste, 27" de taille et 34" de hanches. Suis-je normale ?

Claude qui est inquiète

Pour le savoir, il aurait fallu que vous me disiez aussi votre hauteur et votre poids. Je ne vois rien d'anormal dans vos mensurations et je n'essaierais pas de faire diminuer mon buste au risque qu'il s'affaisse. Faites l'exercice que j'ai donné à "Désespérée", au début de mon courrier.

♥ J'aime beaucoup votre courrier et pour vous le prouver je viens vous demander conseil. J'ai participé à une fête — genre tombola — à l'école et j'ai gagné une boîte de papier à lettres dont je vous envoie un échantillon. Puis-je écrire à mon correspondant avec ce genre de papier ? Sinon, dans quelles occasions puis-je m'en servir ? A quel âge peut-on avoir un correspondant ? Etes-vous pour cela ?

Une Trifluvienne

Ce que vous m'avez envoyé est une carte à correspondance. Vous pouvez vous en servir pour adresser des vœux de fête, des invitations, etc. A la rigueur, vous pourrez l'employer comme papier à lettres, mais pas plus qu'une fois à la même personne, étant donné le dessin inamovible de la rose rouge et non un choix varié de fleurs. Si vous êtes sentimentale, il est dangereux d'engager une correspondance avec un inconnu auquel on s'attache sans le connaître vraiment. Gardez avec lui le ton de la camaraderie pure et simple.

♥ C'est encore moi qui vous arrive pour la seconde fois. Je vous remercie très sincèrement pour la magnifique réponse que vous m'avez donnée, il y a environ deux mois. Si je ne vous ai pas écrit avant aujourd'hui, c'est que j'ai dû subir une opération. Voici mon problème : Je suis une jeune fille de 21 ans, pas laide il me semble, tranquille, surtout... pas parlante. J'aimerais beaucoup avoir un ami à qui conter mes joies, mes peines, etc., mais hélas ! je crois que ce n'est pas pour moi car, depuis un an, je n'ai pas réussi à en garder un plus de deux dimanches. De quoi cela dépend-il, me direz-vous. Malheureusement, je ne puis vous répondre moi-même. Les garçons me disent : "Parle plus que ça, Claude." J'en ai aimé deux principalement et quand je les rencontre ils me parlent... mais pas plus. Aidez-moi, Jacqueline, car il me semble que je suis assez vieille pour commencer à penser à mon avenir : celui de fonder un foyer et d'être heureuse avec mon mari plus tard.

Claude Jeans

Ma petite Claude, je voudrais vous venir en aide car on sent en vous une nature tendre et délicate mais un peu secrète, comme la violette cachée par ses larges feuilles. Pratiquez dès maintenant l'art de la conversation avec vos amies et vos parents. Quand les gens racontent quelque chose d'eux-mêmes, questionnez-les plus avant sur le sujet ; faites rebondir la conversation. Un garçon aime à parler de lui (nous aussi d'ailleurs) et si vous l'encouragez adroitement, il vous trouvera la fille la plus charmante du monde. Il n'y a pas un jour qui passe sans que vous y trouviez sujet à discussion ; que ce soit dans la nature, dans votre entourage, à la radio ou à la télévision, dans les journaux. Ouvrez vos yeux et vos oreilles d'abord... et votre bouche ensuite. Bonne chance, petite amie.

♥ Je suis intéressé à apprendre un métier quelconque, surtout ceux qui concernent la forêt, comme ingénieur ou mesureur de bois, etc. Beaucoup de gens me disent qu'il y a une école de la sorte à Berthierville. Pourriez-vous m'en donner le nom et l'adresse ? Je m'excuse de vous demander une telle chose, puisque ce n'est pas réellement votre genre d'ouvrage.

Arthur aux yeux bleus

Je suis heureuse de rendre service aux lecteurs du "Samedi"... même en dehors des problèmes du cœur. J'ai téléphoné pour vous aux Arts et Métiers qui m'ont renvoyée au Ministère des Terres et Forêts. Il n'y a que deux écoles dans la Province de Québec : l'Université Laval, de Québec, pour l'étude du génie forestier et l'Ecole des Gardes forestiers, à Duchesnay, dans le comté de Portneuf. Ecrivez à cette dernière pour avoir plus de renseignements. Et bonne chance.

♥ Je voudrais savoir le caractère de mon écriture. Je mesure 36" de buste, 35" de hanches, 25" de taille et je pèse 110 livres. Je mesure 5' 1", suis-je normale ?

Nini

Dans un an ou deux, je suis sûre que vous aurez grandi d'un pouce et malgré de cinq livres. En attendant, vous êtes très bien pour vos seize ans. Je donne votre lettre à Rony pour qu'elle analyse votre caractère d'après votre écriture.

La chanson canadienne

LE SACRISTAIN

Paroles et Musique de
Lionel Daunais

— 1 —

Benoit, notre sacristain ec
On l'voit à tous les matins,
Dès le petit jour,
L'oeil en abat-jour,
Allant, venant,
Bon an mal an
Clopin clopant
Le nez au vent.
Que ferait monsieur l'Curé
S'il n'était pas éveillé,
Ma foi, par Benoit ?

— 2 —

Benoit, va sonner matines
Nettoie ensuite la cuisine,
Mouche les lampions,
Port' le goupillon
Tient la burette,
Frott' les banquettes
Après la quête,
Compt' la recette.
Qui boit le vin du Curé
Pendant le miserere ?
Ma foi, c'est Benoit.

— 3 —

Benoit, mais c'est une crème !
On l'voit, quand il y'a baptême
Tourner, s'affairer
Porter l'nouveau né
Noël venu, mettr' un fichu
Au p'tit Jésus qu'est là tout nu.
Que fera'nt les marguilliers
Pour les comptes de janvier
Ma foi, sans Benoit ?

— 4 —

Benoit, tout endimanché
Pourquoi cet air empesé ?
Un petit oeillet
A son beau gilet
Tout l'monde est là en falbalas
Ah quel gala ! Quel tralala !
Qui c'matin sera l'mari
D'une ancienne enfant d'Marie ?
Ma foi, c'est Benoit !

Benoit ! oui monsieur l'Curé !
Benoit ! oui mon adorée ! !
Benoit ! à la sacristie !
Benoit ! va bercer le p'tit !
Benoit ! sonne l'angélus !
Benoit ! donne-lui sa suce !
Benoit ! Benoit ! Benoit ! !
Embrasse-moi !
Oui, monsieur le Curé...
Euh ! oui... mon adorée !
Oh ! lala lala
C'est trop pour un seul homme !

(Reproduction autorisée par la Maison Archambault Inc.,
500 est, rue Ste-Catherine, Montréal)

Nos vedettes préférées

CLAIRE GAGNIER, une de nos jeunes gloires

par ODETTE OLIGNY

C'ÉTAIT pendant les dernières années de la guerre. Le poste C.K.A.C. avait organisé un programme destiné au divertissement des soldats cantonnés dans diverses villes de la Province et, chaque semaine, les camps militaires recevaient la visite de toute une troupe d'artistes choisis, qui présentaient, à eux tous, un spectacle des plus homogènes.

Attachée à la rédaction d'un quotidien aujourd'hui disparu, (je ne le nomme pas, c'était *Le Canada*) et ayant depuis plusieurs années un programme d'une demi-heure, tous les jours, à C.K.A.C., j'allais très souvent, avec les artistes, passer la soirée dans les camps militaires. Simone Quesnel, Jeanne-d'Arc Charlebois, Louis Bédard, Mme Alarie et Juliette Huot, Lucile Dumont, qui et qui? peuvent se souvenir de ce temps.

Et la troupe fut un jour aux Trois-Rivières. Quand la chose était possible, le réalisateur du programme (c'était, si j'ai bonne mémoire, Bernard Goulet) mettait aussi en vedette des artistes de la ville qu'on visitait. Et c'est ainsi qu'aux Trois-Rivières, on annonça que Mademoiselle Claire Gagnier, soprano, allait chanter la *Villanelle* de Dell'Aqua et un autre morceau, tout aussi difficile: *Les Filles de Cadix*. On applaudit, en attendant...

Et voici qu'arrive sur la scène une fillette, un petit bijou de grâce et de beauté, une petite fille vraiment, de 14 ans à peine, qui, toute mignonne dans une robe bleue, commença à chanter. Personne n'en croyait ses oreilles. Une voix d'une pureté de cristal, des vocalises plus aisées que celles d'un rossignol par une belle nuit d'été, un art déjà sûr, à un âge où, d'habitude, on est encore aux études et où on promet peut-être... Claire Gagnier, à 14 ans «tenait» déjà...

La salle croûla sous les applaudissements et, toute gentille, toute modeste, la petite jeune fille salua gracieusement.

La carrière de Claire Gagnier débuta ce jour-là. Renseignements pris, les journaux, qui lui firent tout de suite une belle publicité, déclarèrent qu'elle était la nièce de J.-J. Gagnier et que cette toute jeune fille avait toujours vécu dans un milieu où la musique était reine. Toutefois, tout le monde s'accorda pour dire que sa voix était un don du ciel, une véritable voix naturelle qui ne devait rien aux études, attendu qu'à cette époque, Claire Gagnier n'en avait presque pas fait, du moins en ce qui concerne le chant, car, évidemment, elle savait depuis longtemps lire couramment la musique et elle jouait du violon.

Le directeur de C.K.A.C., M. Phil Lalonde, mit la jeune fille sous contrat pour deux ans et elle revint ainsi à Montréal qui, quoiqu'on pense parfois le contraire, attendu qu'elle a été «découverte» aux Trois-Rivières, est sa ville natale. C'est là aussi qu'elle fit ses études.

Claire Gagnier eut donc, à C.K.A.C., son propre programme hebdomadaire qui s'appelait tout bonnement *Les Chansons de Claire Gagnier*. Peu de

temps après, elle remportait, haut la main, le concours des *Singing Stars of To-morrow*, une bourse de 1,000 dollars qui lui permit de partir pour New-York où elle entra à Julliard et où elle travailla, pendant deux ans, sous la direction de Mme Dansereau. Les deux ans écoulés, elle continua de prendre des leçons du même professeur et la voilà revenue au Canada.

L'heureux mortel est M. Raymond Dionne, comptable agréé, et depuis, le jeune couple possède une richesse: trois beaux enfants: Pierre, l'aîné, qui a tantôt neuf ans, Michèle, la seconde, qui en a six et le bambin, André, cinq ans. Lorsqu'elle en parle, les beaux yeux noirs de Claire Gagnier brillent de tendresse et elle avoue que pour elle, il n'y a pas d'enfants plus char-

du *Concert* qui fait souvent appel à son art.

Vous vous souvenez, il y a à peine quelques semaines, quelle excellente représentation de *Mme Butterfly* y fut donnée? Intégralement, et ce n'est pas une sinécure, car Claire Gagnier, qui était évidemment la touchante petite Chio-Chio San, était en scène presque tout le temps. Je ne sais pas si vous avez remarqué, lorsque Mme Butterfly comprend que Pinkerton est perdu pour elle et qu'elle restera seule désormais avec son enfant, de quelle façon Claire Gagnier regardait le petit garçon qui était censé être son fils? Avec une telle tendresse que j'ai pensé que ce bel enfant était le sien... Ce n'était pas le cas, André est déjà trop grand, avec ses cinq ans, pour figurer un petit Américo-japonais de deux ans.

— Mais, dit Claire Gagnier, il était si mince, ce petit, que je ne pouvais pas faire autrement que de le choyer...

Claire Gagnier a joué et chanté opérettes et opéras. C'est tout de même l'opéra qu'elle préfère, qu'il s'agisse de *La Bohème* où elle chante Mimi, de *Manon*, *Roméo et Juliette*, *Butterfly*, etc. Et elle a une tendresse particulière pour *L'Enfant et les Sortilèges*. C'est d'ailleurs la seconde fois qu'elle interprète ce rôle à la télévision et, de l'avis unanime, la dernière en date fut une réussite complète et si vous vous en souvenez, ce n'était pas facile. Ce fut un succès technique total qui demanda à tous les interprètes, ainsi qu'aux techniciens et au réalisateur, des semaines de travail intense.

Vous avez certainement remarqué que Claire Gagnier chante avec autant de facilité en anglais qu'en français et vous avez tout de suite compris qu'elle est parfaitement bilingue. Et si elle chante aussi en italien (tel Mme Butterfly) elle ne se flatte pas de savoir parfaitement cette belle langue chantante. Toutefois, elle le lit couramment et bien entendu, on comprend suffisamment les sonorités pour savoir le sens de ce qu'elle chante. Claire Gagnier n'aime pas, ne pratique pas la politique du perroquet. Car elle aime le travail, vraiment, sincèrement. Bien sûr, elle aimerait mieux la scène, mais à défaut, c'est à la télévision que vont ses préférences. Justement parce que le travail y est plus ardu, plus long, plus complet.

Il ne faut pas oublier non plus qu'elle a chanté avec les plus grands chefs d'orchestre: Wilfrid Pelletier, Jean Deslauriers, André Kostelanetz, Percy Faith, etc.

Lorsqu'elle paraît devant les caméras (exception faite des costumes) Claire Gagnier est toujours vêtue de robes ravissantes, et je lui demande si ces toilettes, dont elle change parfois deux et trois fois au cours d'un programme, lui appartiennent et qui les lui fait.

— Non, dit-elle, les robes que je porte sont à Radio-Canada, mais les créateurs et modelistes de cette institution travaillent tout de même pour moi. Je porte des robes signées José-

[Lire la suite page 31]



Claire Gagnier dans le rôle de "Chérubin" des "Noces de Figaro" de Mozart aux Festivals de Montréal de 1956. (Photo Zarov)

Les artistes du Metropolitan Opera de New-York faisaient une tournée au Canada et c'est ainsi que Claire Gagnier fut choisie pour chanter, en leur illustre compagnie, «Micaëla» de *Carmen* et «Chérubin» des *Noces de Figaro*.

Les programmes se succédèrent pour la jeune artiste dont la voix d'or, la grâce, la jeunesse étaient, aux yeux du grand public, particulièrement émouvants. Ce fut *Le Concert Lyrique Molson*, puis *Mosaïque canadienne* où elle chantait en soliste, avec l'orchestre d'Alan MacIver.

Claire Gagnier continuait, évidemment, de travailler de tout son cœur et elle pouvait se flatter de savoir à peu près tous les rôles de soprano aussi bien des opéras que des opérettes lorsqu'il survint, dans sa vie, un événement d'importance: elle se maria.

mants, ni plus intéressants, ce que nous croyons facilement.

Il est presque invraisemblable que cette toute jeune femme, qui avait tellement l'air d'un petit garçon dans le poème de Colette et Ravel, *L'Enfant et les Sortilèges*, que nous présentâmes dernièrement à la télévision et qui fut une telle réussite, soit une petite maman de si grands enfants. Car ils vont à l'école tous les trois, le plus petit, évidemment, à la maternelle, mais les autres suivent des cours selon leur âge et Pierre, l'aîné, est déjà si bon musicien (piano) qu'il a remporté, l'année dernière, le prix de Soeur Marie Stéphanie. Bon sang ne peut mentir.

Claire Gagnier travaille à peu près toute l'année et c'est tant mieux pour nous. Tout l'été, elle a (et elle aura encore l'été qui s'en vient) *Sérénade pour Cordes* et l'hiver, c'est *L'heure*

Le grand cafard d'Audrey

— Comme tu as maigri ! s'est écrié Mel Ferrer en accueillant sa femme à Rome.

L'Afrique n'a pas réussi à Audrey Hepburn. Ou était-ce la séparation de Mel Ferrer ? Toujours triste, toujours fatiguée, elle finit par se languir au point que les Noirs la disaient ensorcelée. Pour accréditer cette rumeur, quantité d'accidents s'étaient produits autour de la jeune vedette. Il était temps que le film achevât. Audrey, de l'avis même du médecin de la troupe, était au bord d'une grave crise nerveuse.

Sous le voile de Soeur Luc, qu'elle incarne dans *Histoire d'une Nonne*, elle est merveilleuse. Mais en dehors du tournage, elle apparaît très pâle, le visage creusé, les yeux cernés.

Cette grande actrice semble avoir également été très éprouvée par l'intensité de son rôle, l'un des plus beaux et des plus lourds de sa carrière. On sait qu'il s'agit de l'histoire authentique de Gabrielle Van Der Mal, une jeune Hollandaise (comme Audrey) et comme elle mêlée aux horreurs de la guerre. Tout cela, Audrey l'a vécu, et à présent elle a, comme elle le fait toujours, totalement assimilé le personnage de cette religieuse en conflit avec la règle.

Mais elle n'a pas le bel équilibre de Gabrielle Van Der Mal, aujourd'hui, comme elle-même, installée aux Etats-Unis.

faim, qu'il n'y avait rien dans son frigidaire et que la bonne était sortie, car c'était un dimanche. Toutes les boutiques étaient fermées, et elle ne se sentait pas le courage de sortir à la recherche d'un restaurant.

Déprimée, elle ouvrit son récepteur de télévision. Et sur l'écran elle vit son ami Marino Marini en train d'effectuer avec son orchestre une démonstration de spaghetti à la Napolitaine. Dévorée par la faim, B.B. se précipite sur le téléphone, appela le studio. On lui répondit que l'émission se déroulait dans un appartement privé, au 20 du boulevard Malesherbes. Brigitte appela aussitôt tous les locataires de cet immeuble. Au neuvième appel, elle eut Marino Marini au bout du fil.

— Arrivez tout de suite avec les spaghetti ! supplia-t-elle.

C'est à trois heures du matin que, peut-être sous l'effet du Chianti, elle se souvint qu'elle devait souper avec Raf Vallone.

Le lendemain, on lui demandait de bien vouloir présenter sa soeur Mijanou à la TV, à l'occasion de ses débuts de vedette, dans « Ramuntcho ».

— Je ne crois pas que je viendrai, répondit B.B. Mes leçons de cheval et mon prochain voyage me prennent trop de temps.

Mario Lanza et le culte du "moi"

Il y a trois ans, Mario Lanza était mis à pied par les studios de Holly-

wood, mais il n'est pas même du Midi de l'Italie. Seulement il croyait que pour avoir du succès à l'étranger, un musicien italien ne pouvait en aucun cas venir d'ailleurs que de Naples. A présent, son succès parisien et même mondial est suffisamment solide pour qu'il renonce à son stratagème.

Marino Marini a par la même occasion promis un nouveau « Bambino ». De quoi nous martyriser pendant deux ans, et grossir sa propre fortune. Cette nouvelle chanson du célèbre quartette qui est en train d'obtenir dans toute l'Italie un succès sans précédent, s'intitule B.B. Eh oui, encore elle !

C'est en effet la chanson que Brigitte avait demandée à M.M. au soir de la première de l'actuel spectacle du Lido. Dans la nuit même, Marini l'avait composée, mais il n'en avait jamais parlé à Brigitte. Il avait envoyé la chanson en Italie, et attendait de voir le sort qu'on lui ferait.

Nous ne sommes donc pas près de cesser d'entendre parler de B.B....

Pour l'instant, Marino Marini change d'hôtel tous les deux jours, afin d'échapper à ses admiratrices...

William Holden le suspendu

Plus que jamais, Hollywood applique sa sanction favorite : la suspension temporaire des vedettes. C'est une véritable avalanche de sanctions, que Hollywood explique par les trop hauts salaires des stars, qui se montrent rapidement invivables.

Maya, nue ou vêtue

Enfin un homme de cinéma qui déclare :

— Le cinéma se porte fort bien. Son internationalisation constante, le système des co-productions sont un signe de renouvellement. Les jeunes metteurs en scène américains sont désormais à l'avant-garde, mais c'est l'Europe qui a donné de nouveaux ferments à l'Amérique.

C'est Alfred Zinnemann qui parle ainsi. Il vient de tourner au Congo belge et en Italie « Histoire d'une Nonne », avec Audrey Hepburn. Lui-même est d'origine autrichienne.

Mais le système des co-productions vient de lui causer des ennuis et l'empêchera sans doute de tourner le film qu'il préparait : « La Maya nue ». Ce film sur la vie de Goya devait être produit par des Italiens et tourné en Espagne.

Mais la très sévère censure espagnole voyait ce projet d'un assez mauvais oeil. Elle se méfie à priori de la « légèreté étrangère », surtout lorsqu'il s'agit des amours de l'une de ses gloires nationales avec la duchesse d'Albe.

C'est ainsi que même la presse espagnole ne fit pas allusion à ce projet sous le titre de « La Maya nue », mais la censure opposa une interdiction formelle. « Ne serait-ce que parce que l'on pourrait penser qu'entre Goya et la duchesse... »

Peu importe le fait que tout le monde le pense depuis plus d'un siècle...

PLEINS FEUX SUR L'ACTUALITÉ

Il ne veut plus du P.C.

Aujourd'hui c'est l'Amérique qui relance Yves Montand. Il vient d'aller à Punta Del Este, et vient de recevoir son visa des Etats-Unis.

Cela vient à point pour lui, car il ne roulait pas sur l'or ces temps derniers. Depuis son voyage derrière le rideau de fer, juste au lendemain de la révolution hongroise, presque tous les producteurs lui avaient fermé leurs portes.

Mais le documentaire que les Russes viennent de sortir sur son tour de chant en U.R.S.S. sous le titre *Montand chante*, est le dernier témoignage de ses sympathies pour le communisme. Il a compris qu'« on l'exploite comme une marque de boisson ».

Or Yves Montand a de gros besoins. Sans compter ses belles propriétés qu'il meuble amoureuxment de pièces anciennes, il fait vivre toute sa nombreuse famille italienne.

Son évolution a bien provoqué un certain nombre de scènes de ménage. Simone Signoret, il y a quelques mois encore, était très attachée au P. C. Mais son amour passionné pour Yves, et le temps aidant, elle a suivi le mouvement. Yves a perdu tout son complexe d'infériorité vis-à-vis de Simone Signoret, « la panthère rousse », qui jusqu'alors avait la réputation de porter la culotte dans le ménage.

— Elle a son bachot, disait toujours Yves d'un air timide. Moi, je me suis arrêté à l'école élémentaire...

La chronique de B.B.

Naguère, il y avait les histoires d'enfants. Aujourd'hui il y a les histoires de B.B. Elles sont du même genre.

L'autre soir, à 9 heures et demie, Brigitte Bardot s'aperçut qu'elle avait

wood, qui lui reprochaient ses exigences, son embonpoint, ses millions de dettes... et la baisse de sa voix.

Il a retrouvé toute sa forme et toutes ses prétentions. Tout le petit monde des minidettes parisiennes était alerté parce qu'il s'est trouvé l'autre semaine dans la capitale. A Londres, ses admiratrices ont provoqué des émeutes. Il a piqué une crise de rage parce qu'un journaliste l'avait qualifié de « nouveau Caruso ».

— Je suis Lanza ! s'est-il écrié. Mario Lanza ! Et je n'ai besoin d'être comparé à personne !

Quand il donne ses « récitals », il a des roses dans ses poches et les jette négligemment autour de lui. Il exige dans ses films de chanter tous les cinquante pieds de pellicule, soit vingt-cinq fois. Quand on lui demande : « Comment allez-vous ? » il répond :

— Ma voix est toujours aussi remarquable, merci.

Et il ajoute :

— Je n'y suis pour rien, c'est un don de Dieu.

A Londres, comme il venait d'être présenté au prince Philip, il lui dit d'un ton méprisant :

— Je gagne en un jour ce que vous gagnez en un an.

Interloqué, le mari de la reine est resté sans réplique.

A son arrivée à Paris, il a annoncé qu'il n'irait pas au musée Grévin, qui a oublié de le mettre en effigie...

Marino, le faux Napolitain

Vous ne l'auriez pas cru, nous non plus : mais c'est un fait, Marino Marini n'est pas du tout Napolitain ! On le disait depuis quelque temps déjà

dans le monde du spectacle, et il vient d'en faire l'aveu lui-même.

Non seulement il n'est pas Napolitain

A peine venait-il d'apprendre qu'on le suspendait à son tour, que William Holden, le héros du « Pont de la Rivière Kwai », prit l'avion pour Paris.

— Puisque je n'ai rien à faire, a-t-il dit, je voyage pour assister à toutes les premières du « Pont de la Rivière Kwai ».

Le motif de la sanction prise à son égard est une fois de plus un conflit de « prêt de vedette ». Sa firme, la Paramount, refusait de le « prêter » à la 20 h Century Fox pour le film « Les Racines du Ciel », d'après le roman de Romain Gary, qu'il désirait beaucoup tourner. Quand la Paramount lui proposa un autre film, il refusa tout net. Insoumission caractérisée. Il ne s'en fait pas outre mesure.

— C'est la huitième fois que l'on me suspend, dit-il. Deux fois je me suis rendu, et la firme a fait de même également deux fois. Les quatre autres conflits ont été réglés à l'amiable.

Quand un acteur est suspendu, il ne peut tourner pour une autre firme, et ne reçoit aucun salaire. Mais il peut de son côté refuser de tourner pendant toute la durée de son contrat — 16 mois encore pour William Holden — et travailler ensuite pour une autre maison de production.

— L'issue de l'affaire, dit Holden, dépend de celui qui ressent le premier le préjudice de la sanction : alors il se rend.

Sophia, victime de la guerre

L'un des plus grands succès de librairie est actuellement « La Ciociara », un roman du célèbre écrivain italien Alberto Moravia. C'est l'histoire d'une femme de la région de Rome que la guerre chasse de sa maison et de sa boutique. Parmi ses malheurs, elle voit sa fille, Rosetta, violée par des soldats et devenir une fille publique.

Depuis sa parution aux Etats-Unis, Moravia est submergé d'appels téléphoniques des plus grands producteurs de Hollywood. Mais ceux-ci semblent devoir être mis en échec par le plus redoutable des concurrents : Carlo Ponti.

Le producteur italien émigré aux Etats-Unis par suite de son difficile mariage avec Sophia Loren, est en effet un grand ami d'Alberto Moravia. Il voudrait faire de son oeuvre une co-production italo-américaine que Moravia préférerait sûrement à un film purement américain, car le sujet est typiquement dans le style néo-réaliste italien.

Ponti a en outre dans sa manche un atout de taille : c'est Sophia Loren qui incarnerait la fille de la Ciociara. Pour la couverture du livre, dans tous les pays du monde, on avait choisi la reproduction d'un tableau de Renoir. Seule Sophia Loren peut rendre à la fois la splendeur charnelle et la fougue sensuelle de la trop désirable Italienne du roman.

Seul point noir : on murmure avec insistance à Hollywood que les choses ne vont pas au mieux entre Ponti et sa femme, et que celle-ci songerait déjà à divorcer pour épouser Cary Grant...

Juliette Gréco,
reine de Zanuckville

Il y a un petit mystère à Fort-Archambault, au cœur du Cameroun. Depuis plusieurs années, il n'y avait plus un seul éléphant dans cette brousse pelée. Mais depuis que Darryl Zanuck y fait tourner « Les Racines du Ciel » d'après le roman de Romain Gary, les éléphants sont revenus. On sait que cet ouvrage prend la défense des pachydermes contre les chasseurs. Mais on ne les voit pas, on ne distingue que leurs traces.

Et l'on ne voit pas davantage d'autre gibier. Près du camp de Zanuckville, le camp de la 20th Century Fox, il n'y a qu'un lion apprivoisé.

Juliette Gréco, l'héroïne et l'unique personnage féminin de Zanuckville, est la reine incontestée de Zanuckville. Elle a le trac de ce premier grand rôle, mais elle a aussi confiance en elle-même. Entre les scènes, elle joue avec Kiki la Mangouste, Moussopo le lion apprivoisé, et un bébé-panthère sans nom. Elle fut un peu étonnée lorsqu'un tchadien lui confia :

— Savez-vous, mon père était marchand d'esclaves et, que voulez-vous, lorsque je fais une tournée dans la brousse, je regarde avec regret les superbes Saras de six pieds qui sont maintenant mes électeurs !

Errol Flynn, l'éternel Don Juan, devait le comprendre, lui qui voulait acheter une ravissante noire de quinze ans au visage luisant barré d'ocre rouge. Il aurait pu le faire pour 200 dollars, mais il aurait fallu alors qu'il l'épouse...

Frank qui rit

Depuis que Frank Sinatra est officiellement fiancé à Lauren Bacall, il montre un visage que nul ne lui connaissait par le passé : il rit du matin au soir.

Il a décidé qu'après leur mariage qui se déroulera dans les premiers jours d'avril, ils passeraient leur lune de miel dans la maison de campagne du New-Jersey où il se retirait durant ses anciennes crises de misanthropie.

La date exacte du mariage est tenue secrète parce que les deux acteurs sont, entre autres, parfaitement d'accord sur un point : ils détestent les journalistes et les photographes.

Jusqu'au jour où, après la mort d'Humphrey Bogart, on vit ensemble Lauren et Frank à une première à Las Vegas, on avait beaucoup vu ce dernier en compagnie de Kim Novak, sa partenaire dans « L'Homme au Bras d'Or ». Mais depuis ce jour, il n'a plus jeté un regard à Kim, laquelle, de son côté, ne parle plus de son bel ingénieur italien, Mario Bandini.

L'automne dernier, il y avait eu un léger refroidissement dans les rapports entre Lauren et Frank : celui-ci, qui venait de voir « La Parisienne » avec Brigitte Bardot, s'était mis en tête de tourner un film avec B.B. Lauren prit peur : on dit à Hollywood que Frank n'a jamais été et ne sera jamais l'homme d'une seule femme. Mais il a renoncé à tourner ce film : une nouvelle victoire à l'actif de Lauren, « la femme qui dompte les hommes impossibles ».

DALE CARNEGIE



VOUS CONFIE...

Douze moyens d'amener les autres à penser comme vous

III — Quand vous avez tort, reconnaissez-le

J'habite dans la banlieue, tout près de New York. Pourtant, à une minute de ma maison, se trouve un coin de forêt sauvage où les buissons de ronces se couvrent au printemps d'une blanche écume de fleurs, où les écuireux nichent et élèvent leurs petits, et où les asters poussent aussi haut que la tête d'un cheval. Ce lieu se nomme Forest Park... J'aime à m'y promener en compagnie de Rex, mon petit bouledogue. C'est une bonne bête, affectueuse et inoffensive et, comme nous ne rencontrons presque jamais personne, je lui permets de vagabonder librement, sans laisse ni muselière.

Un jour, nous nous trouvâmes nez à nez avec un gendarme à cheval, un gendarme qui grillait de montrer son autorité.

« Pourquoi laissez-vous cette bête courir dans le parc sans laisse ni muselière ? me dit-il sur un ton sec. Vous ne savez pas que c'est défendu ?

— Si, je le sais, répliquai-je avec douceur, mais je ne pensais pas que mon chien pourrait faire du mal ici.

— Vous ne pensiez pas ! Vous ne pensiez pas ! La loi se moque comme d'une guigne de ce que vous pensez ! Cette bête-là est capable de tuer un écuireuil ou de mordre un enfant... Enfin ! je vais vous laisser pour cette fois, mais, si je rattrape ce chien ici en liberté, je serai obligé de vous dresser procès-verbal ».

Docilement, je promis d'obéir.

Et je tins parole... pendant quelques jours. Mais Rex n'aimait pas la muselière, et nous décidâmes de risquer notre chance encore une fois. Tout alla bien pendant un certain temps. Puis, un après-midi, après avoir escaladé la crête d'une petite éminence, je vis soudain, à mon grand émoi, la majesté de la loi en la personne de mon gendarme monté sur un cheval bai. Et Rex qui fonçait en avant, droit sur l'homme !

J'étais pris. Je le savais. C'est pourquoi je n'attendis pas que le policier m'interpellât. Je me hâtai de m'excuser le premier. Je dis :

« Monsieur, vous me prenez sur le fait. C'est ma faute. Je n'ai pas d'excuse. Vous m'aviez prévenu la semaine dernière que, si je ramenaient mon chien ici sans muselière, vous m'infligeriez une amende.

Le gendarme répondit sur un ton modéré :

« Oui... bien sûr... Mais je sais ce que c'est. On est tenté quelquefois de laisser un petit chien comme celui-ci courir un peu quand il n'y a personne aux alentours.

— On est tenté... oui, mais tout de même, c'est défendu, rétorquai-je.

— Oh ! je ne crois pas qu'une petite bête comme ça ferait du mal à personne », observa le gendarme.

J'insistai :

« Non, mais il pourrait étrangler des écuireux !

— Ecoutez, reprit à son tour le gendarme, il ne faut pas non plus prendre les choses trop sérieusement. Tenez, voilà ce que vous allez faire. Vous al-

lez laisser votre chien se sauver là-bas, de l'autre côté, pour que je ne le voie pas... Et puis, n'en parlons plus ! »

Ce gendarme n'était qu'un homme, après tout ; il voulait affirmer son importance. Aussi, quand je m'accusai, la seule façon qui lui restât de garder sa propre estime, c'était de prendre une attitude magnanime.

Mais supposons que j'aie tenté de me justifier ; que serait-il arrivé ? Une discussion. Et vous savez comment elles finissent.

Au lieu de rompre des lances avec lui, je reconnus qu'il avait parfaitement raison et que j'avais absolument tort. Je l'admis promptement, ouvertement et de bon cœur. L'affaire se termina gracieusement, moi prenant son parti et lui prenant le mien. Lord Chesterfield lui-même n'eût pu être plus aimable que ce représentant de la police montée qui me menaçait d'une amende.

Quand nous savons que nous méritons une punition, ne vaut-il pas mieux prendre les devants courageusement et faire notre *mea culpa* ? Le blâme que nous nous infligeons à nous-même n'est-il pas plus doux à nos oreilles que l'accusation lancée par une bouche étrangère ?

Hâtez-vous de dire de vous-même toutes les choses déplaisantes que l'autre personne allait exprimer — dites-les avant elle, et vous la désarmerez. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'elle adopte alors une attitude généreuse et clémentine, et qu'elle ferme les yeux sur vos fautes tout comme le gendarme de Forest Park.

Ferdinand E. Warren, dessinateur en publicité, usa de la même tactique pour garder la faveur d'un client irascible.

« Dans notre métier, dit-il, il faut être très précis et très ponctuel. Certains éditeurs exigent que leurs commandes soient exécutées immédiatement, et, dans ces conditions, on est excusable de faire parfois quelques petites erreurs. J'en connaissais un, en particulier, qui était toujours ravi de découvrir quelque détail à critiquer. Je l'ai souvent quitté, dégoûté non pas tant de ses critiques que de la manière dont elles étaient formulées. Récemment, je lui livrai un travail très urgent. Il me téléphona en me priant de passer le voir : j'avais fait une faute, disait-il. Je courus chez lui et vis exactement ce que je redoutais : un homme hostile, savourant déjà le plaisir de trouver matière à critique. Il me demanda avec emportement pourquoi j'avais fait telle et telle chose.

« Le moment était venu pour moi d'appliquer les principes que j'étudiais dans mon cours. Je répondis : « Monsieur, si votre reproche est fondé, je suis coupable et rien ne peut excuser mon erreur. Depuis le temps que je travaille pour vous, je devrais être capable de vous contenter. Je suis honteux ».

« Instantanément, il se mit à me chercher des excuses : « C'est vrai... mais, après tout, ce n'est pas une faute bien grave, ce n'est que... »

« Je l'interrompis : Toutes les fautes peuvent avoir de graves conséquences. Et puis, elles sont irritantes ».

« Il voulut placer une parole, mais je ne le laissais pas faire. Je m'amusais énormément. Pour la première fois de ma vie, je m'accusais moi-même — et ce n'était pas déplaisant.

« Je poursuivis : « J'aurais dû faire attention. Vous me donnez beaucoup de commandes et vous méritez d'être bien servi. Je m'en vais refaire tout ce dessin ».

— Non ! Non ! protesta-t-il, jamais « je ne voudrais vous obliger à cela ». Il loua mon travail, m'assura qu'il ne désirait qu'une légère modification, que la petite erreur que j'avais commise n'avait pas entraîné de perte d'argent, et qu'après tout ce n'était qu'un détail... un détail sans importance.

« Mon empressement à m'accuser l'avait complètement désarmé. En fin de compte, il m'invita à déjeuner, puis me remit un chèque et une autre commande ».

Le premier sot venu peut essayer de justifier ses erreurs — c'est d'ailleurs ce que font tous les sots. Mais l'homme qui reconnaît ses fautes s'élève au-dessus de la masse, il connaît une joie noble et rare. Ainsi, l'un des plus beaux souvenirs de l'histoire, c'est la manière dont le général Lee s'accusa de l'échec de Pickett à la charge de Gettysburg, pendant la guerre de Sécession.

Cette charge fut une des plus sanglantes erreurs de la carrière de Lee. Tout héroïque et brillante qu'elle fut, elle marqua le commencement de la débâcle. Lee était vaincu ; il ne pouvait pénétrer dans les Etats nordistes, il le savait. La cause des Sudistes était perdue. Lee fut si désespéré, si frappé, qu'il remit sa démission à Jefferson Davis en le priant de « nommer à sa place un homme plus jeune et plus capable que lui ». Si Lee avait voulu rejeter sur un autre la responsabilité du désastre de la charge de Pickett, il aurait pu trouver des douzaines d'excuses : certains de ses chefs de division l'avaient abandonné... La cavalerie n'était pas arrivée à temps pour soutenir l'attaque de l'infanterie, etc.

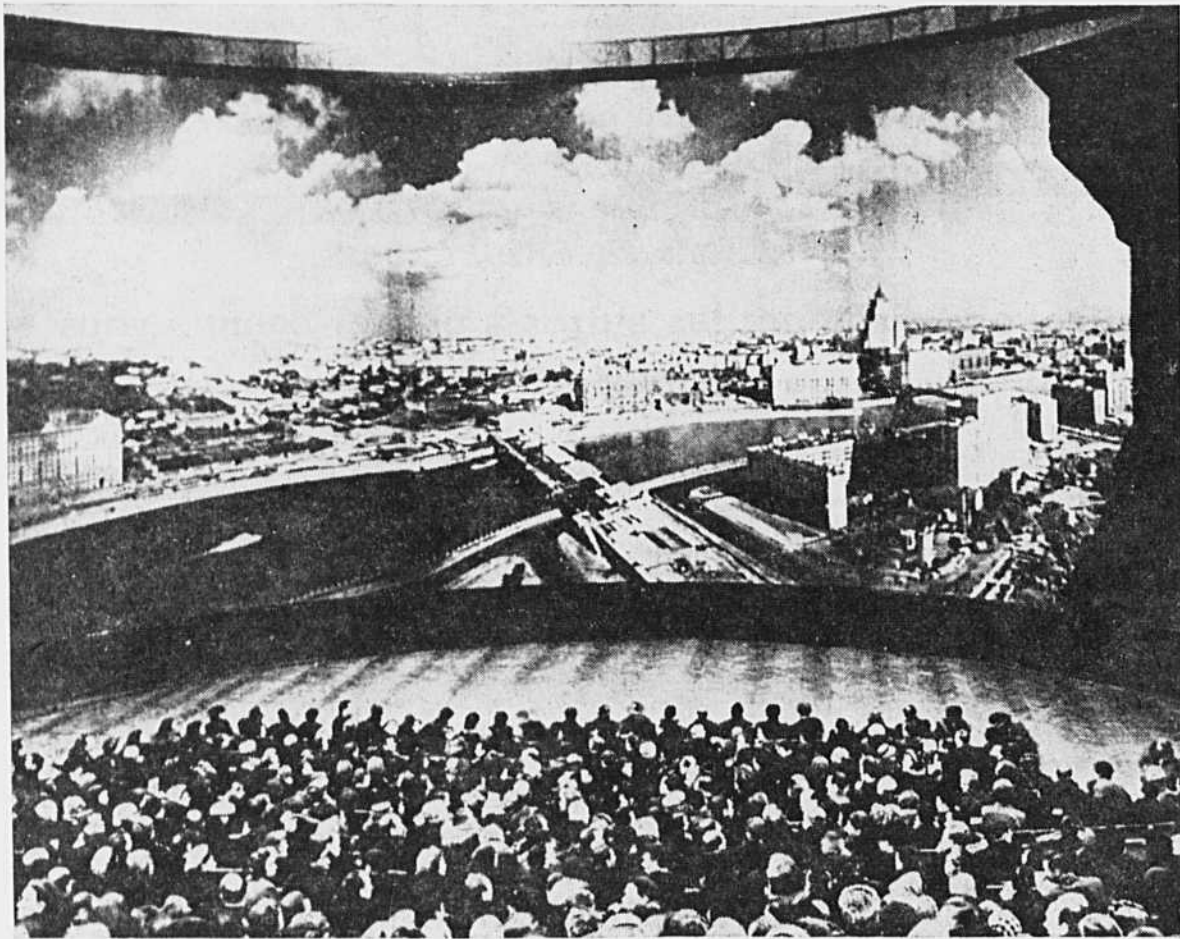
Mais Lee était bien trop noble pour rejeter le blâme sur les autres. Pendant que les troupes meurtries et vaincues de Pickett revenaient vers les lignes des Confédérés, Robert Lee chevaucha à leur rencontre et les accueillit par une déclaration presque sublime : « Tout ceci est ma faute, avoua-t-il. Moi seul suis responsable de cette défaite... »

L'histoire nous montre peu de généraux qui aient eu le courage et la générosité de faire un pareil aveu.

Elbert Hubbard était un des chroniqueurs les plus originaux qui aient jamais passionné un pays ; ses écrits cinglants suscitaient parfois de vives rancunes, mais, grâce à son habileté, il arrivait souvent à transformer ses adversaires en amis.

Par exemple, quand un bouillant lecteur lui écrivait pour lui dire qu'il n'était pas du tout d'accord avec son

[Lire la suite page 31]



► L'architecte finlandais Prof. Alva Aalto est devenu célèbre en concevant des maisons aérodynamiques et des meubles de mêmes formes, dont plus de 5,000 exemplaires ont déjà été construits dans tous les pays d'Europe. Mais la maison qu'il vient de se construire au Cercle Polaire a été conçue et dessinée par sa femme; elle ne comporte ni l'électricité, ni le téléphone ni même le chauffage central, les couleurs à l'intérieur sont neutres. En somme, tout ce manque d'originalité pour... ne pas distraire M. Aalto de son travail. Quant aux meubles, ce sont leurs créations d'il y a 10 ou 12 ans... Questionnés par les journalistes, les deux «créateurs» ont répondu tout simplement: «Nous n'aimons pas toutes ces nouveautés»...

► Un conte des *Mille-et-une Nuits* vient de se réaliser à Naples par la célébration du mariage d'amour d'une ravissante princesse hindoue avec un étudiant de 22 ans, fils d'un architecte napolitain. C'est à Capri, l'île de l'Amour sise en face de Naples, que Gennario Ottieri, étudiant en médecine, aperçut en août 1957 Séeta Kamouri, princesse de rêve de 19 ans, fille du Maharajah de Palithana, l'un des États de l'Inde. Ce fut le coup de foudre mutuel et malgré la sévérité de la gouvernante de la princesse, Miss Toverdrow, les amoureux se jurèrent fidélité. La princesse repartit aux Indes avec sa gouvernante, suivie trois semaines plus tard par Gennario, muni du consentement paternel. Le courageux prétendant n'hésita pas à faire sa demande en mariage au souverain oriental qui, en guise de réponse, exigea qu'il prit part, le lendemain, à une chasse au tigre. Gennario qui n'avait jamais tenu une carabine qu'au tir forain, se montra si courageux qu'il abattit un tigre et lorsqu'il descendit de son éléphant richement orné, le maharajah l'embrassa et, sans autre condition, lui accorda la main de Séeta Kamouri. Car il avait brillamment subi le «baptême de la jungle». Et le mariage a eu lieu récemment à Naples. Il fut célébré dans la plus grande église de la ville, la Basilique de St-François, car Séeta s'est convertie au catholicisme. Le maire de Naples, le monarchiste millionnaire Lauro, a remis à la princesse un cadeau personnel, un bracelet antique valant 20 millions de lires et le papa maharajah ne put faire autrement que de gâter les époux: outre une dot royale, il leur a remis un service de table en argent massif pour 200 convives, ainsi que de l'argenterie, des vases et objets précieux pesant plus de 5 tonnes...! Sans oublier Maharajah a également remis aux pauvres de Naples des tapis d'une valeur de 100 millions de livres. Le la somme de 50 millions de lires. Après la bénédiction nuptiale et une courte réception, les 10,000 invités prirent part à un banquet servi en plein air, et la journée se termina par un feu d'artifice monstrueux. Les Napolitains étaient ravis.

► Nikita Krouchtchev, le chef du gouvernement russe, a fait confectionner ses costumes et manteaux chauds pour l'hiver chez le tailleur italien Angelo Litrico, de Rome. Ce tailleur s'était rendu il y a quelques mois à Moscou comme membre d'une «délégation de la mode italienne» et il en avait profité pour offrir à M. Krouchtchev un cadeau aussi utile qu'agréable: un manteau en poil de chameau garni d'un col de castor. Il avait tenu à dire à Nikita: «Je ne suis pas communiste, Signor Kr., ceci n'est que le cadeau d'un maître artisan sicilien». Mais Kr. a été si enchanté du manteau qu'il a fait parvenir à M. Litrico ses mesures et plusieurs commandes.

► Dans le village de Schwaney, près de Paderborn, (Westphalie) les villageois, pour «faire une blague», selon la tradition, à des jeunes mariés, avaient déversé un tombereau de fumier devant l'église, pendant la messe de mariage. Le curé de l'endroit a porté plainte pour sacrilège, mais la Cour de Paderborn décida s'il ne s'agit pas plutôt d'une farce un peu épaisse.

Les ingénieurs soviétiques viennent de mettre au point leur propre système de cinémascope. La caméra du professeur Evsei Goldovski permet l'impression simultanée de trois bandes de pellicule. Le système sonore se distingue du système américain par l'adjonction de trois sources sonores supplémentaires (neuf au lieu de six). Le panneau central de l'écran panoramique est percé d'orifices microscopiques permettant le passage du son des haut-parleurs placés derrière lui. «Mon cher grand pays», documentaire de long métrage sur l'Union soviétique, premier film tourné suivant le nouveau système, a été présenté à l'inauguration d'une nouvelle salle à Moscou.

PÊLE-MÊLE

► D'après notre confrère américain *Time*, les jeunes Japonaises ne veulent plus avoir les yeux bridés, depuis qu'elles peuvent voir tous les films américains et européens. Mais ce privilège ne semble être réservé qu'aux femmes nippones décidées; elles se rendent dans un nouvel hôpital spécialisé dans la chirurgie esthétique et s'y font arrondir les yeux. L'opération ne dure que 5 à 10 minutes et n'est pas coûteuse: environ 10 dollars. Les Japonaises se font aussi reformer le nez et... redresser la poitrine. Dans ce centre de Tokio, plus de 20,000 Japonaises ont eu les yeux transformés et la poitrine replacée.

► Le Pape songerait à condamner l'usage des comprimés calmants lancés il y a quelques années aux États-Unis et dont l'usage se généralise de plus en plus sous les noms de «tranquillisers» ou «pilules du bonheur» qui suppriment les maux de tête, le découragement, l'énervement. Les médecins américains les ont également déconseillés, car ces comprimés ne sont que des composés chimiques dont l'abus est dangereux. Quant au Pape, il aurait exprimé l'avis que «la paix de l'esprit et la confiance en nous-mêmes ne doivent pas être produites au moyen de drogues, mais résulter de l'état de grâce et de la soumission à la volonté divine. Nous ne devons pas chercher à modifier ou à supprimer un état physique conscient dans le seul but de ressentir des sensations agréables». Après avoir ordonné une enquête médicale, le Vatican prendrait officiellement position prochainement.

► Au Salon des Arts Ménagers de Paris, 64 jeunes filles et jeunes femmes ont pris part au traditionnel concours de la *Fée du Logis*. Ces finalistes étaient sorties gagnantes des concours régionaux. Elles ont dû cuire du boeuf braisé, confectionner une barboteuse d'enfant de 6 mois, bander une cheville ou un genou, raccommorder des vêtements et subir des épreuves orales. Cette année, c'est une maman de 5 enfants, âgée de 34 ans, qui l'a emporté.

► A Louknov, aux Indes, les autorités ont remplacé les 20 femmes policières en fonction depuis quelques mois. Elles avaient pourtant donné entière satisfaction au public et aux automobilistes, mais elles devaient trop souvent interrompre ce travail utile pour repousser les déclarations et gestes de leurs admirateurs. Et des agents masculins ont repris leur place.

► Miss Mugford, professeur de sténographie à Bristol, âgée de 60, doit aller 8 jours en prison parce qu'elle refuse de payer 2 Livres st. comme impôt sur le revenu. «Je ne paierai pas, parce que la moitié de cet argent servira à la fabrication de bombes atomiques», a-t-elle déclaré à travers sa porte entrebâillée. «Je ne changerai pas d'avis, j'irai plutôt en prison». Le receveur lui a accordé 15 jours comme temps de réflexion.

► Une petite-fille de Sir Winston Churchill, Edwina Sandys, âgée de 18 ans, a ouvert une maison de haute couture à Chelsea-Londres, en collaboration avec une amie, Susan Procter. Le célèbre homme d'État, sa femme et Mrs. Sandys ont été vivement intéressés par l'initiative des deux jeunes filles, et les deux familles ont mis 1200 Livres st. à leur disposition. Voilà un salon qui commence sous de hautes auspices, car le papa de Miss Edwina est M. Duncan Sandys, ministre de la Guerre de Grande-Bretagne.

► Des savants australiens, fonctionnaires de l'État, ont été l'objet d'un communiqué du gouvernement annonçant qu'ils avaient découvert un nouveau procédé de «plis permanents pour les pantalons d'hommes et plis-sés de vêtements féminins». Le gouvernement a eu raison d'attacher une si grande importance à un détail vestimentaire somme toute secondaire. Songez aux millions d'heures de travail qui seront désormais épargnées aux ménagères et aux... célibataires.

► Le Roi Loukengo, Chef suprême des tribus Bakoubas au Congo, a été l'un des premiers à accepter l'invitation du gouvernement belge, faite à tous les chefs indigènes, de visiter l'Exposition Universelle. Mais il met les autorités dans l'embarras. N'a-t-il pas annoncé qu'il arriverait à Bruxelles avec ses 300 femmes, car il n'a pas de favorites et il veut éviter les scènes de jalousie en quittant sa capitale de chaumières.

► Un «Club des Désenchantés» a été créé à Berlin-Ouest; il est présidé par une romancière. Tous les membres de l'association, hommes et femmes, sont des divorcés et sous peine d'exclusion, ils se sont engagés à ne plus jamais se remarier. Mais ce que les statuts n'avaient pas prévu vient d'arriver: le remariage, devant le pasteur, de la Présidente, Erna Gutwell, avec le secrétaire général du Club...!

► Arthur Fatt, directeur d'une firme de publicité, organisait l'émission publicitaire d'une marque de dentifrice à la télévision américaine. Au cours d'une de ces émissions, il se vit poser cette question imprévue : « Employez-vous le dentifrice dont la publicité vous est confiée ? ». Il répondit « Non », et il perdit dès le lendemain le contrat d'un montant annuel de 4 millions de dollars.

► Une petite fille de Los Angeles a eu l'idée d'écrire à tous les chefs d'Etat du monde pour leur demander une poupée en costume national de leur pays. Jusqu'ici, la petite Ruth G., âgée de 12 ans, a reçu 55 poupées de prix, mais elle a écrit dans 140 pays. Si elle reçoit autant de réponses favorables, sa collection sera unique au monde.

► New-York a la réputation et l'aspect d'une gigantesque cité de buildings de ciment armé, mais d'après un rapport récent de la Commission de l'Urbanisme, seulement 30% des 19,000 hectares de superficie totale de la ville sont occupés par les bâtiments commerciaux, publics et à appartements, mais 40% par des maisons particulières d'une famille, avec jardins et pelouses.

► A la 64e Foire du Savon, tenue à Berlin, un fabricant a présenté une nouvelle sorte d'ouate, dite « ouate cosmétique ». Cette matière synthétique servirait à bref délai à fabriquer des nappes et draps de lit, dont le prix serait si bas que les ménagères pourraient sans regret les jeter ou les brûler lorsqu'ils seront salis.

► A Cologne, les voisins d'un couple de jeunes mariés, effrayés du vacarme provenant de leur appartement, appelèrent police-secours. Dans la cuisine toute neuve, le jeune époux, pris de colère parce que, pour la seconde fois, elle avait laissé brûler le repas, était occupé à casser les meubles et les ustensiles. Et sa jeune femme le regardait faire, sans rien dire.

► Une seule journée de « ventes spéciales » vient d'avoir lieu dans un grand magasin de New-York. La Direction avait pris ses précautions, après que de nombreux rayons et stands avaient été saccagés l'an dernier par les clientes arrivées trop tard aux occasions. A l'ouverture, 3,000 femmes et 600 hommes étaient retenus aux portes par des renforts de police. Mais ces soldes qui ne durent que 10 heures valent la peine d'un dérangement. On y achète des chapeaux valant 15 dollars pour 2 dollars, des montres de 20 dollars pour 3 dollars, des robes et chaussures, du linge et de la lingerie à des prix incroyablement bas, « pour vider les rayons avant l'arrivée des nouvelles créations parisiennes ». Le premier client servi cette année, un homme qui avait attendu toute la nuit, a acquis pour son grand fils la seule bicyclette disponible : il la paya 5 dollars au lieu de 56 dollars.

► Sir Anthony Eden et sa jeune épouse avaient loué un château à Looe, dans les Cornouailles. Quelques semaines après y avoir pris logis, l'homme d'Etat apprit que le château était hanté par un fantôme qui, vers minuit, vient entrechoquer les ustensiles de cuisine. Et c'est à cause de cette histoire de fantôme que Sir Anthony veut résilier le contrat de location. C'est qu'outre-manche les histoires de fantôme ne font pas sourire, mais sont prises au sérieux.

► Dans les magasins russes (gérés par l'Etat), des rayons de location et de prêt viennent d'être créés, après un essai d'un mois couronné de succès. Les clientes peuvent y louer tous les objets qu'elles ne veulent ou ne peuvent pas acheter mais dont elles ont un besoin passager, comme des services de table de prix, des machines à laver, des aspirateurs pour le grand nettoyage de printemps, des machines à coudre, des robes du soir, des bijoux. La location se fait pour une durée allant de quelques heures jusqu'à six mois.

► L'opinion publique d'Australie et jusqu'à celle de Grande-Bretagne ont été indignées des paroles qu'un juge de Sydney vient de prononcer au cours d'un procès en dommages-et-intérêts, intenté par un mari père de deux enfants, à une société responsable de la mort de son épouse. Voici les paroles du curieux magistrat : « En considérant la fixation des dommages-intérêts, il faut rappeler qu'une femme est tout simplement une domestique. L'homme doit subvenir aux besoins de sa femme, mais le rôle de l'épouse dans le ménage n'est que de laver, de récuser, de nettoyer et de cuisiner ». Ce juge a été stigmatisé par la presse parce qu'il n'a pas prononcé un seul mot sur la haute mission morale de l'épouse et mère de famille.

► La police de Cleveland (Ohio) a pénétré de force dans une cave enfumée où une cinquantaine de femmes s'adonnaient au jeu de poker contre des mises importantes. L'appel téléphonique anonyme d'un époux avait mis la police sur la piste du repaire...

► « Le Club des Temporisateurs » fondé en 1956 à New-York, oblige ses membres à mettre en pratique ce principe : ne jamais faire aujourd'hui ce qu'on peut remettre à demain. A la fin de 1957, ces Messieurs et dames élurent leur Reine de Beauté pour 1956 : Betty Swinand, âgée de 18 ans, fut élue, mais elle dut attendre trois jours avant de connaître le résultat...

► Une députée égyptienne, revenant d'un voyage en Chine, s'est déclarée si enchantée de l'habillement des femmes chinoises qu'elle a demandé au gouvernement du Caire d'imposer la mode chinoise aux femmes égyptiennes, dont les vêtements sont, selon elle, trop hétéroclites. Mais un journal féminin a eu le courage de publier ce commentaire : « Si notre dame-députée visite un jour les tribus africaines, va-t-elle exiger à son retour que nous marchions nues ? ».

MAGAZINE

► Annonce qui vient d'être publiée par un quotidien de Stockholm : « Cherchons aide-ménagère, chambre et salle de bain particulières, radio, téléviseur, chauffage central, guitare. Pendant les interruptions d'émissions, son aide aux travaux ménagers sera acceptée avec reconnaissance ».

► Le Révérend Bryan Green, pasteur à Birmingham, vient d'entrer en campagne contre « la commercialisation de la Fête des Mères ». Il a demandé aux enfants de sa paroisse de ne pas offrir de fleurs à leur maman ce jour-là, parce que les fleuristes en augmentent chaque année le prix un peu plus, au « Jour des Mères ».

► Pier Angeli, qui des grandes vedettes italiennes est sans doute la plus réservée et la plus belle (maman d'une petite fille depuis un an), a secoué les imprésarios de la télévision américaine, selon un grand quotidien de New-York. On lui offrait 10,000 dollars pour jouer un petit rôle dans une émission télévisée. Mais Pier Angeli a répondu que ce rôle ne méritait pas d'être payé d'un prix si élevé...

► Harold J. Berney, peintre et dessinateur portant très jeune malgré ses 59 ans, a été condamné à 8 ans de prison à Washington. N'avait-il pas persuadé la crédule Pauline E. Goebel, secrétaire de Direction de 35 ans, qu'il avait assisté à l'atterrissage, au Texas, d'un navire-volant interstellaire provenant de la planète Vénus. Il avait visité le croiseur stratosphérique et avait fait la connaissance du Prince Ocellus de Vénus, qui l'avait invité au voyage de retour, qui devait, comprenant une escale sur la Lune. « La publication du récit du voyage nous rapporterait 10 millions de dollars pour le moins » avait-il déclaré à Pauline, qui l'aimait chaque jour davantage. Le Prince de Vénus lui aurait promis de lui remettre les plans de construction d'un de ses « Centres de Flux Magnétique », producteurs de force prodigieuse et sans danger. Pauline remit finalement ses économies : 40,000 dollars, à son héros. Elle reçut quelque temps après un mystérieux coup de téléphone d'un « Messager de Vénus » lui annonçant, avec mille précautions, le décès d'Harold Berney sur la Planète sur laquelle elle devait le rejoindre. Mais la naïveté de Miss Pauline Goebel n'était pas si grande. Elle prévint la police qui retrouva le « grand peintre » dans l'Alabama, où il avait repris son travail de peintre en bâtiment.

► Histoire vraie : 2,000 personnes assistaient, dans la ville d'Impéria, à l'élection de « Miss Impéria », en prévision des fêtes du printemps. La nouvelle reine de beauté, ravissante et, souhait, épaules et bras nus, monta sur la scène et, s'approchant du microphone, déclara : « Je remercie le jury et vous, Mesdames et Messieurs, de m'avoir élue, mais je suis un jeune homme ». Et de brandir la perruque qu'il avait placée sur sa tête.

► Un chapelier de Munich a reçu des Etats-Unis un chapeau d'homme dont la fabrication a coûté 1,600 dollars. Ce couvre-chef de valeur appelé « Seigneur de la Prairie » a été baptisé ainsi par la firme de Philadelphie (Stetson Hats) en hommage aux fameux chapeaux de cow-boys en feutre fin. Il sera exposé à tour de rôle dans toutes les succursales de la société dans tous les pays du monde. 43 personnes ont travaillé 1 an à la confection de ce chapeau de style « western » à grand bord large. La matière employée a été fournie par le poil de milliers de fourrures de castors sélectionnées, le ruban est une bande d'argent très fin, la boucle qui retient les lacets sous le menton est en forme de taureau-buffle à cornes longues et or massif 18 carats.

► Il faut simplifier et démocratiser la psychanalyse. Voilà la conclusion d'un congrès tenu à Paris, auquel prenaient part des délégués de 40 pays. Le traitement psychanalytique est encore très long et très coûteux, son application est réservée aux cas graves. A ce congrès, Mlle Anna Freud, fille du fondateur de la psychanalyse, a déclaré dans une communication que « les 2 premières années sont essentielles dans la formation psychologique des individus. C'est au début de la vie que se créent les « complexes ». On peut ainsi, selon elle, prédire l'avenir psychologique d'un enfant en étudiant la façon dont la mère l'allait. Si, par exemple, la mère est crispée et anxieuse, le bébé risque fort de devenir un angoissé. Les médecins ont aussi étudié le problème du manque d'affection des tout petits : une enquête américaine a prouvé que les petits orphelins des crèches se portent beaucoup moins bien que les enfants élevés par leurs mères. Lorsque de petits enfants éprouvent des troubles psychologiques, l'entourage est toujours responsable. Les congressistes ont donc déclaré « qu'il faut éduquer les parents ».



Pour le dompteur, rien n'est impossible. Voilà ce que s'est dit le jeune Lucien Drouin, de Montréal, mieux connu sous le nom de « Chevalier Noir du Canada », qui a déjà une belle carrière comme entraîneur et comme artiste de cirque et de rodéo. On voit ici le jeune homme et son cheval savant, « Beauty », sortant de chez le photographe comme s'il se fût agi d'une opération des plus normales...

► La supérieure d'une école de filles de Varel, ville de 12,000 habitants d'Oldenbourg, avait remis aux enfants une circulaire destinée aux parents interdisant le port des pantalons longs. Les parents à l'unanimité ont protesté et le ministre de l'Instruction a levé l'interdiction. « C'est nous qui avons à décider de l'habillement de nos enfants. Sur le littoral, l'hiver est rigoureux et les enfants souffrent du froid plus intensément que ceux de l'intérieur » avaient écrit les mères au Ministre. La directrice de l'école avait renvoyé chez elles des élèves de 12 à 14 ans portant des pantalons ¾ de couleur, leur interdisant de revenir sans être « vêtues décemment ». A d'autres, elle avait interdit la participation à l'excursion annuelle. Elles s'étaient d'abord adressé au conseil municipal mais ces Messieurs étaient malins : ils répondirent qu'ils étaient responsables des locaux scolaires, mais non des pantalons des filles. Mais le Ministre a eu, dans sa généreuse réponse, ce joli mot « heureusement, il n'y a pas encore de loi pour prescrire l'habillement des fillettes et des jeunes filles ». Et il décida que « les parents sont compétents pour l'habillement des écoliers et ils en sont responsables ». Et les fillettes de Varel ont remis leurs longs pantalons bien chauds, contre le vent du large.

Lana Turner est entièrement responsable du crime de sa fille, dit-on à Hollywood

par GERARD FRESTE

« **C**ELA devait arriver », répète-t-on à Hollywood.

Le geste meurtrier de Cheryl Crane, qui vient de tuer d'un coup de couteau de cuisine l'ami de sa mère, aura sur Hollywood des effets plus graves que tout le procès « Confidential », terminé en queue de poisson. Il étale en effet au grand jour la plaie la plus secrète d'Hollywood : les accointances du « milieu » avec le monde du cinéma.

On savait déjà que George Raft, Frank Sinatra, Humphrey Bogart fréquentaient volontiers les grands gangsters américains. Cette fois c'est plus grave, et la dure leçon que vient de recevoir Lana Turner, de la main de sa propre fille, servira sans doute d'avertissement à plus d'une star aussi imprudente qu'elle-même.

Cheryl Crane, fille de Lana Turner et de Steve Crane, milliardaire devenu acteur de cinéma, a tout juste quatorze ans. Comme la plupart des enfants de stars, elle avait tout ce qu'il faut pour être heureuse, tout, sauf l'essentiel : l'harmonie familiale. Sur ce plan, elle était même plus défavorisée que toutes les autres filles de vedettes : sa mère était depuis de longues années la « scandaleuse » d'Hollywood, la cible favorite des ligues puritaines et des potineuses professionnelles. Continuellement, la presse cinématographique était remplie d'échos sur ses dernières aventures — et surtout mésaventures — sentimentales. Elle avait eu quatre maris, et ses « idylles » ne se comptaient plus.

Son choix était régulièrement déplorable. Steve Crane, qu'elle épousa à deux reprises, a été défini par Martine Carol, qui succéda à Lana Turner, d'« enfant gâté qui n'a jamais su atteindre la maturité ». Artie Shaw, chef d'orchestre de jazz, est le plus incorrigible époux — et divorceur — des États-Unis (huit mariages). Henry Topping est un autre milliardaire capricieux. Lex Barker, son dernier mari, le dixième des Tarzans d'Hollywood, est avant toutes choses un beau garçon et un Don Juan.

Mais aucune des passions de la belle vedette blonde n'a été aussi catastrophique que celle qui la possédait depuis le mois de juillet 1957 pour Johnny Stompanato. Cet homme magnifique de quarante-et-un ans, révélant ses origines italiennes dans sa silhouette mince, ses traits réguliers, ses cheveux et ses yeux d'un noir velouté, n'avait vraiment pour lui que sa beauté. Gangster de petite envergure, homme de main du tristement célèbre Mickey Cohen, et gigolo de vocation, il était au bas de l'échelle des gangsters italo-américains. Il n'était pas même intelligent. Ce fut sa perte. Il a cru pouvoir jusqu'au bout traiter Lana Turner comme une fille du « milieu ».

Depuis l'été dernier, il suivait partout Lana Turner, jusque dans ses voyages en Angleterre et au Mexique. Il avait beau se tenir discrètement dans son ombre, tous les chroniqueurs cinématographiques parlaient de ce nou-

veau roman d'amour de la vedette, à peine divorcée de Lex Barker. Beaucoup la mettaient en garde, en termes couverts, d'autant qu'elle semble avoir dépensé pour lui une fortune. Tout cela, et le fait que le corps de Johnny Stompanato a été découvert en pleine nuit étendu sur le lit de la vedette, rend d'autant plus risible le fait que celle-ci affirme à présent :

— Il n'y a jamais rien eu entre Stompanato et moi.

Ces temps derniers, Lana éprouvait un phénomène qui lui est bien coutumier. Elle était lasse de sa dernière « idylle ». Il en a toujours été rapidement ainsi avec Lana, véritable « mangeuse d'hommes ». Mais il y avait cette fois quelque chose de plus. Pendant ces dernières années, sa gloire était en veilleuse. Elle ne tournait guère, et l'on ne parlait guère d'elle que pour faire part, en termes ironiques, des épisodes mouvementés de sa vie sentimentale. Il n'y avait pas même là matière à sensation comme pour les autres grandes vedettes. On se contentait de deux ou trois lignes :

« Lana Turner et Lex Barker : après trois ans et demi de mariage, on se sépare... Le motif est évidemment classique : l'ex-Tarzan est accusé « de cruauté mentale extrême ». « Lana Turner a trouvé un nouveau « boy friend » : Johnny Stompanato. « Casse-cou », crient les amis de la belle enfant ».

Ils ne croyaient pas si bien dire. Car voici soudain que le succès souriait à nouveau à Lana. On vantait tellement son interprétation dans « Peyton Place » (par une étrange coïncidence, le tableau des scandales secrets d'une ville américaine, où elle incarne une mère à qui sa fille reproche une ancienne liaison...) qu'elle était l'une des favorites pour l'Oscar. Sans nul doute, elle l'eût remporté si Joanne Woodward n'avait eu la chance de bénéficier d'un triple rôle dans « Les Trois Visages d'Eve ». Redevenue une vedette de première grandeur, elle réalisait soudain à quel point ce petit gangster qui vivait à ses crochets était une liaison compromettante. Au soir de l'Oscar, elle répondit sèchement à un journaliste qui lui demandait si elle comptait épouser Johnny Stompanato :

— Il n'en est pas question.

Johnny lut cette réponse avec le mécontentement que l'on imagine. Car depuis juillet dernier son objectif était précisément le mariage avec Lana Turner, le moyen le plus sûr de consolider — au moins momentanément sa position — et plus encore de se couvrir de prestige dans le « milieu ».

Dans la nuit de vendredi 4 au samedi 5 avril, ce fut donc l'ultimatum.

— Alors quand m'épouses-tu ? demanda Johnny, d'un air péremptoire.

Lana, qui n'admet pas qu'on lui parle sur ce ton, lui refit d'un ton exaspéré la réponse donnée à la journaliste.

— D'ailleurs, c'est fini entre nous, ajouta-t-elle.

Hollywood n'est pas la ville des crimes passionnels, et cette phrase y est généralement admise en toute simplicité. Lana oubliait qu'elle se trouvait face à un garçon aux instincts frustes, un tueur. Elle fut stupéfaite de l'entendre hurler :

— Je te tailladerai le visage, je t'aurai, même si je dois attendre des mois ou des années ! Je te ferai la peau, je te piétinerai, et si je ne peux le faire moi-même, je le ferai faire par un autre !

Il est probable qu'il voulait ainsi la garder par la peur, comme on tient une quelconque fille soumise. Johnny oubliait que dans la maison quelqu'un, terrorisé, entendait ses vociférations.

Cheryl n'est plus tout à fait une enfant. Elle n'a jamais eu l'insouciance d'une vraie fillette. Elle porte en elle une lourde hérédité de déséquilibre, d'instabilité, d'immaturité, et surtout elle a vécu dans le vertigineux carrousel des mariages, disputes, divorces, aventures de ses parents.

— J'ai quatre pères, disait-elle à ses amies.

Gâtée à l'extrême, elle était plus encore livrée à elle-même. Il y a deux ans, elle faisait une fugue.

— J'en avais assez de l'école, répondit-elle aux policiers qui la retrouvent.

Au mois d'août 1957, elle emprunta la voiture de sa mère. On la retrouva au pied d'un arbre, dans la voiture réduite en accordéon : par miracle elle n'était que légèrement blessée. Chaque fois, ses parents s'étaient trouvés

réunis à son chevet. Un psychanalyste affirma dès lors que l'enfant recherchait inconsciemment à réunir ses parents. Ne s'étaient-ils pas déjà remariés ensemble une fois ? Elle-même était née de ce second mariage. Que dirait le même psychanalyste aujourd'hui...

A quatorze ans, Cheryl est le type même des enfants d'Hollywood : trop gâtée, mal élevée, impulsive et généreuse. Elle se maquille déjà comme une fille de dix-huit ans, se coiffe comme sa mère et l'imita jusque dans ses ongles longs et sanglants... Au physique elle ressemble à son père, avec un visage allongé et encore indéfini, en plein âge ingrat. Elle a des cheveux châtain, de grands yeux noirs mélancoliques et une bouche très petite et ronde, encore une bouche de bébé.

C'est cette adolescente qui entendit l'homme que secrètement elle méprisait lancer contre sa mère des menaces infâmes. Elle savait que s'il décidait de les mettre à exécution, aucune police ne pourrait protéger sa mère. C'était à elle de le faire. D'autant qu'elle redoutait que la dispute en cours n'eût une issue fatale.

N'y tenant plus, à demi consciente, elle courut à la cuisine. Sur la table traînait un couteau à découper la viande, pointu, aiguisé. Elle s'en saisit, remonta au premier étage où se trouvait la chambre de sa mère, s'approcha de l'homme qui la regarda s'avancer. Elle cachait le couteau derrière son dos. Elle le vit qui la dévisageait d'un air narquois. Dans un geste rapide comme l'éclair, elle lui plongea brusquement le couteau dans le ventre, jusqu'au manche, de toute la force de sa haine et de sa peur. Stompanato était alors allongé sur le lit, et cette position rendait le meurtre plus facile.

Paralysée par la terreur, Lana Turner, blême, tremblante, assista à l'incroyable scène, vit son amant s'écrouler sans un mot sur le tapis rose...

Cheryl est à présent à la prison pour mineurs d'Hollywood, et ne sait encore si elle sera jugée devant un tribunal pour enfants ou en cour d'assises normale.

— C'est un homicide justifiable, affirme Jerry Giesler, le plus grand avocat d'Hollywood, appelé d'urgence au poste de police dès que Cheryl y fut emmenée.

Lana Turner, peut-être sincère pour la première fois, sanglote désespérément. Réalise-t-elle que sa monstrueuse inconscience a fait de sa fille une criminelle, l'une des plus jeunes des États-Unis ? Elle a supplié toute la nuit d'être enfermée avec sa fille. Mais la loi ne l'autorise pas. Au matin, sa vieille mère est venue l'emmener en voiture vers une destination inconnue, tandis que Steve Crane venait à l'aide de son enfant. Et Hollywood murmure que cette fois c'en est bien fini de la carrière de la belle « scandaleuse » blonde. Une enfant en vacances de Pâques lui a donné le plus tragique de ses rôles.

La semaine prochaine

Ne manquez pas de lire

un grand récit d'actualité du « Samedi »

intitulé

FIDEL CASTRO, GARIBALDI DES ANTILLES

Vous connaîtrez ainsi tous les dessous de la révolution cubaine —

L'histoire du dictateur Batista et celle de Fidel Castro —

Les intérêts de la pègre américaine dans cette affaire.

Un grand récit qu'il faut lire !

Le fabuleux roman de Mike Todd

par MARIE-JEANNE VIEL

A cinq ans, il écrivait la première page de sa légende

Tombé du ciel à l'heure de sa plus grande gloire et de son plus grand bonheur, pleuré à travers trois continents comme un magicien qui a rendu à chacun son enfance avec *Le Tour du Monde en 80 Jours*, milliardaire, enivré de la joie de vivre, Mike Todd a tracé en fumée tragique le dernier paragraphe de son destin.

Les deux syllabes de son nom vont figurer en lettres d'or, à Paris, à l'entrée de la salle du musée Jules Verne.

Dans l'avion qui l'emmenait vers New-York — le sien — il devait savourer par anticipation le triomphe du diner donné en son honneur par des hommes considérables, dont M. Averell Harriman, en présence du grand seigneur de la scène, Sir Lawrence Olivier.

mais ne lui paraîtra assez merveilleuse pour en adoucir le souvenir, Avron Hirsch Goldbogen gradera une relique: son surnom, arrangé, transformé en Todd.

A cinq ans, il gagnait ses premiers sous. Le pain si fort à la maison, qu'il offrit à un colporteur de fruits, de l'aider à traîner sa charge de porte en porte. Il rentrait dans la maison de ses parents, quelques fruits dans les poches et un pain noir, le bon pain russe qui colle aux dents, serré contre son cœur.

Le jour de ses sept ans, il se jugea capable de vendre des journaux au coin des rues, comme les autres gosses. Mais il débuta en même temps dans un orchestre d'enfants, où il tenait la trompette. Son père n'en savait rien. Le pauvre homme vivait entre les pages de l'Ancien Testament et connaissait mieux le Livre des Prophètes que le

Millionnaire à dix-neuf ans

— Tu sais, Avron, les maçons gagnent 15 dollars par jour!

Quinze dollars! Et sans craindre l'arrivée des policiers. Voilà un métier. Le jeune audacieux décide d'en tâter. Pas longtemps: comme il voulait enseigner aux vrais maçons à poser les briques et à gâcher le ciment, on lui fit comprendre que sa place était ailleurs. Dans une école, par exemple, où il pourrait donner des leçons à son aise.

Mais l'école n'avait plus aucune séduction pour "Tott". Sa démanigaison de voir et d'apprendre le poussait dans la vie plus que vers les livres.

Rien ne l'arrête quand il veut quelque chose: à défaut de maçonnerie pratique, à 15 dollars par jour, il fera maçonner les autres. Associé à son frère Frank (ils ont déjà fait ensemble une faillite modeste, de 82 dollars, dans une entreprise de vêtements) le voilà

le cinéma. Hollywood. Oui, mais à quel titre? Avron n'hésite pas: le «parlant» est en route. Il sera un spécialiste du son. Il n'y connaît rien? Mais que connaissait-il à la construction?

Le moment est venu de changer un nom difficile à prononcer, difficile à retenir, et qui constitue un handicap. Non que Goldbogen soit un renégat. Il ne renie rien, mais adopte un nom mieux fait pour la vie américaine.

De "Tott", son surnom, il fait Todd, et, sans doute pour la première fois dans l'histoire des prénoms, prend le sien à son fils... Il le raccourcira cependant: Michael devient "Mike", à l'irlandaise.

Mike Todd est né.

Mais Hollywood ne se contente pas d'un patronyme: un ingénieur du son doit savoir ce que c'est que le son. Mike renonce à cette technique d'ailleurs peu rentable, à un point de vue



Il n'y avait pas dix ans que marcher dans les rues de New-York était pour lui une redoutable épreuve: à chaque pas, il rencontrait un créancier. Ce qu'il allait y rencontrer maintenant (car il était sûr d'arriver, les accidents, il refusait d'y croire) c'était son nom en lettres fulgurantes dans le ciel de Broadway, son nom sur des façades de cinéma, sur les premières pages des journaux, sur les écrans de télévision. Son nom partout: Mike Todd.

Un nom né de l'imagination de celui qui le portait...

Le petit Avron Hirsch Goldbogen ne pouvait pas prononcer le mot "coat" quand il commença à parler. Chaque fois qu'il voulait son manteau, il disait "my toat" et on le surnomma Tott à cause de cette difficulté. Non que ses parents aient très bien su comment il fallait dire: émigré de Pologne russe, échoué à Minneapolis et crevant de misère au début du siècle, leur langue était le yiddish. L'anglais, ils l'apprenaient avec peine.

Mais, de cette enfance qui le marquait si fortement qu'aucune revanche ja-

plan de Minneapolis. Chaque fois qu'il s'aventurerait dans la ville, il s'y perdait.

Enfin, l'émigré put obtenir une petite synagogue dans le plus misérable des quartiers juifs de Chicago et s'y établit comme rabbin. Avron allait trouver là un champ d'action à sa mesure.

Dans les rues sordides qu'il traversait, il rencontrait des enfants d'émigrés juifs, comme lui. Mais lui n'était pas comme eux. Il ne se sentait pas différent des enfants américains. A l'école, il jouait déjà les caïds, commandait, organisait des jeux, et même des jeux dangereux; hors de l'école. Il n'allait pas tarder à s'embarquer dans des opérations que peu de gosses de douze ans songeraient à faire: vendre à un "drugstore" des bidons d'alcool de grains venus en contrebande du Canada...

C'était le temps de la prohibition. Mais ce commerce fructueux était un peu trop surveillé: il fallut y renoncer.

fondant l'Atlantic Construction Company.

«Bâtissez une maison qui ne ressemble pas aux autres». Tel est le slogan inventé par Avron Goldbogen, dans un pays où souvent une rue offre cent maisons identiques.

Les affaires marchent, ce qui encourage le jeune Goldbogen à se marier. Il a dix-sept ans. C'est un peu jeune pour l'Amérique, mais normal dans une famille juive très pieuse et très traditionaliste.

Traditionaliste, Avron ne l'est guère. Il dévore la vie, sème l'argent aux courses, aux cartes, le donne à ceux qui en ont besoin, le répand sur les genoux de la douce Bertha Freshman, sa femme, et en cadeaux pour son fils, Michael. Les comptes restent sains: son frère et lui possèdent près d'un million de dollars, en 1928. Il a vingt ans.

Mais le grand krach de 1929 emporte la banque et les frères Goldbogen se retrouvent à zéro.

Que faire?

Pour un homme aventureux, en 1929, et qui n'a rien à perdre, une seule réponse en cette époque de dépression:

personnel. Car il est ambitieux. L'argent le fascine, non pour le posséder et pour le garder, mais pour le jeter par les fenêtres. Et pour que les siens soient heureux.

Il a toujours adoré les spectacles. Les spectacles le lui rendent mal jusqu'à ce que sa chance se présente enfin. Le *Siècle du Progrès*, titre de la grande Exposition de Chicago, va être l'âge d'or de Mike Todd. Du moins le début de l'âge d'or.

— J'ai été à court de tout, sauf d'idées, dira-t-il un jour.

Son idée pour les spectacles de l'Exposition, c'est une jolie femme qui quitte ses voiles un à un, au cours d'une danse quasi immobile, jusqu'à ce que le dernier soit emporté par le feu. Le "strip-tease" dans les flammes.

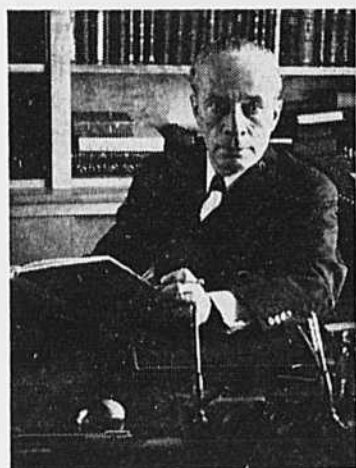
— Je l'avais cuirassée de feuilles d'amiante, expliquera Mike Todd.

De plus, les pompiers se tenaient prêts à intervenir... Muriel Page fit frémir des milliers d'admirateurs, tandis qu'une autre idée de Mike étonnait tous les visiteurs: «La Jeune Fille dans l'Aquarium». Un jeu de mi-

[Lire la suite page 31]

LES GRANDS RECITS DU SAMEDI

Un coureur de bois sous Louis XIV



par JEAN DESY

Ambassadeur du Canada en France

Nicolas Perrot (1643-1717), explorateur et trafiquant de fourrures, a pu être qualifié du titre d'ambassadeur de la Nouvelle-France auprès des tribus indiennes et de médiateur entre Français et Iroquois. Il fut l'auteur de nombreux Mémoires sur les guerres qui ravagèrent les tribus indiennes et sur les mœurs, coutumes et religions des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Le récit consacré à ce personnage extraordinaire de notre histoire et que nous présentons à nos lecteurs nous aide en même temps à mieux comprendre une époque qui ne manque ni d'intérêt ni de pittoresque.

À u milieu du XVII^e siècle, le premier ambassadeur canadien, Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, accompagné de Colbert, se présente devant Louis XIV « pour le supplier de prendre sous sa protection une colonie absolument abandonnée et réduite aux abois ». Le roi l'accueille et l'écoute avec bienveillance. Il lui accorde cent colons et cent soldats; il expédie en outre le régiment de Carignan-Salières qui sauve le Canada en battant les Iroquois. Ceux-ci, par la Confédération des cinq nations, dominaient la région du lac Champlain, dévastaient les vallées de l'Ottawa et du Saint-Laurent jusqu'à la rive nord du lac Ontario.

Les années s'écoulent. Le Roi Soleil règne sur vingt millions de sujets et gouverne l'Europe. Ministres et généraux, poètes et artistes lui font un cortège illustre. L'hôtel de ville de Paris lui décerne le titre de Louis le Grand. La capitale voit s'élever le dôme des Invalides et la colonnade de Perrault. Versailles s'achève; Mansart construit la façade du palais qui regarde les jardins se déroulant comme des alexandrins dont les fontaines marquent les césures éclatantes. La guerre extérieure ne connaît plus que des victoires. Vauban fortifie les frontières agrandies. Le royaume est puissant et riche.

L'empire français d'Amérique est toujours aux abois. Les gouverneurs réclament de l'argent, des vivres, des vêtements et des hommes. Le roi se rebiffe, n'accorde que parcimonieusement les secours demandés, prêche l'économie et proteste contre l'extravagance des dépenses « qui ne se pourroit pas supporter, si cela continuait de la même force ».

Que se passe-t-il donc dans cette Nouvelle France plus vaste que la métropole? Comment se peut-il que crie toujours famine cette colonie qui s'étend de Terre-Neuve et de l'Acadie à la Baie d'Hudson et qui, des grands lacs, atteint la Louisiane?

C'est que cet immense territoire est à peu près inhabité: 11,562 habitants dispersés sur les rives du Saint-Lau-

rent. Québec est une petite ville fortifiée d'à peine 1,500 âmes, Montréal une bourgade de moins de 1,000 et les Trois-Rivières un poste d'environ 300. L'industrie et l'agriculture sont peu développées; le numéraire fait défaut. Les exportations sont faibles et les importations fortes; la vie est chère, la spéculation mal refrénée, la monnaie rare, la circulation fiduciaire ou monnaie de carte une tromperie.

Sur la côte atlantique, la Nouvelle France est flanquée de la Nouvelle Angleterre mieux partagée et plus prospère. Deux cent mille habitants occupent des terres fertiles et bien aménagées et qui sont tout d'un tenant — du Maine à la Caroline du Nord. Le Massachusetts a déjà 67,000 habitants et Boston plus de 7,000. Les colonies anglaises fabriquent sur place une grande quantité de marchandises, et importent les autres moins cher que ne peuvent le faire les Canadiens parce que les taux de fret et d'assurance maritime sont moins élevés en Angleterre qu'en France. De plus, le numéraire est abondant.

Depuis près d'un siècle, la lutte armée entre Français et Anglais d'Amérique est endémique. Que la paix règne ou non sur le continent européen, que les souverains de France et d'Angleterre décident ou non de vivre en bonne intelligence, leurs sujets d'Ouest-Atlantique se font une guerre acharnée, guerre ouverte ou sourde, guerre directe ou détournée dont le principal objet est la fourrure. La poursuite de la fourrure entraîne la prise de possession de territoires, la découverte de régions inconnues, l'ouverture de routes nouvelles, le droit exclusif de navigation sur les rivières et fleuves.

La pelleterie est le fondement même de l'économie du pays. L'unité monétaire du commerce est le *peau*, c'est-à-dire la peau de castor. On ne se préoccupe guère de la martre, du vison, du lynx, de l'ours. Le castor est le plus recherché parce qu'il est à la mode et l'on en distingue diverses qualités: le gras, le demi-gras, l'engraissé, le sec et le veule. La plus belle peau

est celle de l'animal, tué en plein hiver, et qui a été portée par un Indien dont la sueur a rendu le poil onctueux et souple. Ce qu'on appelle, en France, à l'époque, un *castor* est un chapeau fait entièrement de poil de castor. Des édits royaux interdisent aux chapeliers d'y mêler, sous peine de 2.000 livres d'amende et de déchéance de leur maîtrise, des poils de lièvre et de lapin.

Petatus ex fibrinis pilis confectus.

Plus tard, le demi-castor fut enfin toléré mais moins apprécié des élégants. Le mot lui-même fit fortune et finit par désigner les femmes de demi-virtu dont la conduite, suivant l'honnête dictionnaire de Trévoux, est déréglée bien qu'elles ne se prostituent pas à tout le monde.

Sur le chapitre des castors « sales et puants » dont parle le mémoire d'un traitant, nous consulterons l'abbé de Choisy, membre de l'Académie française. Avant sa conversion, ce prestolet était une *Grande Coquette*. Il aimait à s'habiller en femme et portait corsets brodés, robes de satin à queue traînante, boucles d'oreilles de diamant, longue perruque poudrée, petites mouches au front et autour de la bouche. Il joue la comédie « comme une fille » et trompe tout le monde. « J'avais », écrit-il, « des amants à qui j'accordais de petites faveurs, fort réservés sur les grandes ». Sous ce travestissement, il va à la messe, le dimanche, fait des visites à ses voisins et voyage en province. C'est lui qui nous raconte comment les chapeaux de castor « font dix à douze mille lieues avant que de mourir, et passent en différents pays où ils sont fort honorés, dans quelque état misérable qu'ils soient, et cela à cause des différents goûts des peuples de l'univers. Les peaux de castor, dont on fait les chapeaux, viennent du Canada en Moscovie où on leur ôte tous les poils inutiles et qui gâteraient les bons. Elles viennent à La Rochelle; on en fait des chapeaux doux, luisants et à poil, puis, après avoir été portés par les Français, maîtres et valets, retournent à La Rochelle, où on les remplit de gomme

pour les porter aux Espagnols, qui les demandent durs, ras et sans poil. Après avoir rôdé l'Espagne et le Portugal, ils reviennent à La Rochelle. On y redonne une petite façon, on les revoit à Lisbonne et de là au Brésil, où ils sont fort bien reçus pourvu qu'ils soient mollasses et *clauebords*, et lorsque, à force de servir, ils sont pleins de trous, les Portugais les mènent en Guinée, tout le long des côtes d'Afrique. Les galants du Monotapa y passent des plumes, et enfin ces pauvres chapeaux que nous portons sur nos têtes vont mourir à Sofala ou à Mozambique ».

• • •

On peut se faire une idée de l'importance de la traite des fourrures par un rapport de l'intendant Talon. Il estime, qu'en une année, les Iroquois ont vendu à leurs clients de la Nouvelle-Angleterre pour 1.250.000 livres de peaux de castor, la livre valant un franc-or d'aujourd'hui. Un trafiquant habile pouvait gagner jusqu'à 15.000 livres par an. Le commandant de la Baie des Puants, sur la côte ouest du lac Michigan, à son point de jonction avec le lac Huron tirait 100.000 livres de ce territoire où se trouvait le fort de Michilimackinac.

Il est facile de comprendre que les marchands de Saint-Malo, de Rouen, de Caen, de La Rochelle aient intrigué à la cour pour se faire accorder le monopole de la traite. Ce monopole passa successivement à sept compagnies, chacune s'engageant à transporter des colons mais aucune ne remplissant, de façon honorable, cette obligation.

Le monopole n'excluait cependant pas l'octroi de 25 permis ou congés annuels qui étaient, les uns vendus pour 250 livres, les autres distribués à des protégés, officiers en retraite, missions religieuses et hôpitaux. Les détenteurs de ces congés s'appelaient commandeurs. Ceux-ci pouvaient, soit vendre leur permis, soit l'exploiter eux-mêmes personnellement ou par l'intermédiaire d'engagés et de volontaires.

Les commerçants de la Nouvelle-Angleterre ne restent pas inactifs. Le capitaine Hudson avait découvert, en 1610, la baie qui porte son nom et Jacques II accorda une charte à la compagnie anglaise de la baie d'Hudson. Deux transfuges canadiens, Groseilliers et Radisson, condamnés au Canada pour traite illégale, se mirent au service de l'Angleterre et relancèrent au nord-ouest les chasseurs indiens.

Les Français s'emparèrent bientôt des terres que les Anglais s'étaient empressés de construire aux embouchures des principales rivières entre la baie James et la rivière Nelson, au sud-ouest de la baie d'Hudson.

Pour les concurrents, « la source du castor », comme l'écrivait Frontenac, « est vers les nations du lac Supérieur et de l'ouest ». Le temps n'est plus où l'on attendait patiemment, à Tadoussac, à Québec ou à Montréal, l'arrivée des canots chargés de fourrures. On va maintenant au devant des sauvages et c'est à qui arriverait le premier et empêcherait l'autre de s'approvisionner. La guerre des fourrures gagne l'intérieur du continent. Les Blancs s'allient aux Indiens, lancent les tribus à la poursuite des tribus, essaient de se déloger, par ruse ou par force, de se devancer, de s'emparer de terres inconnues, de se fortifier aux points stratégiques, bref de conquérir le royaume du castor dont les bornes reculent sans cesse.

Les sauvages ne se contentent plus de faire la troque des peaux contre les brimborions, verroteries et grelots. Ils exigent des couteaux, des haches,

des mousquets, des couvertures, des vivres. Par-dessus tout, ils aiment l'alcool que les Blancs leur ont fait connaître.

Un rapport adressé au comte de Pontchartrain, ministre de la Marine, confirme les Relations des Jésuites, les récits des voyageurs, et des missionnaires, les lettres de Marie de l'Incarnation en tout ce qui regarde les abus provoqués par l'eau-de-feu. Le Père Lallemant prétend que son encre n'est pas assez noire pour « dépeindre de leur assemblée véritable » les malheurs et les désordres causés par l'alcool. Il lui faudrait du « fiel de dragon » pour exprimer les amertumes qu'il en ressent. L'ivrognerie gagne toute la famille indienne : père, mère, garçons et filles.

Alarmées par les ravages de l'eau-de-feu, la puissance religieuse et la puissance civile sévissent. L'évêque lance une excommunication générale, « en exceptant néanmoins de sa censure quelques personnes de la modération desquelles il se tenait assuré. Le roi, le conseil souverain, le gouverneur, l'intendant essaient de régler, par des édits et ordonnances, le commerce des liqueurs fortes. On permet aux colons « qui ont feu et lieu, de vendre aux indigènes des « liqueurs à pot et à pinte ». A tous il est défendu d'en porter dans les bois, sous peine de la prison, de la hart et même de l'échafaud. Ce ne furent là qu'anathèmes et foudres perdus !

L'Eglise et l'Etat ne voient pas du même oeil cette affaire. Un instant réunis dans une action moralisatrice, ils se séparent et s'opposent pour des

motifs d'ordre différent. Du fond de son couvent, Marie de l'Incarnation se lamente : « Les Français ont méprisé les remontrances de notre prélat, parce qu'ils sont maintenus par une puissance séculière qui a la main forte... On n'écoute plus ni évêques, ni prédicateurs, ni confesseurs ».

Ne soupçonnant pas les détours de la traite, cette même Marie de l'Incarnation — une sainte femme s'il en fut — exultait quand elle voyait arriver les canots chargés de pelleteries : « Bénédiction du Ciel... » écrivait-elle, « qui relève nos marchands de leurs pertes passées, et accommode la plupart des habitants ».

Ne pas vendre de l'alcool aux sauvages, c'est laisser la main libre aux Anglais qui leur en procurent et drainent ainsi les castors en Nouvelle-Angleterre. La contrebande est d'ailleurs fort active. Les marchands récriminent. De hauts fonctionnaires la pratiquent. Le plus humble comme le plus élevé est mordu du désir de richesses. Le gouverneur se plaint d'être mal payé et que trop de dépenses sont « de ses coffres ».

Le Sulpicien Dollier de Casson déplore qu'il vienne au Canada « plus de bourses vides que de bourses pleines » et qu'à des hommes sans fortune et même complètement ruinés soient confiées de hautes charges. Leurs appointements sont si modiques qu'ils doivent y suppléer par le moyen du commerce, avec la complicité de leurs favoris ou de leurs affidés. Pour s'enrichir vite ils ont recours à des pourvoyeurs de fourrures que l'on appelle

des voyageurs des pays d'En-Haut ou coureurs de bois. Ils ne sont pas tous des aventuriers ou volontaires à l'emploi des compagnies à monopole ou des détenteurs de congés ; les autres sont des contrebandiers poursuivis par les autorités mais fort recherchés par les spéculateurs. Certes, aucun d'eux n'est tendre ni par trop scrupuleux. Il faut, pour exercer ce métier, avoir le goût du risque et une résistance physique presque surhumaine. Les congés furent abolis à la suite des doléances de l'évêque et des protestations des fonctionnaires qui accusaient le gouverneur de ne les accorder qu'à ses créatures. Fâcheuse décision ! Les Canadiens se moquèrent des interdictions royales. La traite devint une entreprise clandestine, les coureurs de bois se muèrent en hors-la-loi. Pour les ramener dans la colonie, on dut proclamer une amnistie générale.

Un rapport, adressé au comte de Pontchartrain, en 1705, nous apprend que ces hommes, presque toujours jeunes, souvent de bonne famille, gentilhommes, colons, soldats licenciés. On en compte jusqu'à huit cents par année et, parfois davantage. Aucune loi, aucune sanction ne saurait les empêcher de prendre le large et de s'enfoncer dans la forêt. Comme il n'existe aucun chemin, les coureurs de bois ne sauraient faire tout le voyage par terre. Ils gagnent les rivières et les lacs montés sur des canots faits, comme le précise le rapport, « d'écorces de bouleau proprement tendues sur les varangues de bois très légères et très minces. Leur structure est presque semblable à celle des gondoles de

Le coureur de bois était souvent aussi un chef d'expédition qui organisait sa quête de fourrures sur une vaste échelle. Des flottilles de canots, comme ceux-ci, s'aventuraient dans les régions les plus reculées, sous la direction d'un entrepreneur habituellement à la solde d'un riche commerçant de la métropole.



Venise. Ils sont partagés en 6, 7 et 8 places par des barres de bois léger qui soutiennent et qui lient les deux bords du canot... Comme une seule écorce ne peut faire un canot tout entier, celles qui le composent sont cousues avec des racines plus liantes et plus blanches que l'osier. Ces enduits se couturent d'une gomme que les sauvages tirent du sapin...

«Les coureurs de bois conduisent eux-mêmes leurs canots avec des petits avirons de bois dur, propres et légers. L'homme de derrière gouverne le canot; les deux autres sont des rameurs. Un canot bien conduit peut faire plus de quinze lieues par jour dans une eau dormante. Il en fait bien davantage quand on remonte le courant.

«Si on trouve des cascades et des chutes d'eau que l'on ne peut franchir, on gagne la terre, on y décharge les ballots, et on les porte sur le dos et les épaules, aussi bien que le canot lui-même: Cette opération s'appelle faire du «portage». On marche ainsi jusqu'à ce qu'on retrouve la rivière pour y continuer sa route...

«Tous leurs vivres consistent en biscuits, des pois, du blé d'Inde, et quelques barils d'eau-de-vie, de sorte qu'ils sont bientôt réduits à ne subsister que de chasse et de pêche. Or, il arrive que la chasse et la pêche ne soient nullement favorables; ils doivent alors tout simplement jeûner, ou manger une certaine mousse de forêt que l'on appelle «tripe de roche» (il s'agit d'un lichen dont il est parlé dans toutes les anciennes relations sur le Canada et qui poussait le long des roches, misérable aliment que l'on faisait bouillir dans une marmite et dont

on distinguait, deux espèces, la petite, facile à cuire, et la grande, extrêmement coriace).

«Lorsqu'ils reviennent de leurs voyages ou qu'ils passent d'une nation à l'autre et qu'ils n'ont rien à manger, ils ont recours à leurs mocassins et même aux peaux qu'ils ont traitées, dont ils tirent par ébullition une colle qu'ils absorbent avidement».

* * *

Les coureurs de bois furent accusés des pires forfaits, des plus sordides et infâmes entreprises. Certains auraient avoué avoir complètement dépouillé les sauvages, après les avoir enivrés et touché plus de trois mille peaux de castors pour une seule barrique d'eau-de-vie qui ne leur avait coûté que quelques livres. Certes, des gens de sac et de corde se sont mêlés à de véritables traiteurs qui ont, d'une part, gardé aux Français le commerce des pelleteries et, d'autre part, découvert et conquis, comme Jean Nicolet, le lac Michigan, du Luht, les plaines de l'ouest, Louis Jolliet, le Mississippi, Cavelier de la Salle, la Louisiane. Ceux-là sont connus et glorieux. Aussi n'est-ce pas leur vie fortement éclairée par l'histoire qui nous retiendra. Plus modeste, moins célèbre est Nicolas Perrot dont la naissance coïncide avec l'avènement de Louis XIV et dont la mort suit de deux ans celle du roi.

Dans le *Mémoire* qu'il nous a laissé (publié et annoté par J. Tailhan — Paris 1684), il prétend être né, — on ne sait où — en 1644 de braves parents peu fortunés qui lui ont donné quelque instruction. Peut-être était-il un orphelin recueilli par une mission ca-

tholique. A seize ans, il se met au service de deux missionnaires jésuites qu'il accompagne à la baie des Puants. C'est lui qui dirige le canot, fait la chasse et la pêche. Arrivé chez les Miamis et les Maskoutens, il apprend leur langue comme il apprendra celle des Outagamis, des Sioux et des Pouteouatamis. De plus, les Indiens lui enseignent les pièges et les ressources de la forêt. Après quatre ou cinq ans, il quitte les Jésuites et commence sa vraie carrière de trafiquant, de médiateur et d'explorateur. Il est le premier Blanc qui ait pénétré chez les Pouteouatamis pour y faire la *traite du fer*, c'est-à-dire des armes et des munitions. Cette peuplade n'avait encore jamais vu un Français. A l'apparition de Perrot, les Indiens furent surpris de constater qu'un Visage Pâle était fait sur leur propre modèle. Ils l'accueillirent comme un envoyé du Grand Esprit; les vieillards allumèrent un calumet rituel et le lui offrirent en signe de bienvenue. Les femmes, les jeunes filles et les enfants osaient à peine le regarder en face. Perrot leur inspira tout de suite confiance.

Ayant appris que les hostilités venaient d'éclater entre ses nouveaux amis et leurs voisins les Maloumies qui habitaient à l'ouest de la baie des Puants, sur les territoires qui forment le nord du Wisconsin actuel, il s'offrit comme négociateur. Les vieillards acceptèrent avec une joie empressée sa proposition.

Les Maloumies avaient entendu parler des Français par des fugitifs outaouais qui s'étaient réfugiés chez eux pour échapper aux Iroquois. Dès qu'ils aperçurent Perrot, leur allégresse dé-

borda en hurlements et en contorsions frénétiques. Un sauvage se saisit du visiteur et le porta sur ses épaules jusqu'à la cabane du chef où l'on dansa le calumet au son du tambour. Perrot expliqua à ses hôtes qu'il venait leur offrir de négocier la paix avec leurs ennemis et leur proposa l'alliance des Français. Pour supprimer la cause du litige — un Maloumine avait été tué par un Pouteouatami — il offrit des présents «pour couvrir le corps du défunt». Le «Père de la Mort», vieux sauvage qui présidait aux vengeances, présenta au soleil le collier que Perrot lui avait donné et le calumet, déclara solennellement que sa tribu devait s'attacher pour toujours aux Français qui avaient reçu du Grand Esprit pouvoir et domination sur les autres hommes. La paix avec les Maloumies était conclue. Chez les Pouteouatamis, même succès. De retour chez eux, Perrot fut couvert des fourrures les plus somptueuses et promené en triomphe par les guerriers. Au wigwam du chef, l'alliance fut scellée au cours d'un festin d'esturgeons.

Cette première mission de paix révéla le caractère et les dons précieux du coureur de bois. L'intendant et le gouverneur reconnaissent en ce jeune homme de vingt-et-un ans un auxiliaire précieux qui connaît les peuplades indigènes et qui, d'instinct, a compris l'importance pour la colonie d'unir entre elles les nations de l'ouest contre l'Iroquois sans cesse menaçant.

Tout en faisant la traite des pelleteries pour gagner sa vie, Perrot s'efforce de conquérir de nouvelles amitiés. L'insuccès ne le rebute pas. E conduit, dès l'abord, par les Outagamis, il réussit à s'en faire des alliés

Tableau de L. R. Batchelor montrant la visite d'un haut personnage de l'administration coloniale dans une maison de ferme de l'époque.



sincères et proteste contre une guerre d'extermination que veulent déclencher contre eux les chefs militaires de la colonie. Il intervient en leur faveur auprès du marquis de Vaudreuil. En dépit de la paix, officiellement conclue, les diverses peuplades de la baie des Puants se chamaillaient souvent entre elles et Perrot avait fort à faire pour ramener l'ordre. Un jour qu'il essayait d'arrêter une rixe, entre des sauvages que l'ivresse avait rendus furieux, il reçut sur la tête un coup de tomahawk qui l'étendit raide. Quelques manifestants, moins ivres que les autres, se portèrent au secours de leur ami auquel ils avaient donné le sobriquet affectueux de « Métaminiens », ou Petit Blé d'Inde.

Perrot veut étendre l'influence française en pénétrant chez les nations illinoises : Miamis, Maskoutens et Kikapous. Il déjoue les ruses des Pouteouatamis qui veulent garder pour eux les bénéfices de la traite et, après cinq jours d'un voyage difficile, se présente chez ceux que Tailhan appelle les « gentilhommes » de la Prairie.

Deux cents jeunes Miamis, armés et peints pour le combat, un vieillard et une femme chargés de provisions l'attendent à une lieue du village et l'escortent. Le chef Miami cède le pas au chef Maskouten qui fait à Perrot les honneurs du festin, non sans l'avoir auparavant invité à se faire frotter les pieds et les jambes avec une graisse de bison. Cinquante gardes veillent sur sa personne, écartent les curieux, lui ménagent une nuit calme.

Le lendemain, Perrot réunit Miamis et Maskoutens pour leur exposer, en un long discours, le but de sa visite. Son discours terminé, Perrot distribua des présents. Il donna aux guerriers un fusil comme gage de l'estime qu'il avait pour leur bravoure, et dans l'espoir, disait-il, que, désormais mieux armés, ils sauraient tuer plus d'ennemis au combat, plus d'ours et de bisons dans leurs chasses ; il offrit aux vieillards une chaudière pour y cuire le gibier en plus grande abondance ; aux femmes et aux jeunes filles des alènes et des couteaux, pour leur rendre plus facile leur tâche quotidienne.

Huit jours après, le chef des Miamis, désireux de ne pas être en reste avec son collègue Maskouten, offrit à son tour un grand banquet pour remercier le Soleil de lui avoir envoyé de pareils hôtes ; mais dès le début, surgit une difficulté. Au centre de l'endroit où le festin devait avoir lieu, et sur une espèce d'autel, était placé le « Pindikossan » ou sac à médecine, renfermant en plus du matériel thérapeutique habituel, les manitous ou fétiches protecteurs de la nation. Perrot s'était aperçu que l'on rôtiissait des chiens (aliment délicat et symbole de la guerre chez tous les Indiens de l'Amérique du Nord). Peu soucieux d'absorber un tel mets, il déclara que le Dieu qu'il servait lui interdisait de prendre part à des agapes où figuraient des esprits malins. Toutefois, sur sa promesse de prendre part au repas dès que les manitous auraient disparu, le chef fit enlever ces derniers. Il alla même plus loin : il pria Perrot de le vouer au Grand Esprit des Français, dont il espérait plus de secours que des dieux qu'il avait adorés jusque-là. Force fut donc à Perrot de manger du chien (dont il se déclara, par la suite fort satisfait).

Ces Indiens n'ayant en leur possession que très peu de fourrures, la traite fut courte et se termina sans profit appréciable pour Perrot. En revanche, ce voyage eut pour la colonie les plus heureux résultats. L'alliance conclue avec les Miamis, les Maskoutens et les Kikapous ouvrait désormais à la France, représentée par ses missionnaires, ses soldats et ses marchands, les plaines

du Wisconsin et de l'Illinois et la vallée du Mississipi. L'exploration de ces vastes contrées et la découverte du grand fleuve qui les arrose n'était plus, maintenant, qu'une question de temps.

Perrot, pauvre et obscur coureur de bois, comprit-il alors l'inestimable service qu'il venait de rendre à son pays ? Nul ne le sait. Cependant, ne l'eût-il que soupçonné, c'en était assez pour faire oublier à un tel homme les fatigues et les dangers de tout ordre ressentis au cours de cette harassante équipée comme la déconvenue commerciale qui l'avait suivie.

* * *

Durant les cinq années qui suivent, Perrot visite presque toutes les nations de la baie des Puants. Il inspire confiance aux sauvages, se fait aimer et devient, comme ils disent, « leur esprit ».

Au printemps de 1670, Perrot se joint à une flottille de trente canots indiens qui part de la baie des Puants pour Montréal. Grossie, en route, de nombreuses embarcations outaouaises, la flottille atteint sa destination et Perrot devient un personnage de marque dont les gouverneurs recherchent les bons offices. Tour à tour, Courcelle, Frontenac, La Barre, Denonville, Callières, réclament son assistance. Il sert leurs desseins politiques et souvent leur intérêt personnel, à son propre détriment. Quand il réclamera un appui officiel, Perrot ne trouvera plus que calomnies, poursuites judiciaires et refus de protection, desservi par ceux-là qu'il aura le mieux servis.

Entre deux expéditions, il épouse, dans la seigneurie de Bécancour, Marie-Madeleine Raclos. Le ménage se construit une confortable habitation sur une concession de dix arpents de terre. C'est là que la mère élèvera les neuf enfants que lui donnera son mari.

Les affaires de Perrot sont, dès 1684, fort embarrassées. Il en explique la raison dans une lettre au sieur de

"Le Portageur", sculpture de Aurèle de Foy Suzor-Côté.



Saint-Martin, notaire royal, qui lui réclame le paiement de ses dettes : il a dû laisser sur place les pelleteries qu'il avait amassées pour obéir aux ordres qu'on lui adressait de « venir en guerre ». Perrot avait entreposé ses castors dans la mission de Saint-François-Xavier. Or, pendant qu'il participait, avec Denonville, à une expédition contre les Iroquois, le feu détruisit les habitations et les bâtiments où se trouvait sa petite fortune de coureur de bois.

La guerre vient d'éclater entre les Outaouais et les Outagamis, entre les Miamis et les Sioux. Perrot se jette entre les adversaires pour empêcher le carnage. Il délivre une Sautieuse ou Outaouaise que les Outagamis gardaient en captivité.

Cette affaire à peine réglée, Perrot reçoit l'ordre de prendre possession du pays des Sioux. Il y réussit sans peine ; les Sioux l'affectionnaient.

Perrot repart pour Québec, emmenant avec lui la Sautieuse libérée pour la remettre aux mains des Outaouais. Or, il trouve ceux-ci, malgré une trêve récente, en conflit ouvert avec les Iroquois. Les Outaouais venaient de faire cinq Iroquois prisonniers et il était à craindre que le supplice de ces captifs par des sauvages alliés des Français ne rallumât la guerre et ne mit obstacle à la conclusion d'une paix avec les Iroquois que l'on cherchait à échafauder depuis des mois.

Une fois encore, on recourut à Perrot dont on connaissait l'ascendant sur les Outaouais. Celui-ci se rendit au

« Manilion », c'est-à-dire à l'endroit du supplice où les captifs iroquois avaient déjà entonné leur complainte lugubre. Perrot leur enjoignit de cesser ce chant de mort. A la cabane du conseil des chefs Outaouais, il suspendit à une perche un collier de porcelaine qu'il destinait à la rançon des Iroquois et, s'adressant aux chefs :

— Je viens, leur dit-il, en parlant des prisonniers, couper les liens aux chiens ; je ne veux pas qu'ils soient père Onontio en a lui-même pitié. mangés ; j'ai pitié d'eux puisque mon

Le discours impressionna. Le grand chef prit la parole et dit :

— Voilà le maître de la Terre qui parle ; son canot est toujours rempli de prisonniers qu'il délivre ; que lui pouvons-nous refuser ?

On envoya chercher les Iroquois à l'instant même et on leur accorda vie et liberté.

Les espoirs d'entente entre les tribus s'évanouirent vite. Quinze cents Iroquois attaquèrent, à la pointe de l'île de Montréal, le village de Lachine, massacrèrent la plupart des habitants, brûlèrent les maisons et les récoltes.

Ce désastre, le plus grand dont la colonie eût été frappée depuis sa fondation, jeta Français et sauvages dans la consternation, le découragement et la terreur. Méprisant les Français qui s'étaient ainsi laissés surprendre et regardant leur cause comme irrévocablement perdue, les Outaouais et la plupart des nations amies ne songèrent plus qu'à se tirer d'affaire en concluant dans le plus bref délai une paix

éventuelle avec les Iroquois et les Anglais, leurs alliés.

Cette défection, si elle se fût accomplie, eût consommé la ruine de la colonie. Or, tandis que la Durantaye se morfondait en efforts désespérés pour retenir dans l'alliance de la France les tribus de l'ouest, le comte de Frontenac, nommé pour la seconde fois gouverneur de la Nouvelle-France, débarqua à Québec le 12 septembre 1689, et sa seule présence devait changer radicalement la face des événements.

Frontenac, entouré à Québec de quelques Hurons et Algonquins plus ou moins fidèles, se rendit immédiatement compte que sa stratégie ne pouvait réussir qu'avec le concours de toutes les nations que Perrot avait, en ces dernières vingt-quatre années, su rallier à la France, et qu'il fallait, comme opération première, remonter le moral des Outaouais défaits de Michillimakinak. Il fit venir Perrot et lui ordonna d'organiser sur-le-champ un voyage en direction de ce fort, le chargeant de distribuer force présents aux sauvages et de les assurer de la protection intégrale du nouveau gouverneur.

Le 22 mai 1690, Perrot s'embarqua à l'extrémité occidentale de l'île de veau commandant de Michillimakinak, Montréal avec M. de Louvigny, le nouveau 143 coureurs de bois, 6 sauvages de Nipissing et une escorte de 30 soldats qui devait accompagner le convoi jusqu'à l'île du Calumet dans la Rivière des Outaouais.

Chemin faisant, la troupe rencontra une bande d'Iroquois qui se tenait en embuscade. Trente sauvages ennemis furent tués, quatre restèrent aux mains des Français. Trois furent envoyés au gouverneur à Québec et le dernier conduit au poste de Michilimakinak, pour être remis aux sauvages alliés. L'annonce de cette victoire française redonna du courage aux Outaouais mais ne dissipa pas tout à fait leur crainte de l'Iroquois. Pour se décider en faveur de l'alliance avec la France, ils attendirent que la fortune des armes se montrât favorable au drapeau fleurdelisé.

Et Perrot n'en finit plus d'apaiser les luttes toujours prêtes à renaître entre les tribus. Voici maintenant que les Miamis se liguèrent avec les Maskoutens et les Outagamis contre les Sioux. Perrot s'interpose et empêche les Sioux d'écraser les Outagamis.

« Je n'ai pas oublié, lui dit le chef des Sioux, ce que mes hommes t'ont promis... Nous t'écouterons maintenant. Tu nous ôtes la proie que l'Esprit avait mise entre nos mains. Tu sauves la vie à nos ennemis; c'est bien. Mais fais pour nous ce que tu fais pour eux : ne permets pas qu'ils nous tuent quand nous serons à la chasse du castor. Le Soleil est témoin de notre obéissance ».

Une paix précaire ainsi rétablie, Perrot regagne le fort dont il a reçu le commandement, à la lisière du pays des Sioux, et découvre, dans le Haut Mississipi, une mine de plomb que l'on dit encore exploitée de nos jours.

Le gouverneur Frontenac lui donne l'ordre d'aller se fixer encore plus loin et de faire l'union des Miamis et des Illinois. Des années durant, Perrot réussit ce prodige de maintenir la paix entre les diverses peuplades de l'ouest et à les grouper contre l'Iroquois. Il reconnaît que l'oeuvre était difficile. « Il me fallait recommencer, écrit-il, sur de nouveau frais, tant est inconstante et mobile la volonté de ces peuples, composés de braves gens sans discipline comme sans subordination et qui, à la première impression ou à la première débauche d'eau-de-vie, renversent le fruit des plus graves délibérations ».

Perrot sauvegarda les intérêts de la France, au préjudice de sa fortune et au péril de sa vie. Que de fois il a failli se noyer, que de fois il a failli être brûlé vif !

Un jour, les Outagamis veulent venger un guerrier dont ils imputent la mort à Perrot. Ils l'attirent dans leur village, le dépouillent de ses marchandises et le condamnent au bûcher. Perrot s'échappe mais une pareille

aventure lui arrive, quatre ans plus tard. Cette fois, il se présente en médiateur. Les Sioux s'attaquent aux Miamis, les Miamis aux Sautaux que défendent les Outaouais. Les Miamis s'emparent de Perrot et s'apprentent à le rôti après l'avoir pillé ; un Maskouten le sauve de la mort.

Le chef outaouais Kiskakous offre à Frontenac de venger cette injure. Le gouverneur refuse, sachant bien que les Outaouais ne cherchent qu'un prétexte à attirer les Français dans une guerre contre les ennemis jurés, les Miamis.

Ni Frontenac ni ses successeurs ne dédommagèrent Perrot des pertes matérielles qu'il avait subies, au service du roi.

Notre coureur de bois commence à se fatiguer. Il aura bientôt soixante ans. Les congés supprimés, le fort de Michilimakinak évacué, les coureurs de bois rappelés seront désormais traités en insoumis. Perrot n'a plus aucun moyen de rétablir ses affaires.

Désespéré, harcelé par une foule de créanciers, il a la malencontreuse idée d'intenter un procès à un certain Monseigneur, personnage louche, ancien secrétaire de Frontenac, qu'il accusait de l'avoir spolié en diverses circonstances, et à qui il réclamait les sommes qu'il prétendait lui être dues par le haut commandement. Perrot perd son procès avec dépens. Ecrasé, il en appelle au ministre de la Marine, le comte de Pontchartrain. Celui-ci demande alors des explications à Callières, successeur de Frontenac, et en reçoit une réponse qui témoigne de l'ingratitude officielle :

« Monseigneur, j'ai communiqué à M. de Champigny la requête qui vous a été envoyée par le nommé Nicolas Perrot, lequel lui a dit que son jugement du 22 mai était irrévocable... »

« A l'égard des sommes que le nommé Perrot dit que le sieur Monseigneur lui a retenues, je sais qu'on lui a fait beaucoup de présents, et même depuis deux ans pour le faire subsister (ce qui implique que Perrot était livré à la charité publique) étant absolument ruiné et accablé de « dettes » par les dépenses extravagantes qu'il a fait mal à propos avec les sauvages dans les lieux éloignés, car il devrait avoir des sommes très considérables par les avantages qu'il a eus de Messieurs les Gouverneurs... Comme il est très pauvre et très misérable, si Sa Majesté voulait lui faire quelque petite pension en considération des longs services, cela l'aiderait à ne pas périr ».

Vue de la ville de Québec. C'est une plaisante reproduction de la vieille capitale à une époque ultérieure à celle où se déroule notre récit.



La scène ci-dessus rappelle l'établissement de l'Hôtel-Dieu de Montréal, premier hôpital de la colonie française, fondé par Jeanne Mance, première infirmière à venir au pays. Ci-dessous, une ambassade auprès d'une tribu sauvage. — Ci-contre, le gouverneur Frontenac, chef de la colonie du temps de Nicolas Perrot. (Oeuvre de Philippe Hébert).



Le comte de Pontchartrain ne donna aucune suite à cette faible requête et Callières n'insista pas. Indifférent à l'indigence et aux supplications de ce fidèle défenseur des intérêts de la colonie, le gouverneur ne se souvint de lui que lorsqu'il en eut besoin.

Le 25 juillet 1701, une assemblée de toutes les tribus indiennes avait été convoquée à Montréal, pour conclure la paix entre elles et avec les Iroquois. Perrot servit d'interprète. Les sauvages s'engagèrent à ne plus faire la guerre aux Français et à les prendre comme arbitres de leurs querelles. Les discours des députés des nations indiennes durèrent quatre jours. Lorsque le chef Pouteouatami, Ounanguisé, prit la parole, il regarda longuement Perrot qui s'était présenté à l'assemblée, minable et loqueteux et, jetant fièrement aux pieds de Callières un paquet de castors, il l'apostropha :

— J'affirme que je ne suis venu ici que pour écouter ta voix. C'est moi qui ai fait descendre les nations qui t'entourent... Je ne demande qu'une grâce en récompense de mon obéissance, Perrot est mon corps, je te prie de me le donner... il m'aidera quand il me plaira de faire écouter ta parole.

Callières, méprisant l'héroïsme éprouvé et l'infortune pitoyable de son interprète officiel, rejetant l'appel émouvant de ce chef sauvage, ne répondit que par des faux-fuyants ; il abandonna Perrot à son dénuement.

Le marquis de Vaudreuil remplaça Callières. Il avait déjà été gouverneur de Montréal ; il avait commandé des expéditions contre les sauvages et sans doute connaissait-il la valeur de Perrot et son rôle dans la pacification des tribus de l'ouest. En reconnaissance de ses services passés, il nomma notre coureur de bois capitaine de côte de ces milices de seigneuries éche-

lonnées sur les rives du Saint-Laurent.

Ainsi finit sédentaire, à la solde de l'armée, le téméraire voyageur des pays d'En-Haut. Arpentant d'un pas ralenti les berges du fleuve, il ne lui restait qu'à revivre dans son souvenir son aventureuse épopée. Pendant cinquante ans, il avait parcouru en tous sens l'intérieur du pays ; il ne voyait plus que cette eau courante qui l'avait porté si avant dans les profondeurs inconnues ; il avait, au mépris de sa vie et de sa fortune, essayé de pacifier les nations indiennes et de les grouper sous l'autorité de la France ; il avait étudié les langues et les habitudes des sauvages au milieu desquels il s'était introduit ; il s'était efforcé de se faire aimer d'eux et de faire respecter le nom français. Il voulait que son effort ne fût pas vain et il écrivait, dans son *Mémoire*, que si M. l'Intendant voulait bien prendre garde à ses « modestes connaissances » il serait « éclairé sur le véritable caractère des tribus alliées ou ennemies à la France et sur la nature des rapports qu'on devrait normalement entretenir avec elles ». Il finira, sans jactance et sans amertume, modeste comme il le fut toujours et confiant dans l'avenir de la Nouvelle France.

Nicolas Perrot a été le Grand Esprit de la baie des Puants. Jamais, de ses mocassins, il n'a touché les marbres de Versailles. Dans la splendeur de son palais, Louis XIV n'a jamais soupçonné l'existence de ce lointain serviteur de sa gloire. Vivants, le monarque et le coureur de bois ne se sont jamais rencontrés. Ne pouvons-nous imaginer que leurs ombres, devenues égales, se sont croisées sur les routes des vrais pays d'En-Haut ?

JEAN DÉSÉ.



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

TELEVISION — RADIO — THEATRE

“Music-Hall” et Muriel Millard

On avait fait très peu de publicité autour de la centième de « Music-Hall ». Espérons que malgré le changement d'heure, aucun des habitués de cette émission de variétés ne s'est abstenu de la regarder.

Il avait grande tenue cet anniversaire. Les numéros, choisis avec soin, ni trop longs ni trop courts, ont su dès le début captiver l'intérêt. Des interprètes de la qualité de Pierrette Alarie et Richard Verreault, de Dominique Michel, Denise Filiatreault et surtout de Muriel Millard, ont contribué largement au succès du programme.

Je dis surtout Muriel Millard. Son étoile ce soir-là a dépassé toutes les autres justement parce que dans les cadres normaux et réguliers de la télévision, elle ne brille pas assez. On oublie Muriel Millard ; on la met au rancart pour s'en servir à l'occasion. Chaque fois, elle marque un point de plus. Comment se fait-il que cette vedette, dans le sens propre du terme, passe sur nos écrans trois ou quatre fois par année seulement ? De toutes nos chanteuses, elle est la plus consciencieuse. Jamais avons-nous vu ou entendu dire que Muriel se soit présentée en public sans un numéro soigneusement préparé, figolé jusque dans les moindres détails. Elle doit bien sourire devant les pauvres et paresseux efforts de certaines débutantes ! Pourtant, ces dernières sont souvent passées avant elle...

Au cours des années, Muriel Millard n'a pas changé de style. Cette spontanéité qui la caractérise est restée attachée à son nom et constitue un capital précieux, quasi-inépuisable. On ne peut la concevoir sans cet extraordinaire bagoût, ce sens du rythme, cette vigueur jeune et entraînée. Le métier acquis lui donne une incontestable autorité et lui permet de se tenir toujours au premier rang, en première place.

Comme toutes les vraies vedettes, elle est simple, sans prétention aucune. L'acharnement qu'elle apporte à l'accomplissement de son travail en est une preuve suffisante. Elle ne peut se permettre une faiblesse, n'ayant plus les excuses d'une débutante. Aussi a-t-elle compris que le public la chérirait tant qu'elle ne se permettra pas de le décevoir.

Mais revenons à « Music-Hall » sans lequel la soirée du dimanche 13 avril aurait semblé bien longue aux ennemis du hockey... C'est vrai qu'ils sont si peu nombreux.

Au même programme : Olivier Guimont. Il n'y a pas de doute, ce comédien est drôle, très drôle. Si on examine son jeu de très près, on se rend compte de ses innombrables qualités découlant d'une nature toute pure. Adieu la technique ! Au revoir le style ! Chose certaine, il va chercher son auditoire par la peau du cou et l'entraîne dans un irrésistible fou-rire. Habitué à la comédie d'improvisation, on serait porté à douter de ses qualités d'interprète d'un rôle appris par cœur. Il est loin de souffrir d'inhibition cependant ; il y va spontanément, sans se préoccuper des mots, et trouve des effets remarquables. Ses squelettes de textes sont gros, la farce est facile, mais elle prend admirablement sur un auditoire qui a déjà la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Juliette Huot et Paul Desmarteaux s'étaient réservés les mauvais rôles. Surtout monsieur Desmarteaux. Heureusement, il n'a plus à prouver son talent quoique nous le préférons dans des interprétations étudiées.

Peut-être aurions-nous mieux aimé que l'émission fût entièrement consacrée à la présentation de vedettes canadiennes. On aurait pu laisser tomber ce numéro de lanceur de couteaux qui, malgré son habileté, nous a fait regretter l'absence d'un Marc Gélinas ou d'une Estelle Caron. Ils auraient eu leur

place dans cette production. Loin de moi l'idée de comparer leurs numéros... Ajoutons cependant que la chorégraphie créée par le monsieur lanceur de haches pour lui et sa compagne, nous a semblé un peu ridicule. Quand on manque de grâce, on n'essaie pas de devenir danseur...

Georges Guétary, on l'aime ou on ne l'aime pas ; on le porte dans son cœur ou non. Peu importe ; on ne peut faire autrement que de s'incliner devant une étonnante sûreté de moyens, un sens incroyable du « Show Business ». Il soulève un tel enthousiasme chez les spectateurs que ceux-ci en arrivent à s'extérioriser de façon quasi-excessive. Bien inutiles en effet, sont ces cris qui accompagnent chacune de ses nouvelles chansons. Ils donnent l'impression pénible de l'hystérie collective à la Elvis Presley. Un peu de retenue serait de meilleur goût.

Le centième de Music-Hall ? Un point de plus pour la section Variétés de Radio-Canada.



Bien des semaines avant même que commencent les répétitions d'un Théâtre populaire, les principaux responsables de l'émission se réunissent. Ensemble, ils travaillent à l'élaboration de la mise en scène surtout lorsqu'il s'agit de reconstituer toute l'atmosphère et la manière de vivre de gens que nous connaissons peu ou mal comme ce fut le cas pour l'œuvre d'Yves Thériault, Aaron, présentée au réseau français de télévision de Radio-Canada le 13 avril dernier. Nous voyons ici, de gauche à droite, JEAN-CLAUDE DERET qui incarnait Moïse, M. DAVID ROME, directeur de la Bibliothèque publique juive de Montréal, qui a aidé de ses conseils l'auteur YVES THERIAULT et le réalisateur GUY BEAULNE (à l'extrême droite). Entre Yves Thériault et Guy Beaulne, ROBERT GADOUAS, interprète du rôle-titre. (Photo André LeCox, gracieuseté de Radio-Canada).

Petites nouvelles et commentaires

Janine Fluet a été choisie comme la représentante officielle d'un nouveau produit pour une compagnie de savon. Un magnifique contrat pour une charmante camarade. Elle s'est rendue à New-York dans le but de filmer et d'enregistrer le commercial en question.

Jean Daigle est fou de joie... et pour cause ! Le Théâtre du Nouveau-Monde l'a engagé pour ses tournées américaines et canadiennes. Il fera partie du divertissement du « Malade imaginaire ». Une chance inespérée et bien méritée.

Soit dit en passant, si Denyse St-Pierre avait un garçon, elle l'appellerait Vincent ou Christophe.

Françoise Gratton ne dissimule pas sa joie elle non plus de reprendre enfin contact avec la scène. Elle est en effet de la reprise de « L'Amour Fou » au Théâtre du Gesù. Elle remplace France Johnson qui, nou-

vellement mariée au jeune annonceur Pierre Nadeau, est allée cacher son bonheur quelque part en Europe. Je ne me rappelle pas que Françoise ait été vue au théâtre depuis les jours héroïques de « La Compagnie du Masque ». « L'Amour Fou » serait-il pour elle la chance tant désirée de s'évader du rôle de Sylvette qui, depuis trop longtemps l'associe à un emploi stéréotypé. Il était temps de voir enfin Françoise dans autre chose.

Tous les interprètes de « Cap aux Sorciers » réunis dans une salle de répétition attendaient l'arrivée du patron, le réalisateur Paul Blouin, un modèle d'exactitude. Après trois-quarts d'heure, la script-assistante prend en mains la situation et dirige elle-même la répétition. Entre temps, on avait fait téléphoner chez l'absent, mais sans succès. A la longue, l'inquiétude gagne le groupe et on délègue Allan Mills à l'appartement de Paul Blouin. Maladie, accident, enlèvement... toutes les hypothèses sont envisagées. Mais Allan Mills a tôt fait de rassurer tout le monde. Paul dormait à poings fermés.

Il a été souvent mentionné dans cette chronique que les journalistes s'appliquaient trop à dorer la pilule dans la présentation d'un chanteur ou d'un comédien. Jean Vincent dans « Journal des Vedettes » a fait fi de la tradition pour offrir aux lecteurs de sa page une image juste et précise de Marc Gélinas : « C'est un garçon qui exagère : il allume ses cigarettes les unes après les autres, se couche à cinq heures du matin quand il n'a pas de travail, plus tard quand il en a, ne mange presque jamais, aime trop de choses et trop de gens à la fois. Il se conduit avec la vie un peu comme un enfant de cinq ans qui a volé une pomme trop grosse pour ses petites dents. Il y va à fond, il mord de toutes ses forces. Il se croit, il se dit « ambitieux », mais il travaille pour le panache et c'est pourquoi le phénomène Marc Gélinas — enfant grandi trop vite, débutant devenu vedette en une chanson — dépasse les frontières de la télévision. Dans son visage pas soigné, dans son allure endimanchée, dans l'expression de son talent, les jeunes essaient de découvrir l'image de leur espoir ». Voilà un portrait un peu cruel mais tellement près de la réalité que Marc devrait en être fier. C'est la première fois qu'on le décrit tel qu'il est... Certes, l'article ne dit pas ni ne spécifie la mesure de ses possibilités. Tout le monde est d'accord pour trouver en lui un peu de sa jeunesse, qu'elle soit perdue ou en plein essor.

« La Comédie Canadienne » se tiendra en pleine forme avec la présentation de deux spectacles canadiens, un de Roger Sinclair et l'autre de Marcel Dubé. Paul Buissonneau sera aussi de la fête... De belles soirées en perspective.

On a fiancé Andrée Champagne à Wally Clune. Pour l'instant, la nouvelle est vraie... Mais le sera-t-elle longtemps ?

Nathalie Naubert se rétablit lentement du grave accident dont elle fut la victime tout dernièrement. Le réalisateur de « Quatuor », monsieur Jean Faucher se verra cependant dans l'obligation de remettre son émission au mois de septembre.

Les comédiennes, de plus en plus à la page, se baladent maintenant en robes sac. Elles arborent le chapeau breton et les souliers pointus. Pourquoi pas ?



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Une corbeille de records du baseball organisé, qu'on ne brisera pas avant plus de deux décennies

■ Au cours de la présente saison de baseball, certaines étoiles du losange établiront quelques nouveaux records, faits pour être brisés. Cependant, voici quelques records qui demeureront longtemps debout : Les 3,033 parties jouées par Ty Cobb, en 24 ans dans les ligues majeures. Il conserva au bâton une moyenne formidable de .327. Il fit 11,429 visites au marbre. Il réussit 4,191 coups sûrs. Il vola 892 buts, dont 96 en 1915, deux records qui ne seront pas brisés, tant que l'on jouera au baseball avec des souliers à crampons bien aiguisés. Les 714 coups de circuit de Babe Ruth, dont 60 en 1927. Les 2,056 buts sur balles et les 1,330 fois que Babe Ruth fut retiré au bâton sur 3 prises. Les 874 joutes lancées par l'artilleur Cy Young, dont 511 victoires. Les 113 blanchissages du lanceur Walter Johnson, qui retira au bâton sur 3 prises 3,497 frappeurs. Les 2,209 points que Babe Ruth fit compter au moyen de coups sûrs.

Le lanceur Rube Marquard, des Géants de New-York de 1912, remporta 19 victoires consécutives, du 11 avril au 3 juillet 1912.

Le lanceur Babe Adams, des Pirates de Pittsburgh, lança une joute de 21 manches, le 7 juillet 1914, contre les Géants de New-York, sans leur accorder un seul but sur balles gratuit.

Le 11 juin 1938, le lanceur Johnny Vander Meer, des Reds de Cincinnati, blanchit les Braves de Boston, par 3 à 0, en plein soleil, sans leur accorder un point, ni un coup sûr. Il répéta cet exploit 4 jours plus tard, le 15 juin 1938, sous les réflecteurs électriques, contre les Dodgers de Brooklyn. Donc, deux joutes d'affilée sans accorder à ses adversaires le plus petit des points, ni l'ombre d'un coup sûr. Quand fera-t-on mieux ?

Le 15 mai 1941, le célèbre voltigeur des Yankees de New-York, Joe DiMaggio, cogna un coup sûr contre Smith, du White Sox de Chicago. De cette date jusqu'au 17 juillet 1941, il réussit un coup sûr durant 56 joutes consécutives. Au cours de cette période, Joe DiMaggio fit 223 apparitions au bâton. Il compta 56 points, cogna 91 coups sûrs, dont 16 coups de deux-buts, 4 coups de trois-buts et 15 coups de circuit, pour une moyenne au bâton de .408. Avant l'établissement du record de Joe, le fameux premier but Georges Sisler avait cogné en lieu sûr dans 41 parties consécutives. Avant 1900, c'est-à-dire en 1897, Willie Keeler avait obtenu un coup sûr durant 44 joutes de suite.

En 1906, les Cubs de Chicago remportèrent 116 victoires et subirent 36 défaites, au cours de la saison régulière de 1906, avec une excellente moyenne de .763 points.

Le 16 juillet 1909, les clubs Détroit et Washington bataillèrent pendant 18 manches, sans compter un seul point.

Le 1er mai 1920, le Brooklyn et le Boston se livrèrent une chaude lutte qui dura 26 manches et se termina au pointage de 1 à 1. Le Brooklyn enregistra son point, à la cinquième manche, tandis que le Boston compta un point à la sixième reprise. Pendant 20 manches consécutives, aucun bruit. Léon Cadore, lanceur du Montréal en 1916, frondait ses grenades sur le monticule du Brooklyn. Jos Oeschger lançait pour Boston. Ces deux artilleurs ne firent rien qui vaille, après avoir abattu un boulot semblable. A qui la faute ? Aux deux gérants qui ont laissé

trop longtemps leurs lanceurs se morfondre pour une petite gloriole...

Aimez-vous le bruit ? Le 25 août 1922, les Cubs de Chicago vainquirent le Philadelphie au pointage de 26 à 23, après une orgie de 51 coups sûrs et de 49 points. Les joueurs du Chicago croisèrent le marbre 14 fois à la quatrième manche. Marty Callaghan, du Chicago, se présenta au bâton trois fois au cours de cette manche. Il réussit deux coups sûrs et fut retiré sur trois prises. Quand fera-t-on pire, en grande compagnie, bien entendu ?

■ Le touriste qui se rend à New-York ne se doute pas, à moins qu'un cicerone ne le lui indique, de la prédesti-

nation tout à fait spéciale d'une petite maison de pierres. C'est là un cas unique au monde. Elle est, en effet, vouée aux lanceurs des ligues majeures qui ont réussi une partie parfaite : pas de point, pas de coup sûr, pas de but sur balle, aucune erreur, aucun frappeur touché par la balle.

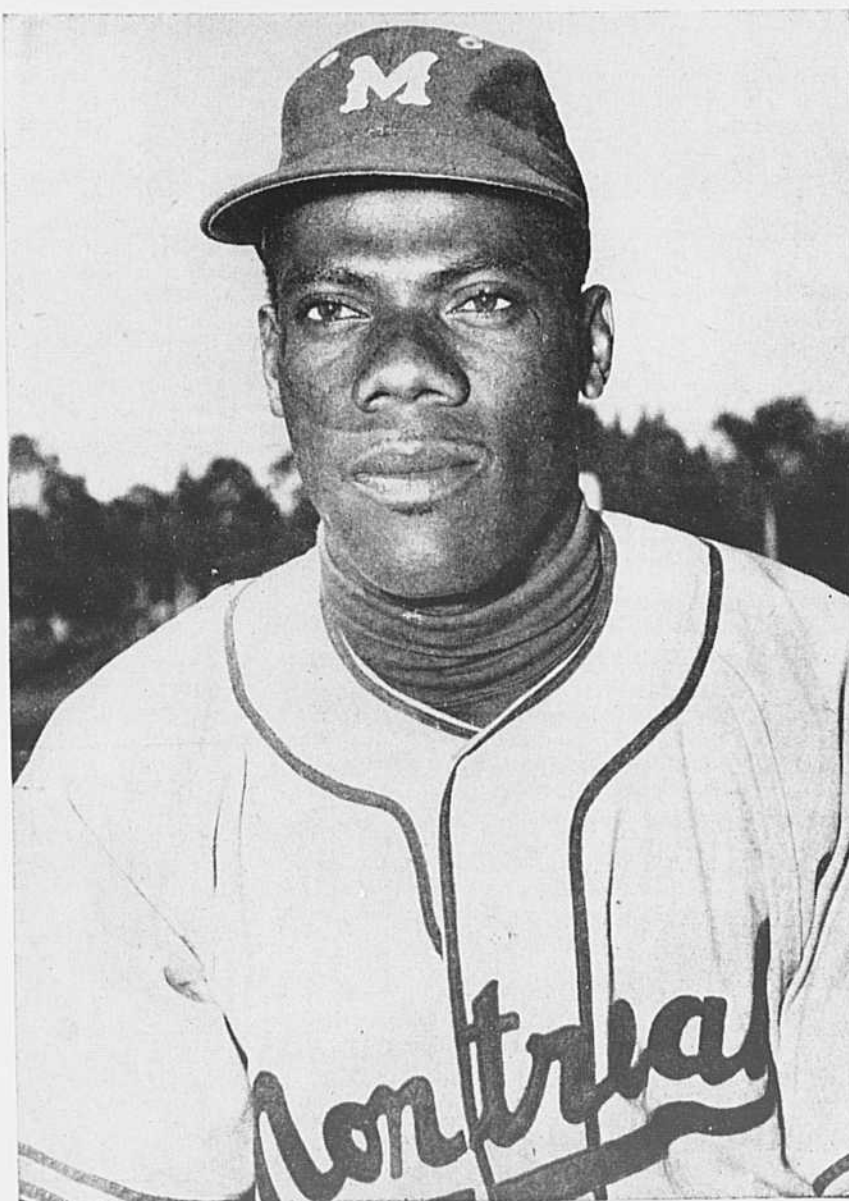
Lorsqu'on pénètre dans cette petite maison, propriété d'un chaud partisan des Yankees de New-York, on est surpris de constater qu'à l'intérieur sont disposées, symétriquement, treize niches, dont six sont dépourvues d'effigies. Les sept autres abritent logiquement les sept statues de bronze, chargées de rappeler ou d'apprendre aux générations futures les exploits de lanceurs illustres, dont les noms sont voués à l'immortalité, pour les Américains, du moins.

Jusqu'ici, depuis les débuts du baseball organisé, sous la grande tente, seulement sept lanceurs ont accompli un semblable exploit.

John L. Richmond, du club Worcester de la Ligue Nationale, blanchit le Cleveland par 1 à 0, le 12 juin 1880. John M. Ward, du club Providence de la Ligue Nationale, vainquit le Buffalo au pointage de 5 à 0. Cy Young, du Boston de la Ligue Américaine, blanchit le Philadelphie, 3-0, le 5 mai 1904. Adrian C. Joss, du Cleveland de la Ligue Américaine, vainquit le Chicago, par 1 à 0, le 2 octobre 1908. Ernie Shore, du Boston de la Ligue Américaine, blanchit Washington, 4 à 0, le 23 juin 1917. Babe Ruth avait commencé cette même joute comme lanceur pour Boston. L'arbotre Owens expulsa du terrain le Bambino, qui avait protesté, avec trop de véhémence et pas assez de politesse, la première de ses décisions, alors qu'il accorda un but gratuit au premier frappeur du Washington. Ernie Shore remplaça Babe Ruth sur le monticule. A sa première offrande, Morgan tenta vainement de voler le second but. Puis, Shore retira dans l'ordre les 26 frappeurs suivants des Sénateurs. C'est pourquoi l'on épingla à son palmarès une partie parfaite. Charlie C. Robinson, du White Sox de Chicago, mystifia les cogneurs du Détroit, Ty Cobb compris, en les blanchissant par 2 à 0, le 30 avril 1922. De 1922 à 1956, rien de semblable ne se montra le bout des doigts. Pourquoi ? C'est qu'en 1921 les mogols des ligues majeures ont décrété l'emploi d'une balle plus vive, plus dynamique, à la non moins grande stupeur des artilleurs. Et la performance « nec plus ultra » du lanceur des Yankees de New-York, Don Larsen. Ce dernier, au cours de la cinquième joute des séries mondiales, le 8 octobre 1956, ne permit à aucun des joueurs des Dodgers, ces resquilleurs de valeur, d'atteindre le premier but. Aussi, une statue de marbre de Don Larsen occupe-t-elle l'une des 13 niches précitées.

Il est probable que bon nombre de gallons d'eau seront charriés par la rivière Hudson, avant que les 13 niches de ce véritable supporteur du baseball majeur reçoivent un titulaire.

CLYDE PARRIS, l'habile et réticent troisième but des Royals de Montréal, rendra de précieux services au gérant Clay Bryant, au cours de la présente saison. Nous croyons, même au tout début du calendrier des joutes, que son coup de bâton permettra au club montréalais de terminer en troisième place, le 7 septembre. On le verra à l'œuvre contre les lanceurs des Marlins de Miami et des Cubains, les 3, 4 et 5 mai, au Stadium. On lui demandait, un jour, quelle fut la plus grande surprise qu'il éprouva, au cours de sa carrière ? Elle n'a aucunement trait au baseball. Ce fut à Miami, Floride. Il assistait à une épreuve de courses de chiens. Il misa deux dollars sur le levrier, portant le No 5, ayant confiance au chiffre impair. Son animal favori fut, tout à coup, victime d'une bousculade au virage et roula à terre. Il le vit se relever. A son étonnement, il vit le numéro 5 reprendre la course dans le sens contraire... La belle bête était étourdie, sans doute, par le choc. Ça faisant, elle rencontra le lièvre mécanique et le heurta avec violence, s'infligeant de telles blessures que le vétérinaire jugea nécessaire de l'abattre sur-le-champ. En outre, il fallut annuler l'épreuve, parce que le mécanisme qui règle la course du lièvre artificiel ayant été momentanément hors d'usage par la collision. C'est un accident plutôt rare, dans les annales des courses de lévriers, où ce sport fait florès. Clyde Parris fut surpris qu'on lui remit sa mise de deux dollars...



**Les athlètes professionnels
se proclament esprits forts.
Ça ne les empêche pas de garder
plusieurs superstitions ancestrales**

■ Presque tous les athlètes professionnels sont superstitieux. Ils sont d'une résistance à toute épreuve. Ils sont, toutefois, sujets à de curieuses faiblesses. Cela sonne étrangement, n'est-ce pas? Ils se présentent avec beaucoup plus de tranquillité à leur sport favori, s'ils savent qu'un talisman ami se trouve à leur proximité, si certains signes précurseurs leur ont été favorables. Dans la majorité des cas, la croyance dans le porte-bonheur est individuelle.

Bref, la civilisation ne débarrasse pas l'homme en parfait état physique de ses superstitions ancestrales. Pas plus, elle ne lui enlève la croyance secrète et quasi instinctive à la vertu des talismans. En dépit des progrès de l'instruction et de la science, l'amour du merveilleux subsiste au fond de l'humanité. Chassez le naturel, il revient au galop, comme l'ont si bien dit de grands savants.

bénies, appelées les châtaignes de la victoire. Les petits diables jaunes en font une consommation énorme, chaque fois qu'ils entrent en compétition. Nous prions René Lemyre, Emile Bouchard et Clay Bryant d'acheter des tonnes de châtaignes merveilleuses, qu'ils feraient manger aux joueurs des Royals de Montréal. Ces derniers feraient-ils plus de bruit à l'aide de leurs bâtons cylindriques?

A notre avis, les plus superstitieux de ces athlètes professionnels sont les joueurs de baseball des ligues majeures, qui ont pris ces gages d'amicale protection, dans le Sud des Etats-Unis, où les cas absurdes de superstitions

La superstition qui s'attache au chiffre 13 remonte dans la nuit des temps. L'excellent lanceur du Kansas-City, Ned Garver et le voltigeur de couleur Larry Doby refusent de se mettre à table, si l'on est treize. Pour notre Léo Dandurand, c'est un signe de chance... abondent.

Toutefois, n'allez pas déposer votre chapeau sur son lit, il croirait alors à une catastrophe...

LE SAVIEZ-VOUS ? — Deux joueurs sur les buts, Jean Barrette au premier, Babe Tapin au second. Un joueur seulement hors-jeu, Gérard Thi-beault ayant fendu l'espace sur la troisième prise du lanceur-gérant Jean Drapeau. Le frappeur suivant, Paul Sauvé, le gros canon du gérant Maurice Duplessis, expédie un haut ballon à l'intérieur du losange. L'arbitre Toe Blake, qui connaît ses oignons, juge le frappeur hors-jeu, sur un « infield-fly ». Un fort vent fait dévier la balle, frappée par Paul Sauvé, sur la tête de Babe Tapin (il a une tête assez dure!), dont les deux pieds sont sur le second coussin. Après avoir touché la tête de Babe Tapin, la balle va se promener dans le champ droit. Pendant ce temps-là, Tapin a le temps de croiser le marbre et Jean Barrette se rend au troisième but. L'histoire se corse un brin. Le gérant Jean Drapeau, qui est loin de tout connaître, prétendit que Paul Sauvé, le frappeur, est retiré sur un « infield fly », comme l'a décidé l'arbitre Toe Blake, et que Babe Tapin, aussi, est mis hors-jeu automatiquement, aussitôt que la balle frappée l'eût touché. Le gérant adversaire, Maurice Duplessis, qui connaît son baseball sur le bout des ongles, ne l'a pas voulu ainsi. Il s'adresse à l'arbitre, d'une manière polie. Que décide Toe Blake? Seul, le frappeur Paul Sauvé est hors-jeu. Le coureur, niché au second but, Babe Tapin, est sauf, mais il doit rester à son but, le point ne comptant pas, et Jean Barrette doit retourner au premier but. Une autre victoire pour l'agressif Maurice Duplessis

Toutefois, si Babe Tapin avait été éloigné un brin du second but, lorsque la balle tombe sur sa tête, alors l'arbitre aurait déclaré hors-jeu Paul Sauvé et Babe Tapin, automatiquement.

Certes, ces petites superstitions sont fort innocentes. Nous n'en finirions pas de les énumérer.

L'ancien champion mondial de la lutte libre, Yvon Robert, ne commence pas un match de lutte sans faire le signe de croix. Il n'est pas le seul. Ces athlètes sont convaincus, non pas de la défaite au cas d'oubli, mais que cette piété les sauveront d'un trop grave accident.

Un tas de joueurs de baseball n'aiment pas à se faire photographier avant une partie. Celui-ci tient à toucher du bois avant les débuts de la joute, sans quoi tout est perdu.

L'inoubliable Howie Morenz, décédé le 8 mars 1937, avait l'habitude de porter un petit éléphant blanc en cellulose, à l'intérieur de son gilet de laine. Sur son tricot de laine, il épinglait une médaille de la sainte Vierge, que lui avait donnée le révérend père Jésuite Louis Lalande, à l'occasion de la naissance de son premier enfant, Howie junior, frère de la charmante épouse de Boom-Boom Geoffrion.

Les anciens boxeurs Stanley Ketchell et Jim Jeffries exigeaient qu'un bossu les accompagnât jusqu'à l'arène. ...Les athlètes italiens et hongrois portent des médailles de toutes formes, de toutes espèces, qu'ils tiennent à leur cou par une chaînette, comme la plupart des joueurs du club de baseball de Cuba... D'après les Japonais, le secret de la supériorité des nageurs nippons est des plus simples: c'est le kachi-kuri, c'est-à-dire les châtaignes

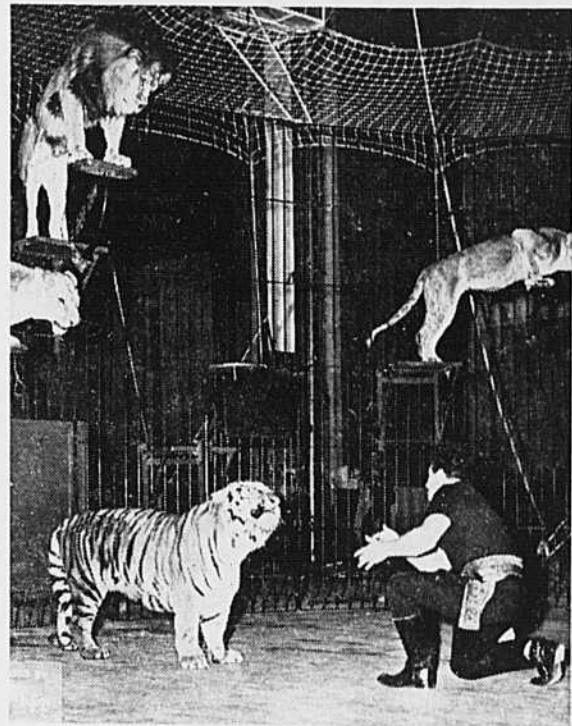
« Lefty » Pierce, lanceur des White Sox de Chicago, et son receveur Sherman Lollar croient au présage d'une querelle de ménage si, lorsqu'ils viennent de se laver les mains, leurs épouses essuyent les leurs à la même serviette.

Considérable est le nombre des joueurs qui pensent ceci: si trois personnes allument leur cigarette avec la même allumette, la dernière sera menacée des pires malheurs. Le jovial Yogi Berra, receveur des Yankees de New-York, pense le contraire, mais des couteaux et des bâtons de baseball mis en croix lui portent malchance.

Hank Aaron, Del Crandall et Ed Matthews, des Braves de Milwaukee, font peser sur les chats noirs, sur ces pauvres matous, si beaux pourtant dans leur brillante robe noire, les plus absurdes accusations. Chaque fois qu'ils rencontrent un chat noir ils commettent une bévue ou se font retirer sur trois prises deux ou trois joueurs sur les buts. Leurs grands-pères étaient persuadés que le diable s'incarnait souvent dans le corps d'un chat noir...

Stan Musial et Del Ennis les deux gros cogneurs des Cardinals de St-Louis accordent des vertus une bonne influence à un sou percé qu'ils dissimulent au fond de leurs poches. Le grand Ted Williams du Red Sox de Boston rit de tous ces porte-bonheur de tous ces fétiches et gris-gris de tous ces talismans et de tous les pouvoirs de maléfice des pierres précieuses. Il a pleinement raison.

LE CIRQUE NOUS REVIENT



Avec une troupe de plus de 300 personnes, et aux dires de George A. Hamid, gérant général de la troupe, le public montréalais assistera cette année au plus grandiose spectacle intérieur jamais présenté dans notre ville. Le fameux « CIRQUE HAMID MORTON » reviendra à Montréal pour la dix-neuvième année consécutive, sous les auspices du Karnak Temple et au profit de l'hôpital des Shriners pour les enfants infirmes. Cette année les représentations du grand cirque intérieur auront lieu au Forum commençant samedi le 10 mai au samedi le 17 mai. Deux spectacles auront lieu chaque jour en matinée sur semaine à 3.15, le samedi à 2.30, et tous les soirs, à l'exception du dimanche le 11 mai où il n'y aura aucune représentation, à 8.30 p.m. « LE CIRQUE HAMID MORTON » nous présentera cette année outre sa ménagerie, comprenant la gamme la plus variée d'animaux de toutes sortes, dressés par les plus habiles dompteurs, une série d'attractions qui feront sensations, des arialistes renommés, des jongleurs réputés, des équilibristes, des bouffons etc. qui feront la joie des jeunes et moins jeunes, qui assisteront à ces représentations uniques. La partie musicale sera sous la direction du fameux Joe Basile surnommé « LE ROI DES CUIVRES » du Big Top. Les billets pour ces représentations sont en vente au Forum.



Plaidoyer pour un air pur

par le Professeur H. G. BAITY,
Directeur de la Division de l'Assainissement (OMS)

Série noire

Au début de décembre 1930, un brouillard d'une exceptionnelle densité s'abat sur toute la Belgique. Ses effets se font sentir avec une particulière acuité dans la Vallée de la Meuse, entre Huy et Liège, dans un secteur où l'industrie lourde profile, sur quelque 15 milles, ses hauts fourneaux, ses fours à coke ou à chaux, ses aciéries, ses fabriques d'acide sulfurique et d'engrais artificiels. La population, presque aussitôt, se plaint de troubles de l'appareil respiratoire : irritation de la gorge, enrouement, toux, essoufflement, nausées, vomissements. On dénombre, au bas mot, un millier de malades. On déplore une soixantaine de décès — dix fois plus qu'en période ordinaire — au cours des six jours que dure l'incident. Jusqu'aux animaux qui présentent des troubles évidents et dont beaucoup doivent être abattus pour abréger leurs souffrances. Conclusion des toxicologues, médecins, ingénieurs sanitaires et météorologistes venus déterminer les causes probables de l'incident : des conditions atmosphériques exceptionnelles ont permis l'accumulation au niveau du sol, dans des proportions nettement toxiques, des impuretés normalement évacuées par les usines dans l'air de la Vallée. Il fallut donc l'anomalie atmosphérique de ce début de décembre 1930 pour inverser la circulation ordinairement ascendante de l'air et rabattre impitoyablement vers le sol des fumées et des émanations, devenues vite nocives dans de telles conditions.

En octobre 1948, nouvel incident : c'est cette fois-ci sur Donora, une petite ville de Pennsylvanie, proche du vaste complexe industriel de Pittsburgh, que s'appesantit le fâcheux brouillard. D'emblée, l'air qu'y respirent ses 14,000 habitants se charge d'impuretés. Près de la moitié de ceux-ci (42,7%) sont pris d'une toux violente et manifestent divers troubles de l'appareil respiratoire, des yeux, du nez et de la gorge. Dix-sept d'entre eux y succombent. Le haut degré de pollution atmosphérique à Donora et l'épais brouillard venu s'y attarder pendant quatre jours, sont une fois de plus incriminés. Les ser-

vices de santé publique des Etats-Unis sont alertés, leurs experts sont aussitôt dépêchés sur les lieux de l'incident pour identifier les agents de pollution atmosphérique coupables de cette intoxication collective.

En décembre 1952, même phénomène à Londres où il prend des proportions catastrophiques : le meurtrier brouillard chargé de fumées, ce redoutable « smog » qui s'abat du 5 au 8 décembre sur le Bassin de la Tamise et l'énorme agglomération britannique, y fait 3500 à 4000 morts. Les hôpitaux du Grand Londres sont débordés, les cas d'affection respiratoire se multiplient à une allure effarante, la concentration en fumées de l'air que respirent les Londoniens va jusqu'à quintupler, le gouvernement justement alarmé exige qu'une enquête soit ouverte, qui aboutira à une longue série de recommandations destinées à prévenir le retour d'une telle catastrophe.

En 1956, nouvelle alerte, nouvel incident à Londres où le smog fait quelque mille victimes...

Les brumes de Los Angeles

Londres n'est cependant pas la ville la plus touchée : Los Angeles, avec ses 9000 usines, ses quelque deux millions et demi d'automobiles et ses conditions météorologiques éminemment favorables au smog, en déplore la présence quasi quotidienne depuis une quinzaine d'années.

Le phénomène n'est d'ailleurs pas fortuit : entre 1940 et 1954, dans le seul Comté de Los Angeles, le nombre des véhicules à moteur a simplement doublé ! Il a passé de 1,250,000 à 2,500,000 (et la consommation des carburants a augmenté en proportion). Autant de nouvelles sources de pollution atmosphérique, autant d'émanations supplémentaires venues s'ajouter à celles de l'une des plus fortes concentrations industrielles des Etats-Unis — et contribuer un peu plus à ces picotements des yeux, ces subites quintes de toux et ces étourdissements que Los Angeles réserve volontiers à ses hôtes.

Car les deux millions et demi d'automobiles qui en sillonnent les rues, brûlent quotidiennement vingt millions

de litres d'essence. C'est assez, disent les experts, pour charger chaque jour l'atmosphère de Los Angeles de plus de 1000 tonnes d'hydrocarbures et engendrer dans une ville où la ventilation naturelle est quasi-nulle, cette brume bleutée qui la prive un jour sur deux du tonique soleil de Californie.

Ainsi donc, tandis qu'à Londres les installations de chauffage sont les grandes responsables de la pollution atmosphérique, à Los Angeles — où de telles installations, quand elles fonctionnent, n'utilisent gratuitement pas de charbon — ce sont en revanche les automobiles qui constituent les principales sources de pollution. A Paris, la circulation automobile, si l'on en croit une récente étude, serait responsable de 30 à 40% de la pollution totale, les foyers domestiques de 50%. Les postes d'observation groupés aux quatre coins de la capitale française ont constaté que cette pollution atteint son maximum entre novembre et janvier. La cause en est vraisemblablement une inversion atmosphérique du même genre, mais moins brutale, que celles qu'ont déplorées notamment les villes « martyres » de Donora et de Londres.

Un air négligé

Mais quelle que soit l'origine ou la composition de ce cocktail chimique qui pollue trop souvent l'atmosphère des grandes villes, l'homme pour sa part en subit d'une façon générale fort mal les agressions diverses.

On a fait beaucoup, au cours des cinquante dernières années, pour préserver les eaux potables de l'invasion de substances toxiques et pathogènes, mais l'effort a été moindre pour ce qui est de l'air de nos villes et de nos banlieues. Sait-on pourtant que l'homme respire en un jour une quantité d'air dix fois plus grande en poids que celle de l'eau qu'il boit ?

La valeur de l'air pur pour le maintien de la santé, au sens plein du terme, est fort heureusement de mieux en mieux comprise, et les modernes techniques de prévention de la pollution atmosphérique dans les pays industrialisés, particulièrement dans ceux où

l'action de certains brouillards du genre *purée de pois* (ou smog) s'est d'ores et déjà soldée, on l'a vu, par de graves incidents, voire des catastrophes.

C'est par milliers que se dénombrent les victimes dont la mort est imputable à ces conditions apparemment inoffensives. Il est également établi que les maladies des voies respiratoires sont nettement plus répandues parmi les populations vivant dans l'air vicié des agglomérations industrielles que chez les individus qui respirent l'air pur des campagnes. Et le moins qu'on puisse dire, au stade actuel des recherches, c'est que ni les muqueuses brûlées, ni les asphyxies larvées que constituent certains troubles des voies respiratoires, ni les promesses de tumeur maligne dont sont affligés de nombreux citadins, ne sont tout à fait étrangères à l'air pollué qu'ils respirent.

L'humeur des citadins

Les écoliers de Los Angeles sont nettement plus turbulents les jours de smog, révèle une récente étude sur les incidences sanitaires et psychologiques de l'insidieux brouillard dans la grande agglomération californienne. Le fait est que l'atmosphère polluée de maintes villes industrielles, en opposant son écran de poussières à la lumière solaire et en réduisant d'autant l'intensité de celle-ci, a un déplorable retentissement psychique sur bon nombre de citadins que la grisaille d'une ville enfumée prédispose souvent aux dépressions. Et c'est un fait d'évidence aussi que les agglomérations soumises à forte pollution sont trop souvent des lieux peu attrayants, qui retentissent défavorablement sur l'humeur de leurs habitants.

Les incidences psychologiques de la pollution de l'air, bien qu'assez évidentes, sont toutefois difficilement mesurables. Ses incidences économiques sont en revanche plus aisément chiffrables. Atteintes aux cultures, dégradation des bâtiments, détérioration des matériaux et des objets d'usage courant, frais de transport accrus en période de smog, supplément d'énergie électrique gaspillée lors des crépuscules prématurés imputables à une surabondance de fumées, dommages infligés aux diverses activités industrielles sensibles à certaines émanations... tout cela se chiffre à des pertes économiques considérables.

Des chiffres éloquentes

L'atmosphère polluée de Los Angeles (toujours elle) inflige aux cultures de ses environs immédiats des dommages qu'une récente étude évaluait annuellement à quelque trois millions de dollars. Aux Etats-Unis, selon la même source, les pertes annuelles imputables à la seule pollution atmosphérique se seraient chiffrées, en 1950-1951, à 1,500,000,000 de dollars. En Grande-Bretagne, les pertes équivalentes auraient atteint, en 1947, 100 millions de Livres.

Le contrôle de la pollution et l'épuration de l'air empoisonné des grands centres industriels, bien que souvent

Les usines Skoda de Tchécoslovaquie expérimentent une voiture "pliante"

De Tokyo à Buenos-Aires en passant par Montréal, Bruxelles, Paris et Milan, les spécialistes du monde entier cherchent à améliorer l'extricable problème de la circulation.

Aucun inconvénient pour le confort ou l'aspect extérieur

La dernière suggestion que les usines Skoda seraient en train d'expérimenter n'est autre que la voiture pliante, dont l'avant ou l'arrière selon l'emplacement du moteur peut être rabattu sur l'autre avec un arbre de roue amovible.

« Pliée » mais équilibrée bien entendu par une troisième roue esca-

mote, la voiture n'occupera obligatoirement que la moitié de sa place normale, avantage considérable aussi bien en stationnement que dans les garages.

Il paraîtrait qu'aucun inconvénient ne résultera de cette nouvelle conception de carrosserie qui ne modifierait nullement ni le confort ni l'aspect extérieur des automobiles. Quant à son prix, il ne serait que très légèrement supérieur au prix normal.

Economies de place et d'argent

Il est évident que si d'un jour à l'autre la surface occupée par les

centaines de milliers de voitures de Paris, de Londres, de Berlin ou de New-York pouvait être réduite de moitié, l'encombrement des grandes artères disparaîtrait — du moins pour quelques années — comme par enchantement. Parallèlement, les garages aujourd'hui pleins à craquer disposeraient d'innombrables places, tandis que la location de garage des voitures diminuerait elle aussi sensiblement.

Attendons donc avec curiosité les résultats des expériences et souhaitons qu'elles réussissent.

N. FORGEOT

Le feuilleton du Samedi

La Belle Justicière

No 5

par CHARLES VAYRE et ROBERT FOLIGNI

Ah! certes, si j'avais su où se trouvait ma fille, je n'aurais pas hésité à aller la chercher, à l'obtenir de ce vieux brave homme qui a pris soin d'elle jusqu'à présent, et peut-être même, aurais-je employé la force pour la reprendre si on n'avait pas voulu me donner mon enfant.

Il s'interrompit, se tourna vers Hercule :

— D'après ce que dit M. Morel, vous soupçonnez d'être complices de cet enlèvement deux individus qui se trouvaient au café en même temps que vous.

— Oui, un certain Manillon et Fuisain...

— Manillon! répéta Tiarko.

« Mais Manillon est un homme à Mossi! » pensa-t-il.

Or, Tiarko était certain que Mossi était l'auteur de l'enlèvement.

— A malin, malin et demi! dit-il tout haut.

Et, se retournant vers Hercule et Pierre :

— Messieurs, dit-il, je crois savoir que l'auteur de cet enlèvement est un certain Mossi, qui demeure à Saint-Germain... Si vous le voulez bien, nous allons nous rendre immédiatement chez lui et lui reprendre l'enfant.

— Etes-vous sûr? demanda Morel.

— Oui. Je vous dirai plus tard pourquoi. M'accompagnez-vous, messieurs?

— Pas moi! dit vivement Pierre... je suis trop occupé... mais mon ami Hercule Sénateur se fera un plaisir...

— Pour retrouver Rosette, j'irais jusqu'au bout du monde! s'écria Hercule. Et malheur à ceux qui l'ont enlevée.

— Oh! dit Tiarko avec un sourire cruel, c'est moi que regarde le châtimement de ces gens.

Il sonna.

Félicien apparut si promptement que Pierre eut la conviction que le fidèle Félicien était resté tout le temps de la conversation aux écoutes.

— L'auto, tout de suite! ordonna Tiarko.

« Je vous précède, messieurs... Je prends mon revolver.

Hercule haussa les épaules.

— Avec moi, pas besoin de ces jou-joux, mon prince... Seraient-ils dix à garder Rosette, je me charge d'eux.

Il suivit le prince.

Pierre lui murmura à l'oreille :

— Je reste pour te tirer d'embarras... si ça tournait mal... tu as compris?

Hercule eut un sourire de pitié. Il se contenta de montrer ses poings.

L'auto attendait dans la cour.

Tiarko et Hercule prirent place.

Pierre les salua d'un :

— Bonne chance! messieurs.

Tiarko, en donnant l'adresse, avait dit :

— Très vite. S'il y a de la casse, je paierai.

Ce fut un miracle qu'aucun accident n'eût lieu.

Ralentissement, arrêt... On était devant la villa de Mossi.

Le prince Tiarko, riche à millions, d'origine mystérieuse, Don Juan sans scrupules et capable de tout, vit à Paris et dans une villa somptueuse de la Côte d'Azur. Il est entouré de créatures damnées, dont le faux baron d'Arsès, son homme à tout faire. Une femme trahie, Andrée, jure de se venger de lui. Le mari de la belle Françoise Dauthier également. Le prince Dauthier se débarrasse momentanément de lui en le déshonorant. Un certain Mossi, autre escroc à la solde du prince, s'en charge. Trahie à son tour, l'expiation de Françoise commence. Elle se suicide finalement, laissant deux enfants... On se retrouve plus tard au grand journal parisien « L'Echo du Monde » où opèrent deux copains, Pierre Morel et Hercule Sénateur, chargés de dépister la bande l'Étoile. Pendant ce temps une gentille jeune fille, Rosette, apprend du Père Barnabé qu'elle est une enfant trouvée, fille de Françoise Dauthier et du faux prince Tiarko. Rosette et l'équipe Morel-Sénateur se rencontrent. Hercule Sénateur est tout de suite amoureux de la jeune fille. Quant à Pierre Morel, il n'est pas insensible aux charmes d'Andrea Smith, la richissime Américaine qui commande son journal.

Mais ils eurent beau sonner à la porte de la villa, nul ne répondit.

Portes et fenêtres étaient closes...

Un silence de mort régnait dans l'intérieur de la maison.

Un peu pâles, Hercule et Tiarko se regardèrent.

XVII — La revanche de Manillon

Le lendemain matin, lorsque Fourgas alla ouvrir le garage, dans lequel il avait prudemment enfermé Manillon et Muzin, il trouva les deux hommes dormant côte à côte sur une botte de paille.

— Allons, paresseux, debout! dit Fourgas. Vous n'êtes pas chez moi pour fainéanter.

« Les affaires sont les affaires. J'ai parlé de la vôtre à Mme Fourgas, qui m'a reproché d'être trop généreux avec vous, mais, chose promise, chose due. J'ai dit deux mille, c'est deux mille.

« Voyons, la voiture. Ah! très bien, tous mes compliments. Je défie le propriétaire du taxi de le reconnaître.

« Vous pourrez vous en servir sans crainte pour aller chercher la petite. Ne vous en faites pas pour l'essence. J'ai là quelques bidons en réserve. Voyons, comment allons-nous procéder?... »

— C'est simple! dit Manillon... Je retourne tout de suite à Saint-Germain et sous un prétexte quelconque,

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

Comment prouver un vol ?

par ROBERT MILLET, B.A.



Des policiers, qui patrouillaient la ville, à Montréal, entendent soudain un bruit de vitre brisée. C'est la devanture d'un magasin de fourrures. Il y a un camion devant le magasin.

Au moment où les policiers atteignent le magasin, le camion démarre à toute vitesse. Les policiers lui donnent la chasse. Bientôt une autre voiture de la police se joint à la première. Après d'émouvantes péripéties, on rejoint le camionneur.

Sa fuite précipitée est louche, il va sans dire. Des manteaux de fourrure ont été volés dans la montre du magasin où la glace a été brisée et d'où le camionneur s'est éloigné en vitesse.

Deux manteaux de fourrures volés ont été trouvés, sur la rue, par la deuxième automobile de la police, alors que le camion fuyait. Toutes ces circonstances justifient une accusation de vol. Mais le camionneur proteste de son innocence. On plaide.

Si les policiers qui poursuivaient le camionneur dans la deuxième automobile ont trouvé les manteaux volés, ils ne peuvent cependant affirmer qu'ils provenaient du camion de l'accusé. Les policiers de la première automobile, qui n'ont pas perdu le camion de vue pendant la chasse, n'ont pas vu les manteaux. Si le camionneur s'en était débarrassé pendant que la police était à ses trousses, on l'aurait certainement vu faire. On ne l'a pas vu, non plus, briser la vitre du magasin, bien que son camion se trouvait en face au moment de l'effraction.

Le camionneur est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE de vol ?

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 12 février 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

je pénètre chez Mossi — qui me flanque à la porte, s'il est là. Je vais me poster dans un café et j'attends qu'il prenne le train pour Paris.

« Je sais qu'il va tous les jours rue des Vinaigriers, des fois le matin, des fois l'après-midi. Une fois qu'il est parti, je reviens en vitesse chercher Muzin, on entre dans la maison...

— Ou on n'entre pas, dit sèchement Fourgas, vu que Mossi a à son service — je sais tout, moi? une vieille femme qui est un dragon pour défendre son maître et qui, t'ayant vu flanquer à la porte, Manillon, te t'ouvrira pas et criera de telle sorte qu'elle ameutera tous les voisins. Ton plan est mauvais.

— Alors, patron, dit Manillon mécontent, dites-nous ce que vous feriez à notre place ?

— Vous allez partir tous deux en auto. Vous allez à Saint-Germain. L'un de vous entre chez Mossi qui le reçoit sans méfiance. Il lui assène sur la tête un petit coup de cet instrument que vous voyez là... ce petit boudin de toile, commode à manier, est plein de sable. C'est un instrument merveilleux. On étourdit toujours son homme au premier coup. Mossi étourdi, on le bâillonne, on le ligote et on va faire subir le même traitement à la bonne de Mossi... Après quoi celui qui est resté dans la voiture vient aider son camarade à chercher et à reprendre la gosse... Vous voyez comme c'est simple.

Manillon et Muzin ne trouvaient pas la chose si simple que ça.

Néanmoins, ils ne firent aucune observation.

Invités par Fourgas à prendre un peu de nourriture, qui leur fut servie à la cuisine par une vieille femme toute dévouée à Fourgas, Manillon et Muzin, s'étant restaurés, quittèrent l'hospitalière maison et se rendirent à Saint-Germain. La chance les favorisait.

Mossi n'était pas là, ni personne sans doute, car à leur coup de sonnette, personne ne répondit. Ce que voyant, remarquant que la porte n'était pas fermée à clef, les deux coquins ouvrirent et entrèrent dans la maison.

Manillon et Muzin avaient, en effet, décidé qu'il valait mieux ne pas se quitter pour faire face aux habitants de la villa.

Une fois à l'intérieur, ils appelèrent. Aucune réponse.

— Ça va tout seul! dit joyeusement Muzin, nous sommes chez nous... Tu n'as pas l'air satisfait, Manillon ?

— Ce silence ne me dit rien de bon, pas plus que l'absence des habitants de cette maison. J'ai peur que Mossi, se méfiant, n'ait envoyé la petite dans un autre endroit, sous la surveillance de la mère Grognasse. Et, en ce cas, nous sommes refaits. Fichus, les deux mille francs...

— Sacré nom d'un chien! jura Muzin... S'être donné tant de mal.

— Chut! dit vivement Manillon, écoute... Tu n'entends rien?... »

— De la cave où ils ont mis hier la gosse.

— Mais, bon sang... on dirait qu'on égorge quelqu'un.

— Silence... T'as ta lampe électrique ? Allume et descendons.

Par un étroit escalier, au fond du couloir, Manillon et Muzin descendirent sans bruit, Muzin projetant devant lui le rayon lumineux et Manillon à ses côtés serrant dans sa main l'extrémité du boudin de sable dont Fourgas lui avait fait cadeau.

Ce qui se passait dans la cave — prison de Rosette — était ignoble.

Ce démon femelle de Grognasse — Mossi parti — après avoir copieusement pris ce qu'elle appelait son petit déjeuner apéritif, c'est-à-dire, après avoir trempé trois ou quatre brioches dans du vin blanc et absorbé son litre pour s'éclaircir les idées, avait eu la charitable pensée de rendre visite à Rosette.

La pauvre enfant avait passé une nuit effroyable.

Etourdie par le coup de galoche de la Grognasse, sans connaissance, elle n'était revenue à elle que bien longtemps après, sentant sur son visage le contact de petites pattes qui lui causèrent une impression de terreur.

Un gros rat courait sur son corps.

Rosette se mit à hurler, bondissant hors de sa couchette.

Dans l'ombre, il y eut des trottements, des petits cris aigus.

Rosette, épouvantée, redoubla ses cris, chercha à tâtons la porte, et son petit poing s'y abattit de toutes ses forces, se meurtrissant les mains.

Peine perdue! Nul n'entendait ses cris et ses pleurs.

Epuisée, sans souffle, frissonnante, Rosette alla se blottir dans un coin, tressaillant au moindre bruit.

Et des heures s'écoulèrent, bien lentes pour elle qui, gémissante, appelait de tout son cœur à son aide son papa Barnabé et M. Hercule.

Enfin, elle entendit un bruit de pas.

La Grognasse apparut, le visage illuminé, les yeux brillants, balançant au bout de son bras une grosse lanterne.

— Pitié... pitié... s'écria Rosette, se jetant aux genoux de la mégère, au nom du ciel ne me laissez pas ici... Je ferai tout ce que vous voudrez, mais emmenez-moi... madame... j'ai peur.

Pour toute réponse, la Grognasse, de sa main libre, envoya à Rosette un soufflet retentissant, puis, sans plus s'occuper d'elle, elle alla vers la barrière sur laquelle elle avait obligé la veille Rosette à déposer sa jaquette et son chapeau.

— Ces frusques-là, d'abord, c'est pour moi... Dis-moi que tu me les donnes de bon cœur.

— Oh! oui, madame! sanglota Rosette... prenez tout... Mais ne me laissez pas ici.

— Si tu recommences à pleurnicher, je cogne... Reste tranquille.

Mais il était impossible à Rosette de ne pas pleurer.

Ces pleurs exaspéraient la Grognasse qui, fidèle à sa parole, se jeta sur la jeune fille et la gifla à tour de bras, puis, s'emparant d'une corde, lui lia les mains et les pieds, déchira un lambeau de couverture et la bâillonna.

— A présent, dit-elle, faudra bien que tu me fasses la paix!

Rassurée sur le compte de cette « chiàleuse », Grognasse se mit sur la tête le chapeau de Rosette et revêtit la jaquette de la pauvrete... La jaquette, n'étant pas de sa taille, craqua aux entournures, se déchira aux manches.

Néanmoins, Grognasse réussit à la mettre.

A ce moment, le bâillon étant tombé, Rosette se remit à crier.

— A moi!... à l'aide!... Au secours!

— Ah! la poison, rugit Grognasse, elle a défilé son bâillon... Attends un peu, vermine. Je vais t'apprendre à la fermer.

— Au secours! au secours! cria Rosette au comble de l'épouvante en

voyant se précipiter vers elle Grognasse, le poing levé.

Mais ce poing ne retomba pas.

Ce fut la Grognasse elle-même qui tomba devant Rosette stupéfaite.

Manillon venait d'asséner derrière la nuque de l'odieuse créature un si violent coup de boudin que la mégère s'écroula sans même faire entendre un cri.

— Remets-y ça! conseilla Muzin.

Manillon obtempéra à ce désir et sur la tête de la Grognasse, étendue à terre, appliqua un nouveau coup de boudin.

— Oh! monsieur... monsieur, ne la tuez pas! implora Rosette, qui en ce moment seulement reconnut ceux qui l'avaient enlevée.

Puis, pensant qu'ils en voulaient peut-être à sa vie:

— Ne me faites pas de mal! supplia-t-elle... Que voulez-vous de moi? Je ne vous ai rien fait.

Muzin, plus jeune que Manillon et accessible à la pitié, protesta:

— Vous faire du mal, la gosse! On n'est pas des types qui tapent sur les femmes... On a été contraint de vous enlever parce que le coquin qui nous emploie, si on n'y avait pas obéi, nous aurait fait sauter la cervelle, pas vrai, Manillon?

— Sûr et certain! Mais on a attendu qu'il soit débiné pour venir vous arracher à ses griffes et vous reconduire chez vous... Muzin, ôtez-y ses cordes.

Muzin défilait promptement Rosette, qui, le visage baigné de larmes de reconnaissance, pleine de confiance en ces deux hommes, s'empara des mains de Muzin, les couvrit de baisers.

— Oh! que vous êtes bon, monsieur... Comment vous remercier tous deux...

Muzin, ému, eut un moment de remords.

Il regarda Manillon qui haussa les épaules.

— Chose promise, chose due, dit-il simplement. Faut conduire la gosse.

— Soit, dit Muzin, qui avait eu le vague espoir que Manillon ayant compris son regard abonderait dans son

sens et accepterait de ne pas mener Rosette chez Fourgas, mais chez ses parents... Soit, Manillon, on fera ce qu'on doit faire, mais on va mettre cette charogne de Grognasse à la place de la gosse.

Manillon se mit à rire.

— Ce que Mossi va faire une tête quand il viendra voir la petite.

— Il la trouvera un peu changée, ricana Muzin qui déjà ligotait solidement les jambes de la Grognasse.

« Les mains, à présent. Allons, sorcière, donne tes jolies menottes que j'y mette un bracelet.

— Qu'allez-vous lui faire? demanda Rosette craintive.

— Pas autre chose que ce qu'elle vous a fait... Tremblez pas pour elle... ça a la vie dure, ces charognes-là.

— Mets-y un foulard sur la bouche! conseilla Manillon. Elle commence à ouvrir l'oeil et va g... à ameuter le quartier.

En fait de foulard, Muzin, ayant laceré avec son couteau la jupe de Grognasse et fait plusieurs bandes, les lui colla sur la bouche, serrant violemment les deux extrémités derrière sa tête.

Grognasse avait les yeux grands ouverts.

A présent, elle voyait et elle entendait.

Elle eut un mouvement de rage terrible, voulut rompre ses liens.

Les deux hommes éclatèrent de rire. — Pas la peine de gigoter, mon bébé! fit Muzin... Quand Mézigue travaille, c'est du boulot bien fait... A la revoyure.

— Et bien des choses aimables à ton grigou de patron! ajouta Manillon.

« Dis-y, s'il n'est pas content, qu'il aille se plaindre à Dache, le perruquier des zouaves... »

Il faisait passer devant lui Rosette, tremblante et ravie.

En passant près de Grognasse, Muzin ne put résister au désir d'allonger sournouement un grand coup de pied dans les reins de la mégère, en ricanant:

— P. P. C... pour prendre congé.

Rosette, accrochée au bras de Manillon en montant l'escalier, demandait:

— Et mon papa Barnabé... sait-il?

— Non, on va lui faire la surprise.

— Et M. Hercule?

— Il va bien, merci, vous le verrez tout à l'heure. Ne tremblez pas comme ça. Vous êtes sauvée, que je vous dis... Là... nous voilà hors de la turne... Montez dans le taxi... Moi je monte sur le siège avec mon copain. Vous avez pas froid? Non... alors on se barre.

— Que vous êtes bon! et moi qui m'imaginai...

— Chut! parlons pas de ça... On a été forcé de faire les méchants, mais comme vous voyez... on prend sa revanche.

L'auto partit.

Renversée sur les coussins de la voiture, ses beaux cheveux épars, Rosette, qui croyait vivre un rêve délicieux, murmurait:

— Libre... je suis libre... Je vais revoir papa Barnabé... M. Hercule!

Hélas! elle allait bientôt apprendre que ses prétendus sauveurs étaient les derniers des misérables.

L'auto, qui roulait sur une route inconnue de Rosette, bifurqua, prit un chemin de traverse et s'arrêta brusquement devant une grille en fer, encastree dans des murs épais, très élevés.

Manillon sauta à terre.

Il vint ouvrir la portière de la voiture.

— Il faut descendre, dit-il à Rosette. Y a quelque chose de détraqué dans cette sacrée guimbarde. Nous en avons pour trois heures de réparations au moins. Heureusement qu'on connaît le propriétaire de ce château, qu'est un brave homme. Venez... On va lui demander s'il ne pourrait pas nous prêter sa voiture... En vous voyant, certainement il ne refusera pas...

Sans méfiance aucune, Rosette descendit.

Muzin avait sonné à la grille et un vieux jardinier, constituant toute la domesticité des Fourgas, vint ouvrir.

Il était sans doute prévenu, car sans rien demander, il laissa passer Muzin et Manillon, qui avaient placé Rosette entre eux, semblant être ses gardes du corps.

La cloche de la porte d'entrée avait averti Fourgas.

Très digne, installé dans son salon, faisant face à Mme Fourgas, qui tricotait avec ardeur, Fourgas attendait.

Introduits par la servante, Manillon et Muzin firent leur entrée avec Rosette.

— V'là l'oiseau, dit Manillon.

M. Fourgas, de ses doigts osseux, prit dans sa tabatière une pincée de tabac, en bourra ses narines tout en regardant Rosette interloquée.

Mme Fourgas, délaissant son tricot, laissa tomber:

— Gentille... Un vrai Greuze!

Fourgas dit alors à Rosette:

— Ma femme va vous mettre au courant... Venez, vous autres.

Il sortit du salon, suivi par Manillon et Muzin, que Fourgas conduisit dans une petite pièce d'aspect sévère et dont la fenêtre était protégée — comme toutes les fenêtres de la maison — par d'épais barreaux.

— Eh bien, dit Manillon, qu'en pensez-vous, monsieur Fourgas... Un vrai morceau de roi, hein! Et c'est tout ce qu'il y a de sage et d'honnête... Vertu garantie sur facture.

— Je veux le croire, dit Fourgas. Je vous avais promis deux mille et cinq cents pour la voiture. Je vous donne cinq cents francs de plus. Voilà comment je fais les affaires, moi.

« Trois billets de cinq cents pour vous... autant pour Manillon.

« Ne vous occupez pas de la voiture que garde Léonard avec les deux

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	4	7	2	6	3	5	8	2	6	4	3	7	2	5	6
V	V	J	P	S	L	O	O	E	E	O	A	O	R	T	M
8	4	3	6	5	2	7	4	3	6	5	2	8	4	3	5
N	U	P	A	R	I	I	S	R	I	E	O	V	E	I	S
8	6	2	4	7	3	6	5	2	8	4	3	6	2	5	7
O	N	D	T	E	E	E	O	E	U	E	R	D	D	U	E
8	2	6	5	3	7	2	4	6	3	5	2	7	4	3	5
S	E	E	R	E	T	P	S	P	V	I	R	A	I	O	R
8	5	2	6	4	3	7	5	2	6	4	3	8	5	2	4
A	E	O	L	D	U	R	F	S	A	E	S	D	A	P	A
8	5	3	4	6	2	7	5	3	8	6	2	4	7	3	5
O	S	A	L	I	E	G	C	I	R	S	R	I	E	D	I
7	4	2	6	5	3	8	2	4	6	3	5	2	7	3	4
N	S	I	I	N	E	E	T	T	R	R	E	E	T	A	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

chiens... ceci dans le cas où vous auriez voulu vous en servir pour retourner à Paris et la bazarder.

« Je rentrerai l'auto moi-même.

« A présent, filez, nous sommes quittes. Un bon conseil. Ne vous montrez pas à Paris, évitez de tomber sous la coupe de Mossi.

« Au revoir, mes bons amis, et si vous avez une autre bonne affaire à me proposer, venez me voir. N'écrivez pas... n'écrivez jamais... Pas de discours, vous n'avez rien à me dire.

Manillon et Muzin se retirèrent silencieusement.

Manillon exultait; il avait pris sa revanche sur Mossi.

Muzin était moins content, il regretta d'avoir livré Rosette à Fourgas, se disant qu'une aussi jolie gosse, bien dressée par lui, aurait été une femme d'un bon rapport.

Néanmoins, il ne dit rien et, en compagnie de Manillon, se rendit à la gare la plus proche.

Une heure après, les deux coquins se perdaient dans Paris, échappant désormais à la rancune de Mossi, devenant introuvables.

Et c'est pourquoi Tiarko et Hercule, plusieurs heures après, ne trouvaient dans la villa de Mossi personne pour répondre aux coups de sonnette répétés.

— Rosette n'est peut-être plus ici ! dit Hercule la voix étranglée par le chagrin.

— Il faut en être sûr ! dit Tiarko tournant machinalement le bouton de la porte qui s'ouvrit.

« Il y a quelqu'un, dit-il... la porte n'est pas fermée.

« Ou bien la servante de Mossi n'est absente que pour quelques instants. Entrons.

Ils entrèrent et recommencèrent à appeler.

— Holà ! Mossi ! Mossi !... N'y a-t-il personne dans la maison.

— Visitez l'immeuble, proposa Hercule.

La visite, pièce par pièce, ne leur apprit rien.

Ils ne découvrirent nul vestige révélant que Rosette fut venue en ce logis. Hercule s'exasperait.

— Rosette n'est jamais venue ici, dit-il... Nous sommes roulés... Partis sur une fausse piste... Votre Mossi est étranger à cet enlèvement.

— Pourtant, murmura Tiarko, c'est impossible... Manillon est un homme de Mossi.

« Ma fille aurait donc été emprisonnée ailleurs.

Il se frappa le front.

— Nous sommes stupides. Si on la retient prisonnière, on a dû la mettre en un lieu où l'on ne puisse soupçonner sa présence... entendre ses cris... Il doit y avoir une cave dans cette maison.

— Oh ! dit Hercule, vous avez raison... Attendez... je vois là une lampe... le temps de l'allumer et je descends à la cave. Venez-vous ?

— Mais naturellement.

La lampe allumée, tous deux descendirent.

Des bruits confus les firent tout de suite tressaillir.

— On dirait des gémissements... ça vient de ce côté, dit Hercule... au fond de ce couloir...

Ils se dirigèrent vers le cachot où Rosette avait été enfermée.

— Oh ! rugit Hercule... les misérables, ils l'ont ficelée, bâillonnée. C'est elle... je reconnais sa jaquette... Tenez la lampe.

Il remit entre les mains de Tiarko la lampe qui, presque vide de pétrole, éclairait mal, fumait, projetait une vague et tremblante clarté dans la cave.

Se ruant vers la captive, à l'aide d'un petit canif pris dans sa poche, Hercule

fébrilement, tranchant les liens, arrachait le bâillon murmurant :

— C'est nous... c'est moi... Mademoiselle Rosette... ma chère Rosette.

Dans la main du prince Tiarko, ému, la lampe tremblait, rendait encore plus confuses toutes choses.

Hercule se relevant, prit la lampe des mains de Tiarko.

— Monsieur... voici votre fille... embrassez-la.

Tiarko, radieux, s'avança, ouvrit les bras à la prisonnière, qui se relevait.

— Mon enfant ! bégaya-t-il... je suis ton père...

— Salop ! répondit une voix de « mêlé-cass ».

Et, en même temps, la lourde patte de Grognaise s'abattait sur la joue du prince montrant aux yeux des deux hommes stupéfaits, une face ignoble, congestionnée, aux yeux luisants de haine.

Hercule, terrifié, laissa tomber la lampe qui s'éteignit.

XVIII — Patalis !

C'e n'était pas uniquement la curiosité qui avait poussé Félicien à écouter la conversation de Pierre et d'Hercule avec Tiarko.

Félicien n'était pas ce qu'on est convenu d'appeler une bonne nature.

Lâche, sournois, menteur, intéressé, dépourvu de scrupules, prêt à toutes les trahisons, il joignait à ces défauts, augmentés de quelques autres, la déplorable habitude d'être très rancunier.

Or, la correction qu'il avait reçue d'Hercule avait immédiatement fait naître en lui un désir impérieux de vengeance.

Et il lui parut que la conversation qu'il venait d'entendre pourrait servir son projet, qui était simplement de tout raconter à Fatalis, en lui représentant ce colosse comme un ami intime de Tiarko, par conséquent un être dangereux dont il serait bon de se débarrasser au plus tôt.

Ce terrifiant jeune homme, qui s'appelait Fatalis, qui l'avait sauvé, lui, Félicien, imposant sa volonté à cette créature qu'était Andrée, ne manquait pas d'épouser sa rancune et de punir sévèrement ce grand imbécile brutal qui répondait au nom ridicule d'Hercule Sénateur.

Félicien était dans le cabinet de travail de Tiarko, fumant ses cigares, tout en savourant sa vengeance future, lorsque se fit entendre le tintement aigrelet de la sonnerie téléphonique.

— Bon ! fit Félicien avec humeur... je parie que c'est cet animal d'Arsès... Il a toujours besoin d'instructions supplémentaires, ce grand dépendeur d'andouilles... Quelle moule !

Il prit le récepteur et tout de suite son visage exprima le plus vif étonnement.

— Mais oui, M. Fatalis... c'est bien moi, Félicien... Comment avez-vous su... Vous dites que je vous retrouve à l'instant au café Peyrade... dans la petite salle du fond... Oui... oui... je connais l'établissement... Mais c'est de la chance que le prince ne soit pas là... Ah ! vous le saviez !... Vous pensiez que je serais dans son bureau ?... Bien... bien... je viens tout de suite.

Et lâchant le récepteur, courant prendre son chapeau, Félicien se hâta de se rendre au café Peyrade, situé à dix minutes de l'hôtel.

Chemin faisant, Félicien se demandait avec admiration comment ce diable d'homme avait pu deviner que Tiarko n'était justement pas là.

L'explication fut donnée à Félicien quelques minutes après.

Fatalis, qui s'était décidée, après avoir téléphoné à Andrea à rendre visite au prince pour lui demander des explications au sujet de Rosette, avait

Curiosités scientifiques

par PIERRE LAMBERT

Les meubles qu'on épluche

Bientôt, on n'essuiera plus les meubles, on les pèlera comme un fruit. Un chercheur français a, en effet, imaginé de pulvériser sur le mobilier une invisible pellicule de plastique liquide qui les protège des taches et de la poussière. De temps en temps, et le plus facilement du monde on enlève cette pellicule et l'on en pulvérise une autre.

Une association de défense contre le bruit

Le bruit, ce mal du siècle, vient de se voir déclarer la guerre par une association française reconnue d'utilité publique.

De quoi s'agit-il ? De lutter contre le vacarme qui s'élève des cités modernes, contre le concert infernal que composent les aboiements des chiens, le vrombissement des avions, la radio des voisins, les pétarades des moteurs à explosion, les flonflons des fêtes foraines, etc...

Chaque année le bruit fait dans les villes des centaines et des centaines de victimes : traumatismes des organes de l'ouïe, perturbations caractérielles, cardiaques, endocriniennes et bien d'autres. Aussi, la Ligue Française contre le Bruit, qui aura fort à faire, est-elle la bienvenue.

Causes inattendues de certains accidents de la circulation

La défaillance mécanique, une chaussée glissante, les excès de vitesse et bien d'autres causes journalièrement constatées sont à l'origine des accidents de la circulation. Mais ce n'est pas tout, et au terme d'une enquête menée par le bureau de la Sécurité Routière de l'Ohio, certaines réponses aux questions posées à différents automobilistes laissent apparaître des motifs d'accidents aussi inattendus que surprenants.

On remarque, par exemple, que certains conducteurs ont indiqué avoir provoqué des dégâts alors qu'ils mangeaient un sandwich en conduisant. D'autres ont déclaré avoir été amenés à renverser un piéton n'obéissant pas avec la promptitude désirable à un coup de klaxon ou encore pour avoir reconnu en lui un débiteur. Et la moins « inquiétante » des réponses n'est certainement pas celle de ce conducteur qui a déclaré qu'ayant mauvaise vue, une seconde d'inattention de sa passagère avait eu des conséquences fatales.

Cheveux radio-actifs

Chaque semaine, des revues spécialisées ou des personnalités qualifiées s'intéressent au taux de radioactivité de l'air.

Indépendamment des méthodes employées jusqu'ici pour en déceler la teneur, il deviendrait possible, selon les services de santé américains, d'effectuer des vérifications par simple examen du cheveu, la constatation ayant été faite que celui-ci s'affinait graduellement après une exposition le soumettant durant quelques jours aux influences d'une zone radioactive. Le phénomène va s'amplifiant à mesure que s'accroît la durée de l'exposition.

Selon les services intéressés, cette simple remarque permettra de déceler aisément les radiations atomiques.

Le parapluie-solaire met la chaleur du soleil à la portée de tous

Le soleil allume une cigarette, cuit une côtelette, réchauffe le café, fait bouillir une marmite d'eau en quelques minutes... et cela sans bourse déliée, grâce au parapluie solaire inventé par un chercheur américain, le Dr Georges Loef.

Son appareil, un parapluie dont les panneaux sont de minces tôles d'aluminium sur lesquelles un jeu de miroirs projette les rayons du soleil, mesure quatre mètres de superficie. L'ensemble s'ouvre et se ferme absolument comme un parapluie ordinaire et n'est guère plus encombrant. Il remplace avantageusement le feu de bois ou de charbon, la cuisine électrique ou à gaz. Cet ingénieux appareil sera cette année l'ustensile indispensable du parfait compte.

Le parapluie solaire n'est pas autre chose que la transposition à une échelle très réduite, du célèbre four solaire de Montlouis dans les Pyrénées françaises, dont viennent de s'inspirer les Japonais. Ceux-ci chauffent leurs bains en utilisant uniquement (dans certains centres) l'énergie fournie gratuitement par Phoebus.

Mais l'appareil portatif du docteur Loef, susceptible de rendre de multiples services est la première application à usage individuel des travaux entrepris, un peu partout dans le monde ces dernières années, pour capter et utiliser l'énergie solaire.

Les ménagères pourront faire leur cuisine à distance

« Tiens », pense Madame Dupont alors qu'elle est occupée à faire ses emplettes dans un magasin à dix milles de son domicile, « il est l'heure de faire cuire le gigot ». Et madame Dupont de sortir de son sac à main un minuscule appareil à ondes courtes sur le bouton duquel elle appuie. Aussitôt son four télécommandé se met à fonctionner.

Ceci n'appartient pas au domaine de la Science-fiction appliquée aux Arts Ménagers. C'est tout simplement le « clou » d'une exposition qui vient de se tenir à Chicago. L'appareil en question serait lancé sur le marché dans les mois à venir à un prix relativement raisonnable.

Quand les chiens portent des verres correcteurs

Dans une clinique vétérinaire de Californie, un savant américain opère chaque jour des chiens et des chats atteints de la cataracte. Ce praticien est même parvenu à adapter sur la cornée de représentants de la gent canine des verres de contact en matière plastique que ces animaux supportent parfaitement.

Motos et scooters silencieux

Un simple appareil pesant moins de deux livres et guère plus gros qu'un bout d'aspirateur, adapté au pot d'échappement d'une moto, d'un scooter et même d'une voiture de courses, les rend silencieux.

C'est un ingénieur parisien, le Marquis Marc de la Fournière, qui a conçu ce silencieux économique — qui augmente la puissance du moteur au lieu de la réduire. Peu coûteux, cet appareil sera lancé prochainement sur le marché pour le prix de cinq dollars.

vu sortir de l'hôtel Pierre, Hercule et Tiarko.

La présence de Pierre Morel avait déconcerté Fatalis.

Il avait vu Tiarko et Hercule monter en auto, disparaître, puis Pierre s'éloigner pensif.

Alors, rebroussant chemin, Fatalis était allé dans ce café d'où il avait téléphoné à Félicien, bien certain que la communication toucherait le fidèle maître d'hôtel du prince.

— Et maintenant que vous êtes renseigné, monsieur Félicien... voici ce que vous allez faire...



— De plus, avec la maison, on vous donne gratuitement un flacon de ce liquide à nettoyer les fenêtres.

— Avant que Monsieur me donne ses instructions, coupa irrespectueusement Félicien, il faut que Monsieur sache que Monsieur a deux ennemis s'appelant Pierre Morel et Hercule Sénateur.

« Monsieur va être de mon avis lorsqu'il saura ce que ces messieurs ont dit tout à l'heure à Monsieur le prince ».

Complaisamment, Félicien s'étendit sur la conversation qu'il rapportait à Fatalis, assez exactement, sauf quelques commentaires de son cru et l'adjonction de certaines paroles dans la bouche d'Hercule.

— Oui, monsieur, cette brute a offert à Tiarko de le seconder dans toutes ses affaires, quelles qu'elles soient, vous entendez, à la condition que Tiarko lui accordât la main de cette Rosette qu'ils allaient chercher chez Mossi. Il faut vous méfier de cet Hercule... Je le crois capable de tout.

Impassible en apparence, Fatalis avait écouté Félicien.

Mais dans son cœur grondait un terrible orage contre Tiarko que la chance favorisait et qui allait être en possession de sa fille... de cette fille dont Andrea et lui comptaient se faire une arme contre le prince.

L'intervention de Pierre Morel dans cette affaire l'irritait particulièrement. Quel jeu jouait donc ce journaliste ?

Est-ce que très épris de la comtesse Wanda, il n'aurait pas tourné casaque et, pour se faire bien voir d'elle, il ne se dévouerait pas aux intérêts de son futur mari.

Pour Hercule, Fatalis ne s'en souciait guère.

Il aimait cette Rosette, cherchait à la retrouver, et employait tous les moyens qu'il jugeait bon.

Il n'y avait pas à s'inquiéter de lui.

Félicien, dégustant avec béatitude un porto, respecta le silence de Fatalis, ne se permit pas d'interrompre le cours de ses pensées.

Sûrement, ce jeune homme songeait aux moyens à employer pour débarrasser la société de cet indésirable Hercule.

— Félicien, dit enfin Fatalis, ce que vous m'avez raconté là est prodigieusement intéressant.

— Daignez accepter ce billet de mille francs.

— Oh ! monsieur.

— Qui sera suivi de beaucoup d'au-

tres si vous continuez à me servir fidèlement.

— Monsieur peut compter sur moi ! dit Félicien s'inclinant et faisant disparaître avec satisfaction le billet de mille.

— J'y compte d'autant plus, qu'une heure après votre trahison vous seriez mort.

« Voici ce que vous allez faire.

« En rentrant à l'hôtel, vous irez mettre cette carte — ma carte de visite — bien en évidence sur le bureau de Tiarko.

« Bien entendu, vous ne m'avez pas vu... et vous ignorez par quel sortilège cette carte mystérieuse a pu être posée sur ce bureau... car personne n'est venu à l'hôtel.

« Vous invoquerez, si c'est nécessaire, le témoignage des autres domestiques.

« Vous avez compris ?

— Oh ! très bien. C'est pour flanquer le trac à Tiarko... lui donner une petite secousse.

Fatalis sourit :

— Vous êtes intelligent, Félicien, on fera quelque chose de vous.

— Peut-être Monsieur, dit Félicien, voudra-t-il, ce soir, savoir ce qui s'est passé chez Mossi... Monsieur pourra me téléphoner sans craindre vers les huit heures, car le prince, ce soir, dîne au Mac-Mahon avec la comtesse Wanda, et ils iront ensemble au théâtre, sans doute.

— Erreur, dit Fatalis, la comtesse téléphonera tantôt qu'elle est souffrante et fixera un autre rendez-vous à Tiarko.

— Vous êtes certain, monsieur ?

— Absolument. Donc, je ne vous téléphonerai pas ce soir... demain peut-être... Ne vous préoccupez pas de cela. Quand j'aurai le désir d'entrer en communication avec vous, je le ferai de telle sorte que vous ne puissiez être compromis en quoi que ce soit.

— Au revoir, Félicien... Allez porter ma carte et continuez à espionner ce qui se passe dans l'hôtel.

Ayant dit, Fatalis jeta un billet sur la table.

— Payez et gardez la monnaie... je suis pressé... Je vais chez la comtesse.

Félicien salua, regarda sortir Fatalis, commanda un second porto, le but et, ayant payé généreusement le garçon, rentra à petits pas à l'hôtel Tiarko.

A la porte, il se rencontra avec le baron Arsès qui portait une petite valise à la main.

Obligement, Félicien s'offrit à porter la valise.

Arsès se récria, déclarant que la valise ne quitterait ses mains que pour passer dans celles du prince Tiarko.

Et, suivi de Félicien, il se rendit dans le cabinet de travail de Tiarko.

— Puisque vous me dites, Félicien, que le prince est sorti, j'attendrai là son retour.

Il s'installa dans un fauteuil, mit la valise devant lui, posa ses pieds dessus.

Profitant des soins que le baron donnait à la précieuse valise, adroitement, sans être vu, Félicien déposa la carte de Fatalis sur le bureau.

— Puisque monsieur le baron n'a pas besoin de mes services, dit-il, je retourne à mon travail.

— Passez-moi la boîte de cigares, Félicien... Merci... approchez cette petite table... merci... du feu... merci... vous pouvez vous retirer... Rien de nouveau ?

— Rien, monsieur le baron.

Ayant exécuté les ordres d'Arsès, Félicien se retira gravement.

Arsès, le cigare aux lèvres, l'air réjoui, se complut à suivre de l'oeil les capricieux méandres de la fumée de son cigare, satisfait de la façon dont il avait rempli sa mission, content de

sentir sous ses pieds plus d'un million d'argent et de titres, à lui remis par l'honnête Mossi.

Le temps ne lui parut pas long.

Il entendit enfin rentrer l'auto de Tiarko.

Il ne bougea pas, fidèle gardien du trésor, ne voulant pas abandonner sa valise, même pour aller jusqu'à la fenêtre.

Tiarko rentrait, en effet, de Saint-Germain avec Hercule.

Tous deux étaient fort irrités.

Avoir trouvé la Groggnasse ficelée à la place de Rosette avait été pour les deux hommes une cruelle déconvenue.

Cette déconvenue s'était aggravée d'un combat furieux que dans l'ombre de la cave ils avaient dû livrer contre la mégère, qui, la lampe éteinte, avait voulu s'enfuir.

Ils avaient réussi à la maîtriser, mais après maints coups échangés dans la nuit, au hasard, et dont Tiarko portait la trace.

En effet, Hercule, exaspéré, avait frappé au hasard comme un sourd ou plutôt comme un aveugle et son poing qui croyait atteindre Groggnasse avait souvent frappé Tiarko à la poitrine et au visage.

Enfin, Hercule avait réussi à saisir Groggnasse qui, dans un état lamentable avait été traînée à la lumière du jour.

Là, brève explication.

Groggnasse s'était ruée sur les deux hommes parce que c'étaient deux amis de cette Rosette, que ces scélérats de Manillon et du Muzin étaient venus trahireusement enlever en l'absence de Mossi.

Donc, si Mossi avait inspiré le premier enlèvement de Rosette, il était étranger au second.

Alors, pour le compte de qui la seconde fois avaient travaillé les anciens complices de Mossi ?

Hercule, pas un instant, ne pensa à Andrea.

Il était, d'ailleurs, incapable de penser, anéanti par la déception qu'il venait d'éprouver.

Ne pas trouver Rosette chez Mossi l'avait plongé dans un désarroi sans bornes.

Mais Tiarko, après le premier moment de désespoir, s'était ressaisi et son chagrin s'était mué en une rage folle.

Lorsqu'ils eurent abandonné Gro-



— Au suivant !

gnasse, en lui adressant les plus vifs reproches et en menaçant Mossi de leur colère, Tiarko et Hercule, remontant en auto, étaient retournés à Paris.

— Que faire ? gémissait Hercule tout le long du chemin. Que vais-je dire au papa Barnabé ? Le pauvre homme est capable d'en mourir de chagrin.

— Est-ce que je suis mort, moi ? avait finalement riposté Tiarko énervé par ses lamentations. Et pourtant, c'est moi le père de Rosette.

— Gémir ne sert de rien... Il faut agir... agir au plus tôt.

— Agir ? répondit amèrement Hercule, c'est bientôt dit.

— Pour ce qui est d'agir, je n'ai besoin de personne.

— Encore faut-il savoir comment agir et contre qui ?

— Contre qui ?... vous avez raison... Mais qui donc, hors Mossi, qui voulait me soutirer de l'argent, avait intérêt à enlever cette malheureuse enfant ?

« J'ai beau chercher... je ne vois pas... je ne comprends pas.

Ils cessèrent de parler, gardèrent le silence jusqu'au moment où, rentré à l'hôtel, ils pénétrèrent dans le cabinet de travail du prince.

Hercule, en effet, avait suivi machinalement Tiarko, n'osant le quitter, ne sachant quel parti prendre.

Arsès, voyant Tiarko, s'était levé d'un bond et souriant.

— C'est fait, dit-il, tout va bien.

— Ah ! s'emporta Tiarko, tu trouves que tout va bien, toi ! Tu n'es pas difficile.

— Demande à Monsieur, si tout va bien.

Il montrait Hercule, qui salua Arsès d'un air gauche.

Arsès, effaré, salua profondément cet inconnu.

— C'est à devenir fou ! rugit Tiarko se jetant dans son fauteuil de bureau.

« Mossi a enlevé ma fille, Arsès, et on a volé ma fille à Mossi.

« Mais quel est donc le diabolique personnage qui a commandé cet enlèvement ? Qui donc ?...

Il s'interrompit, resta stupide, contemplant avec égarement une carte de visite placée bien en évidence au milieu de son buvard.

— Jacques de Fatalis ! bégaya-t-il... Fatalis ! encore !

Pâle, il se retourna vers Arsès.

— Que signifie ? dit-il... Ce monsieur est donc venu ici ?

Arsès, ahuri, répondit :

— Je n'ai vu personne... Je suis entré ici avec Félicien... Il me semble bien que cette carte était là.

Tiarko pressa sur le bouton électrique à portée de sa main, appuyant sans arrêt son doigt.

La porte s'ouvrit.

Félicien apparut.

— Que se passe-t-il ?... Monsieur le prince, j'étais au bout du corridor et je...

— Tais-toi, dit brutalement Tiarko.

A quelle heure est venu cet individu ?

— Quel individu ?

— Le monsieur qui t'a remis cette carte de visite...

Félicien écarquilla les yeux, stupéfait.

— Mais... mais personne n'est venu depuis votre départ... que monsieur le baron.

— Tu es fou... Quelqu'un est venu... je te dis... Cette carte a été remise à quelqu'un... Informe-toi... Tu es sorti, peut-être ?

— Quelques minutes, en effet, pour aller prendre un verre avec un parent de province qui est venu me voir... J'ai préféré l'emmener au café au lieu d'aller à l'office avec lui... C'était plus convenable... Il était si mal vêtu.

— Alors, c'est pendant ton absence que ce monsieur...

— Mais non, monsieur le prince, protesta Félicien... Personne n'est venu en mon absence... j'ai demandé à François, le valet de chambre, à Léopold, à Louis.

« Vous pensez bien que si un monsieur s'était présenté, moi, votre maître d'hôtel, j'aurais été le premier informé ».

Félicien était sincère, cela ne faisait pas de doute.

Mais, si personne n'était venu... Alors, comment, par quel mystère, cette carte se trouvait-elle là ?

C'était effrayant, cette chose.

Tiarko ne croyait pas au surnaturel.

Mais, toutefois, il devait convenir que ce qui arrivait là était si inexplicable qu'il y avait de quoi confondre la raison.

— Peut-être, hasarda Arsès, est-on passé par la petite porte qui s'ouvre sous le perron du grand escalier, dehors ?

— Impossible, je l'ai condamnée depuis le bal, dit Tiarko, et j'ai la clef sur moi.

« La serrure est à secret... Il aurait fallu briser la serrure.

— En ce cas, dit Arsès, je ne comprends plus.

— Sortez, Félicien, ordonna Tiarko. Le maître d'hôtel hors du cabinet, Hercule demanda :

— Ne serait-ce pas celui qui a porté cette carte qui a enlevé Rosette et qui vous nargue ?...

— Oh ! s'écria Tiarko avec une joie sauvage... vous avez raison, mon ami. Pas de doute. C'est Fatalis ! Fatalis a enlevé ma fille. Vite... courez après cet homme, informez-vous... tenez-moi au courant. Demain, dans l'après-midi, je verrai Mossi... venez ici vers cinq heures... Allez, allez, mon ami... sauvez ma fille, ramenez-la... et je vous la donne en mariage.

Hercule, fou de joie, serra la main de Tiarko, s'élança hors de l'hôtel.

XIX — La provocation

PIERRE MOREL était sorti de l'hôtel Tiarko animé des plus bizarres sentiments.

Certes, il n'avait aucune sympathie pour le prince, loin de là.

Le prince n'était-il pas aimé par Wanda ? Ne devait-il pas prochainement devenir le mari de la belle comtesse ?

Il aurait fallu ne pas être amoureux comme l'était Pierre pour éprouver un semblant d'amitié pour un homme qu'il considérait comme un rival, et un rival dangereux.

Pierre n'aimait pas Tiarko... Il était près de le haïr.

Mais, précisément parce qu'il regardait Tiarko comme un ennemi, il lui répugnait de lui faire cette guerre sournoise et acharnée que préconisait Andrea.

Qu'il fût un aventurier, c'était possible.

Le chef hardi d'une redoutable bande de voleurs, ceci était au moins douteux.

En tout cas, cet homme devait être le mari de la comtesse Stepanowska, et, à ce titre, lui faire la guerre, le déconsidérer, n'était-ce pas faire rejaillir sur la comtesse un peu de cette déconsidération qui allait s'attacher au prince après cette série d'articles venimeux et perfides dont l'Américaine Andrea Smith était l'instigatrice, mais dont lui, Pierre Morel, était l'auteur ?

La loyauté et la franchise du journaliste s'indignaient à la pensée qu'il servait aveuglément la haine d'une femme contre un homme qui devait être l'époux de la comtesse Wanda.

Son honneur, pensa-t-il, ne lui permettait pas de rester l'agent de Mme Smith, le serviteur de ses rancunes plus ou moins justifiées.

Sous l'impulsion de cette idée gênée, Pierre se dirigea vers la rue Fontaine.

Il voulait prévenir loyalement Mme Smith qu'elle n'ait plus à compter sur lui.

Marchant à petits pas, ruminant de quelle façon, il pourrait donner sa démission à Mme Smith sans s'en faire une ennemie, ce qui le poserait fort mal auprès de son directeur, qui était fort capable de le flanquer à la porte, Pierre allait, préoccupé, sans faire aucune attention aux passants.

Soudain, il tressaillit.

Débouchant d'une petite rue, une femme élégante passait devant lui sans

le voir, se dirigeant vers un bureau de poste.

« Mais, c'est la comtesse Stepanowska ! » murmura Pierre.

Machinalement, il la suivit, le cœur tremblant, se demandant de quelle façon il pourrait l'aborder pour lui présenter ses hommages.

Et, comme elle était entrée dans le bureau de poste, Pierre, après avoir hésité quelques instants, entra.

Au même moment, la comtesse, qui avait demandé un numéro de téléphone, était envoyée par la préposée dans la cabine numéro 1.



— C'est bien vous qui avez demandé un vendeur agressif ?

Il y avait foule aux guichets.

Se frayant un passage, Pierre se glissa vers la cabine, fut repoussé dans un petit recoin, immobilisé entre cette cabine et l'escalier qui conduisait au bureau du receveur.

La voix de Wanda s'élevait si claire que Pierre fut forcé d'entendre.

Et ce qu'il entendit le stupéfia.

La comtesse Stepanowska disait :

— Allo... allo... mon cher prince... vous revenez de Saint-Germain ?... Qu'alliez-vous donc faire en ce charmant pays ?... Vous me le raconterez tout à l'heure ?... Hélas !... impossible de dîner avec vous ce soir, de passer la soirée ensemble... Je suis désolée... j'ai une fièvre terrible... Je vous téléphone de mon lit... Non... non... ne venez pas prendre de mes nouvelles... Ma porte est condamnée oui... même pour vous. Le docteur m'a interdit toute visite... Pauvre cher... désolée vraiment... Vous téléphonerez demain... Excusez-moi... je suis à bout de forces... Au revoir... au revoir... Pensez à moi.

La communication était terminée.

La porte s'ouvrit. Joyeuse, souriante, la comtesse sortit, alla payer sa communication, et d'un pas rapide gagna la rue, suivie par Pierre, qui suffoquait de l'audacieux mensonge de Wanda.

« Pourquoi donc dit-elle qu'elle est malade, que sa porte est condamnée ?

« Evidemment, c'était pour empêcher Tiarko de lui rendre visite, parce qu'elle ne sera pas chez elle.

« Mais alors, si elle ment aussi à son fiancé, à celui qui doit être son mari, c'est qu'elle lui cache quelque chose.

« C'est qu'elle passe la soirée chez quelqu'un dont Tiarko doit ignorer l'existence. »

De loin, il suivait la comtesse, dont l'allure décidée, heureuse, semblait indiquer qu'elle se rendait chez une personne dont la vue devait lui être particulièrement agréable.

C'est du moins ce que supposa Pierre, qui se sentit mordu au cœur par une terrible jalousie.

Pierre admettait Tiarko, — non sans dépit, — mais un autre...

De rue en rue, la comtesse marchait toujours sans une hésitation, sans regarder la plaque indicatrice.

L'endroit où elle se rendait devait lui être très familier.

Pierre vit la comtesse s'arrêter devant un immeuble de belle apparence, disparaître sous la porte cochère.

Il leva la tête, chercha le nom de la rue.

« Avenue du Colonel-Bonnet ! »

Cela ne lui disait rien.

Il s'approcha de l'immeuble, vit le concierge en sortir, bourrer sa pipe.

Pierre l'aborda.

— Vous êtes le concierge de la maison ? demanda-t-il.

— Oui, dit le concierge, bourru ; si c'est pour louer, rien à faire... d'abord, parce qu'il n'y a pas d'appartement libre, ensuite parce que c'est le gérant qui s'occupe de ça.

Il ajouta, avec amertume :

— Ce n'est plus nous qui touchons le denier à Dieu ! Si c'est pas malheureux de voir des injustices pareilles... J'ai touché, l'année dernière, jusqu'à trois mille francs... oui monsieur, pour un petit logement de deux pièces, au septième.

— Je ne cherche pas d'appartement, dit Pierre, mettant dans la main du concierge un billet de cinquante francs, mais un renseignement.

Le concierge sentit fondre sa mauvaise humeur.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? demanda-t-il aimablement.

— Je voudrais savoir chez qui est allée la dame qui vient d'entrer ?

— Ah, ah ! ricana le concierge, clignant de l'oeil, nous sommes amoureux, jeune homme... je vois ça...

« Nous avons rencontré une belle fille, nous la suivons et nous la voyons entrer dans une maison dont nous ne connaissons aucun locataire.

« Et nous n'osons pas demander le nom de la dame.

« Pour ça, j'avoue qu'il me serait impossible de vous renseigner, vu que je ne connais pas le nom de la dame.

« Et elle vient ici comme chez elle, d'ailleurs.

Baissant la voix, confidentiellement, il déclara :

— C'est la bonne amie du vicomte de Fatalis...

Pierre Morel pâlit.

— Vous êtes sûr ?

— Ah ! dame, je n'ai rien vu ni rien entendu... Mais tout le fait croire. D'abord, elle a une clef de l'appartement... C'est déjà une preuve, ça, il me semble... Quand un beau garçon donne la clef de son appartement à une jolie fille...

— En effet, ricana Pierre... c'est une preuve plus que suffisante.

— Quand elle vient ici, elle se dirige directement vers l'appartement, mais jamais elle n'adresse la parole à ma femme ou à moi.

« Souvent, même, quand nous sommes devant la porte, à prendre l'air, si elle nous voit, au lieu de passer par l'entrée qui est sous la voûte, elle entre par cette petite porte que vous voyez là, à dix mètres de vous... Oui, l'appartement a deux issues, une sous la voûte, que nous pouvons contrôler, et l'autre qui donne directement dehors...

« C'est pas très moral, vu que ça permet à quelqu'un qui veut faire des farces de recevoir toute sorte de monde sans qu'on puisse s'y opposer.

— Merci... merci... dit Pierre, d'une voix rauque... je sais ce que je voulais savoir.

— A votre service, mon cher monsieur... Mais, pour ce qui est de cette dame, vous savez, entre nous, rien à faire.

Pierre avait assez de cet odieux bavardage.

Sans répondre, il s'éloigna, accompagné par le regard ironique du pipelet, qui, haussant les épaules, regagna sa loge.

« Elle aime ce Fatalis ! » se disait Pierre, qui s'arrêta brusquement au bout de l'avenue et se retourna, comme s'il espérait voir sortir Fatalis et la comtesse de cette garçonnière qui abritait leurs amours.

« Elle l'aime... et elle épouse Tiarko !

« Ce n'est pas le prince qui est un aventurier. C'est cette femme qui est une aventurière, et ce Fatalis est, je le vois, quelque chevalier d'industrie, qui accepte le mariage de la comtesse avec le riche Tiarko, si même il ne la pousse pas à cette union...

« Ce Fatalis ! quel mystérieux et sinistre jeune homme.

« Admiré de la comtesse, il est bien vu de Mme Smith, dont il exploite la confiance, en attendant qu'il la fasse chanter.

« C'est un homme qui vit des femmes, un ignoble individu.

« Il porte sa profession sur son visage. »

Il eut un rire de rage.

« Et la concierge de la comtesse qui me disait qu'elle n'avait jamais vu ensemble Fatalis et sa locataire !

« Parbleu ! ces tourtereaux son trop malins pour se compromettre, compromettre leur fortune... Ils préfèrent se voir ici, où nul ne connaît le nom de Wanda Stepanowska... qui croit son secret bien caché.

« Mais je la démasquerai, cette perfide... Je le démasquerai, son chevalier.

« Je préviendrai Tiarko et Mme Smith.

« C'est un devoir, pour un honnête homme, d'ôter le masque à de tels personnages.

« Ces aventuriers n'ont pas longtemps à jouir de leur bonheur. »

Il parlait à mi-voix, grinçant des dents, et les rares passants qui le croisaient le regardaient avec surprise.

Qu'importait à Pierre ?

Les yeux fixés sur la maison où se trouvaient Fatalis et Wanda, le cœur gonflé de rage et de jalousie, il s'obstinait à ne pas quitter l'avenue du Colonel-Bonnet.

Qu'attendait-il ? Qu'espérait-il ?

La petite porte désignée par le concierge à Pierre s'ouvrit.

Un homme sortit de l'immeuble, ferma la porte à clef et, d'un pas tranquille, s'avança vers Pierre, qu'il n'avait pas reconnu.

C'était Fatalis !

Arrivé à deux pas du journaliste, le vicomte le reconnut.

Il s'arrêta, les sourcils froncés, surpris de voir en ce quartier, près de chez lui, Pierre Morel, qui n'avait aucune raison de se trouver là...



— Vous seriez bien aimable de surveiller un peu mieux vos ordonnances, mon petit ami. La dernière que vous avez exécutée pour moi avait un goût terrible.

« M'espionnerait-il ? » se demanda Fatalis, dont le front s'empourpra d'une subite colère.

Pierre marchait vers lui, ironique, insolent.

— Vous n'êtes guère galant, monsieur, dit-il, pour abandonner aussi vite les dames qui viennent vous voir en votre garçonnière. La comtesse Stepanowska va bien s'ennuyer en votre absence.

Ceci était d'une impolitesse et d'une

LA PAUSE...

...de bonne humeur

— Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde à votre fête ? demanda quelqu'un à une vedette de Hollywood.

— Mais non, répondit-elle, nous étions tout à fait entre nous. Il y avait mes deux filles, de mon premier mariage, mon quatrième ex-mari avec sa fiancée, mon futur fiancé à moi, et sa seconde femme à lui...

★ ★ ★

Dès la Libération, Charles Boyer reçut d'un ami parisien des articles sur la situation politique en France, avec prière de les faire passer dans la presse américaine.

— Je ne suis pas très fort en anglais, écrivait l'ami, et je vous prie de mettre, dans mes papiers, la ponctuation.

— Cher ami, répondit Charles Boyer, je vous prie de ne m'envoyer, la prochaine fois, que la ponctuation. J'y ajouterai le texte anglais...

★ ★ ★

Maître Floriot raconte que, dernièrement, un client est venu le trouver lui disant qu'il voulait divorcer. Le célèbre avocat lui fit comprendre qu'il faudrait une raison valable.

— J'en ai une, dit le client : J'ai trouvé mieux !...

★ ★ ★

Tout à coup, Frankie éclate en sanglots.

— Mais qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ? demande Maman.

— Ce matin, je me suis mordu la langue.

— Mais, Frankie, et c'est maintenant que tu pleures ?

— Mais oui, Maman, ce matin, tu n'étais pas là !...

★ ★ ★

Pendant un certain temps, Johnny avait élevé des poules et des canards. Mais, un jour, il put acheter un porc, et il en était très fier.

— Faudrait venir voir un jour mon porc, dit-il à Bill.

Deux jours plus tard, dans l'après-midi, Bill y alla. C'était la femme de Johnny qui était sur le seuil.

— Je suis un ami de Johnny, dit Bill, je viens voir le cochon.

— Vous venez trop tôt, répondit la femme. Il ne rentre jamais avant sept heures, cet animal !

★ ★ ★

G. K. Chesterton s'était rendu dans une petite ville d'Irlande pour y faire une conférence. Mais, dès son arrivée, il tomba très malade et dut s'aliter. Un ami vint le voir et essaya de calmer le poète en vantant le bon air de la ville.

— D'après les statistiques, dit-il, nous savons que la mortalité, dans notre ville, n'excède pas une personne par jour.

Alors, Chesterton se souleva péniblement sur ses oreillers et chuchota :

— Allez vite vous renseigner si le décès d'aujourd'hui a déjà eu lieu.

★ ★ ★

— Vous ne pensez pas, dit le Juge, que l'accusé vous ait appelé « idiot » sans réfléchir ?

— Mais non, Monsieur le Juge ! Il m'a d'abord longuement regardé !

★ ★ ★

La principale occupation de la petite Catherine, six mois, est le hurlement. Elle hurle sans interruption du matin au soir et du soir au matin. Finalement, son père ne tient plus en place.

— C'est insupportable ! crie-t-il à sa femme. Il n'y a pas de deuxième enfant au monde comme le tien ! Je m'en vais !

Et il prend son chapeau et s'en va.

Il vient de partir quand une amie de sa femme arrive et propose à la malheureuse mère du bébé de le promener un peu au Luxembourg.

Une demi-heure après, le père rentre, va vers sa femme, l'embrasse et dit :

— Je te dois des excuses, chérie ! Et j'ai fait tort à la petite Catherine aussi. Je viens de rencontrer un marmot au Luxembourg, eh bien ! il hurle encore deux fois plus que le nôtre !...

★ ★ ★

Une voiture roule en zigzaguant à travers les rues de Los Angeles. En la faisant stopper, les policiers trouvent au volant un homme complètement ivre. A côté de lui, sur la banquette, un livre tout neuf : « La vie heureuse sans alcool ».

— Vous devriez lire ça, Monsieur ! dit l'un des policiers.

— Pas... pas la peine, dit l'ivrogne. J'en suis... j'en suis l'auteur !

★ ★ ★

Dans une petite ville du centre, plusieurs pompiers avaient pris leur service, à plusieurs reprises, dans un état assez émêché. Le maire de la ville fit alors afficher l'avis suivant :

— « Il est expressément interdit aux pompiers de la commune d'ab-

impertinence qui firent blêmir Fatalis.

— Monsieur, riposta-t-il, je reçois qui me plaît, et n'ai pas de comptes à rendre à un goujat de votre espèce.

— Un goujat, moi ! s'emporta Pierre, levant la main, prêt à frapper.

Le regard méprisant de Fatalis arrêta le geste brutal.

— Monsieur, inutile de vous conduire comme un portefaix pour m'arracher la parole que vous souhaitez sans doute... Vous voulez vous battre, n'est-ce pas ?

— Oui, rugit Pierre... et le plus tôt possible.

— Vous permettrez à nos témoins de se réunir et d'arrêter les conditions du combat... Vous ne me contestez pas la qualité d'offensé ?

— Vous voulez choisir vos armes ! dit Pierre... Le pistolet vous paraît moins dangereux que l'épée.

— Je choisis l'épée ! dit tranquillement Fatalis, redevenu maître de lui.

« Mes témoins sont le prince Tiarko et M. de Rognac.

— Le prince Tiarko ! s'étonna Pierre.

— C'est tout naturel. N'est-il pas le fiancé de la dame qui est chez moi, et que votre stupide provocation risque de compromettre à tout jamais.

— Monsieur, je n'ai pas de leçons à recevoir d'un homme tel que vous.

— Vous recevrez tout de même celle que je viens de vous donner, et, par-dessus le marché, je vous fais cadeau du conseil suivant :

« Prenez garde de ne pas nuire en quoi que ce soit à la comtesse Stepanska, si vous tenez à votre vie !

— Vos menaces ne m'effraient pas, mon petit monsieur.

— Trêve de radomontades ! Mes témoins se présenteront demain soir, vers six heures, à l'Echo du Monde. La rencontre aura lieu le surlendemain, dans la matinée, à Saint-Cloud... J'ai l'honneur de vous saluer.

Le vicomte de Fatalis porta le bout de ses doigts à son chapeau, et continua sa route en sifflant un air de chasse.

Pierre était si surpris de ce qui venait de se passer qu'il demeura un instant comme pétrifié, tournant et retournant dans sa main la carte de Fatalis.

Il vit disparaître son rival, et une poussée de haine fit affluer le sang à ses tempes, bourdonner ses oreilles.

— Puisque Manda t'aime, gronda-t-il, après-demain, je te tuerai.

Il glissa la carte dans sa poche, se mit à la recherche d'un taxi, et l'ayant trouvé, jeta, d'une voix encore vibrante de colère :

— A l'Echo du Monde ! et vivement.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Pierre Morel gravissait le grand escalier qui conduisait au premier étage, où se trouvait son bureau, et heurtait Hercule, qui, arrivé depuis une demi-heure, réclamait de toutes parts son ami Morel.

— Eh bien ? demanda Pierre, oubliant ses préoccupations pour se rappeler les recherches d'Hercule et de Tiarko. Rosette ?

— Disparue, volée ! dit Hercule... Il faut que je te raconte... c'est affolant.

— Passons dans mon bureau, dit Pierre, surpris.

Hercule narra la visite à la villa de Mossi.

— Et, dit-il en matière de conclusion, en frappant violemment du poing sur la table, nous connaissons l'auteur de cet abominable rapt : c'est le nommé Fatalis !

— Fatalis ! sursauta Pierre... Il se pourrait ?...

— Le prince Tiarko et moi nous en sommes convaincus, déclara Hercule.

« Aussi, je vais me mettre à la recherche de ce Fatalis, et, s'il ne me

rend pas Rosette, je le tue comme un chien.

— Tu n'auras pas cette peine, dit Pierre, dont les yeux lançaient des éclairs. Après-demain, je me bats avec M. de Fatalis ! Tu seras mon second. Je vais demander à M. Sérard d'être mon premier témoin.

— Tu te bas en duel avec Fatalis ? s'écria Hercule... Toi ! pourquoi ?

— Ceci est mon secret. Contente-toi de savoir que c'est un duel à mort.

— Mais, objecta Hercule, ému, tu peux être tué... Oh ! je sais bien que tu es un tireur de première force... Mais Fatalis peut être plus fort que toi !

— Ce jeune homme ?... allons donc ! dit Pierre, méprisant... J'ai douze ans de salle chez Minewyn, et je n'ai encore rencontré personne qui m'ait battu.

— C'est vrai, dit Hercule, rassuré. Néanmoins, on a vu des choses si bizarres...

— Alors, si je suis tué, tu seras libre de traiter Fatalis comme il le mérite.

— Ne le tue pas tout à fait... qu'il puisse me dire où il a caché Rosette.

Pierre murmura :

— Rosette... Rosette... pourquoi l'aurait-il enlevée ? Il aime la comtesse Wanda... Je crois, mon ami, que Fatalis est étranger à ce rapt. Il a assez de choses à se reprocher sans qu'on lui impute, à tort selon moi, ce nouveau méfait.

« Nous tirerons cela au clair plus tard ; attends-moi ici... je vais chez M. Sérard.

XX — La jalousie d'Andrea

ANDREA SMITH était depuis plus de vingt minutes dans le cabinet du directeur de l'Echo du Monde.

Comme on le devine, la conversation roulait sur le prince Tiarko.

Sérard — businessman — écoutait avec avec quelque impatience sa richissime commanditaire.

La campagne sourde désagréable, parce qu'il prévoyait que cela finirait par un scandale qui ferait monter le tirage de son grand journal, mais il s'irritait de voir que discréditer Tiarko était le seul objectif d'Andrea Smith.

— Chère madame, expliquait-il, nous ne pouvons emplir les colonnes de notre journal d'insinuations, d'attaques plus ou moins directes, qui m'intéressent, je le veux bien, un certain monde, mais laisse indifférente la masse de mes lecteurs.

« Les événements mondains ont un certain attrait, je le veux bien, mais un attrait fort inférieur aux événements politiques actuels, qui passionnent l'opinion.

— Ah ! fit Andrea, d'un ton indifférent, faites toute la politique qui vous plaira, pourvu que passent bien en vue, en première page, les articles que je suggère à Pierre Morel.

« L'achat d'une écurie de courses ne saurait être mise en regard d'une crise ministérielle, de la révolution mexicaine, des histoires séparatistes, etc...

— Tout ça ne m'intéresse pas... J'ai souscrit tout à l'heure pour l'augmentation de votre capital. J'ai signé pour trois cent mille dollars. Vous auriez demandé plus, j'aurais donné. Je n'ai fait aucune objection.

« Si je signe ainsi, sans discuter, faites-moi le plaisir, vous aussi, de ne pas discuter quand je formule un désir.

— Ce désir devient un ordre dans votre bouche ! répondit Sérard, d'un ton bourru.

— Exactly, cher monsieur. Je paie, donc je dois avoir, en échange de mon argent, ce que je veux.

« Je vous conseille de ne pas contrecarrer ma volonté.

« Il me reste plus d'argent qu'il ne faut pour faire un journal plus important que le vôtre, et couler l'Echo du Monde.

« En Amérique, nous n'hésitons pas à démolir une maison qui ne plaît pas, et à en édifier une autre à la place.

« Je sers vos intérêts, voulez-vous servir les miens, oui ou non.

Sérard était trop malin pour heurter de front Andrea Smith.

— Vous savez bien que je ne demande qu'à vous être agréable... mais laissez-moi le temps d'habituer mes lecteurs à voir les échos en quatrième page passer en première... Vous êtes trop raisonnable pour ne pas comprendre qu'une telle modification ne s'opère pas d'un seul coup.

— Je vous donne dix jours.

— Cela me suffit, dit vivement Sérard. Il sera fait comme vous le voulez.

« Et, dans dix jours, que voulez-vous voir figurer en première page ?

— Mon portrait... Non pas telle que je suis à présent... mais telle que j'étais il y a dix-sept ans... Et, au-dessous de mon portrait, un article — documenté — sur l'écurie de courses dont, depuis hier, je suis la propriétaire. On annoncera également que je viens de faire l'acquisition de Myotis.

— Le gagnant du Derby ?

— Oui, un cheval remarquable qui, au Grand Prix, sera le concurrent de Gibraltar, le fameux pur-sang acheté récemment par le prince Tiarko, qui est en train de monter son écurie.

« Mes couleurs l'emporteront, je l'espère, sur les couleurs de Tiarko.

« Je ne doute pas, d'ailleurs, que, pour s'assurer la victoire, il n'emploie des moyens malhonnêtes pour empêcher mon cheval de courir... Cela me permettrait de le faire disqualifier et de provoquer un scandale retentissant qui déclencherait peut-être la catastrophe que je suis en train de préparer.

Sérard ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes un Machiavel féminin.

— Machiavel, monsieur Sérard, lui un malhonnête homme. Ne me comparez pas à lui.

Un coup léger fut frappé à la porte.

— Entrez ! tonitrua Sérard, furieux... Quel est le raseur ?

— C'est moi, monsieur Sérard, dit Pierre Morel.

La présence d'Andrea, qui lui souriait, le déconcerta.

— Pourrais-je vous dire un mot en particulier, monsieur Sérard, dit Pierre Morel, après avoir salué froidement l'Américaine... C'est pour une chose très grave.

Sérard, mécontent, bourru, ordonna :

— Suivez-moi !

Ils passèrent dans un petit bureau voisin, dont Pierre referma la porte derrière lui.

— Monsieur Sérard, je viens vous prier d'être mon premier témoin dans une affaire d'honneur.

Le directeur regarda Pierre de travers.

— Un duel ! Vous que je croyais un garçon sérieux ! Et qui dirigera votre service, si vous êtes tué ?

— Je n'ai pas envisagé cette éventualité, car je suis sûr de moi.

— Sûr de vous ! sûr de vous ! grommela le directeur... C'est bientôt dit... Et, si je vous flanquais à la porte du journal, qu'est-ce que vous diriez ?

Pierre sourit.

— Ce n'est pas une réponse à ma demande, monsieur Sérard, fit-il remarquer.

« Puis-je espérer que vous consentirez ?

— A être votre témoin ? Naturel-

lement. Vous êtes un charmant garçon, très intelligent, très débrouillard, et dont je n'ai qu'à me louer. La preuve, c'est qu'à la fin du mois dernier, je vous ai augmenté de six cent francs.

— Oh ! monsieur Sérard, comment vous remercier ?

— Ne dites pas de bêtises. Comment s'appelle votre adversaire ?

— Il prétend s'appeler le vicomte Jacques de Fatalis.

— Fatalis ! Il me semble que je connais ce nom ?

— Me Smith, sans doute, vous aura parlé de lui. C'est un fort joli garçon, qui possède l'art de séduire le cœur des étrangères...

— Des étrangères ? répéta Sérard, souriant... Ah ! ah ! si je crois que je commence à comprendre... Vous vous battez pour une femme... pour Mme Smith.

— Oh ! non, monsieur Sérard... je vous jure que Mme Smith n'est pas en cause...

— Alors, c'est pour une autre ?

Pierre, embarrassé, hésitait.

Brutal, Sérard dit :

— Dans une affaire d'honneur, les témoins ont le droit de connaître les motifs d'une rencontre, pour voir s'il n'y a pas moyen d'empêcher un galant homme de tuer ou d'être tué.

— J'ai offensé gravement M. de Fatalis. Arranger l'affaire est impossible.

Qu'en savez-vous ?

— Il n'acceptera pas d'excuses, et je ne veux pas lui en faire.

— Mauvaise tête que vous êtes ! Que s'est-il passé de si grave ?

— C'est moi qui ai tort. J'ai parlé légèrement d'une femme que j'avais vu entrer chez M. de Fatalis.

— Vous aimez cette femme ?

Pierre ne répondit pas.

— Bon... bon... Et, naturellement, vous refusez de me dire son nom ? Bien... très bien... c'est entendu. Quels sont les témoins de votre adversaire ?

— Le prince Tiarko, paraît-il, et M. de Rognac... Comme je n'avais pas désigné mes témoins, il est probable que ces messieurs me téléphoneront pour me demander leurs noms et où ils peuvent les rencontrer.

« L'entrevue des témoins est prévue pour demain, vers la fin de l'après-midi.

— Entendu. Vous ne voulez pas revoir Mme Smith ? Non... je comprends ça. Passez par ici... Et surveillez vos échos, mon bon.

Coupant court aux remerciements de Pierre, Sérard revint auprès d'Andrea fort intriguée par l'attitude de ce journaliste si empressé et si courtois lorsqu'il était chez elle, et qui maintenant la saluait à peine.

Usant du droit qu'ont toutes les jolies femmes d'être curieuses et parfois indiscrettes, Andrea demanda à Sérard :

— Que se passe-t-il donc ?

— Oh ! moins que rien... Morel venait me demander d'être son premier témoin.

M. Morel a donc un duel ?

— Oui, avec un monsieur qu'il dit être de vos amis... M. de Fatalis... Je plains fort votre ami, chère madame... Dites-lui de se bien défendre. Morel est de première force à l'épée.

Andrea, dissimulant son trouble, se récria :

— Mais, pourquoi donc ces jeunes gens se battent-ils ?

— Oh ! vous savez, les jeunes gens... Toujours la même chose... une femme passa...

— Ah ! il s'agit d'une femme... Savez-vous son nom ?

— Une étrangère, m'a dit simplement Morel... Sa discrétion ne m'a pas empêché de deviner. Depuis qu'il est allé à cette fameuse soirée du prince

Tiarko, il m'a fait un bel éloge, à plusieurs reprises, de la beauté éblouissante de la comtesse Stepanowska...

— Ah ! fit Andrea, se levant, M. de Fatalis se bat pour cette comtesse ?

— Tout le fait présumer... Vous parlez, chère madame ?

— Nous n'avons plus rien à nous dire, et je m'en voudrais, cher monsieur, de vous faire perdre un temps précieux... Au revoir... Ne me reconduisez pas... Je connais le chemin.

Elle se retira, bouleversée.

L'idée que Fatalis se battait pour la comtesse Wanda lui était odieuse.

Elle monta dans son auto, et, incapable de se contraindre plus longtemps, elle laissa couler ses larmes, en murmurant avec désespoir :

— Il m'a menti... Cette comtesse n'est pas une amie !... Il l'aime !... il l'aime !

XXI — La veille du duel

La disparition de Rosette avait été un coup terrible pour le vieux Mossi.

Le récit de la Grognaise lui avait donné un accès de rage indescriptible.

Sa fureur contre Manillon et Muzin avait été sans bornes.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il apprit la visite de Tiarko, en compagnie d'un colosse nommé Hercule, pour lui enlever cette Rosette qui devait lui rapporter tant d'argent.

Que le prince eût su que Rosette était sa prisonnière, évidemment, cela le troubla quelque peu.

Mais plus troublante était cette pensée que le prince Tiarko avait pu être renseigné par cet invisible fameux chef de la bande de l'Etoile, ce mystérieux et terrible personnage dont la puissance occulte emplissait de terreur Mossi et tous ses complices.

Qu'allait-il advenir de tout ceci ?

Certes, Mossi avait exécuté le premier ordre du chef, remis à Arsès l'énorme destinée au prince Tiarko, mais

il avait perdu Rosette, qu'il s'était engagé à remettre au prince, et puis il y avait encore ce Fatalis, duquel il avait promis de s'occuper.

Mossi, rentré tard chez lui, passa la plus grande partie de la nuit à méditer, à échafauder toutes sortes de combinaisons ingénieuses pour se tirer d'une situation difficile dont il était, en somme, responsable.

S'il n'avait pas employé de fiefés bandits tels que Manillon et Muzin, les ravisseurs de la jeune fille n'auraient pas songé à la reprendre.

— Ils veulent, parbleu, faire chanter le prince et tout encaisser.

« Mais ils ont compté sans le père Mossi, qui a plus d'un tour dans son sac.

« Demain matin, je mettrai en campagne tous mes limiers, et je dépenserai cent mille francs s'il le faut... oui, je ferai ce sacrifice, pour retrouver mes gredins... Et après, nous rirons...

« Ce n'est pas la justice qui réglera le compte de ces scélérats, c'est moi.

« Le prince Tiarko, lorsqu'il saura ce que je fais pour rattraper Manillon et Muzin, me pardonnera d'avoir enlevé sa fille, d'autant plus que je lui prouverai que c'était pour la soustraire aux dangereux amis de Manillon et Muzin.

« Mais que diable ont-ils pu faire de cette enfant ?

« Elle doit être enfermée du côté des fortifs, dans quelque bouge ignoble, d'où il sera malaisé de la tirer.

« Bah ! j'ai fait plus fort que ça.

« Je m'occuperai aussi dès demain de Fatalis.

« Quel peut être encore ce phénomène à qui s'intéresse tant le prince Tiarko ?

« Ah ! si je pouvais voir le chef... lui parler... lui expliquer... Ah ! j'ai mal à la tête... Demain... demain... je réparerai tout.

Et, en effet, le lendemain, Mossi, retourné à Paris de bonne heure, employa une partie de sa matinée à rendre visite à un tas de gens de physionomie peu sympathique, habitant dans

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	---------------	-------------------

— OU A VOTRE CHOIX —

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
---	------	------

☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
---	------	------

☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00
--	------	------

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

... et le Ciel t'aidera

par WERNER H. HIRSIG

Prévisions astrologiques générales pour la semaine du 4 au 10 mai 1958

pour vous qui êtes né sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Vous vous laissez beaucoup absorber par vos problèmes affectifs et intimes, ce qui vous expose à négliger un peu vos affaires et votre travail. Pensez-y à temps.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Il convient de ménager votre santé et de vous prévenir surtout contre de légers risques de refroidissement. Mais à part ça, la semaine s'annonce comme encourageante, surtout sur le plan matériel.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Moment à choisir pour chercher de nouveaux débouchés de travail ou d'affaires. Vous savez présenter avec beaucoup d'à propos vos requêtes et vos sollicitations. Amitiés nouvelles.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



En fin de semaine surtout, vous aurez à vous prévenir contre des soucis résultant de dépenses excessives, inconsidérées. Tendance à montrer trop de confiance aveugle dans les amitiés nouvelles.

DU LION (24 juillet - 23 août)



C'est le moment de mettre tout en oeuvre pour consolider votre situation financière et obtenir certains avantages que vous espérez. Votre santé nécessite quelques ménagements.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Dans les affaires en cours, vous avez tendance à faire la part belle à vos adversaires ou à vos associés et à ne pas défendre assez vigoureusement vos propres intérêts. Hésitations nuisibles.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous êtes capable de nouer des relations nouvelles et agréables cette semaine, et à faire des dépenses personnelles excessives à un moment, où, précisément, il serait bon de faire des économies.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Vous vous sentez plein d'élan et de confiance en vous-même et cela vous permet d'accentuer encore votre influence sur votre entourage et sur vos amis.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Une semaine intéressante et à choisir pour traiter de tous problèmes nécessitant une solution urgente, aussi bien dans les affaires que dans la vie privée. Des membres de l'entourage peuvent se trouver en difficultés et solliciter votre appui.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Un moment à choisir pour reprendre vos activités avec plus d'élan et d'énergie. Vous tenez votre chance entre vos mains, sachez les exploiter à fond, ne reculez devant aucun effort.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Si vous avez quelque voyage ou déplacement important à effectuer, c'est le moment de l'entreprendre, vous le ferez dans de bonnes conditions, en veillant toutefois à ménager votre santé.

POISSONS (20 février - 20 mars)



Vous avez à fournir des efforts plus considérables que de coutume, mais vous le faites sans trop de peine, conscient d'améliorer notablement votre position matérielle. Ne négligez pas vos amis.

les quartiers les plus excentriques de la capitale.

Ces dangereux repris de justice, ces échappés de bagné, ces candidats à l'échafaud, dont Mossi connaissait à merveille la vie dans tous ses détails, et qu'il avait souvent aidés de sa bourse, pour s'en faire des amis, n'hésiteront pas à se mettre à la recherche de Maniollon et de Muzin.

S'ils réussissaient, la somme promise avait de quoi tenter la cupidité de ces malandrins, qui savaient bien qu'en un cas pareil le méprisable Maniollon et le déporable Muzin n'auraient nullement hésité à trahir leurs chers camarades.

Fournir un renseignement à Mossi, ce n'était pas servir la police, au contraire.

Donc, il n'y avait nul déshonneur à rechercher ces vieux amis.

Satisfait de sa matinée, confiant dans le succès, Mossi était rentré vers une heure rue des Vinaigriers.

Il envoya son employé lui acheter des victuailles et une bouteille de bière, et il se restaura allégrement.

Une bonne pipe activa sa digestion, facilita l'activité de son cerveau.

A deux heures, Mossi se plongea dans ses dossiers, après avoir congédié Bornet — car il ne voulait pas que son employé vit rentrer chez lui les limiers lancés à la poursuite de Maniollon.

Mossi espérait bien recevoir un ou deux de ces braves gens, lui apportant déjà d'intéressants renseignements.

A quatre heures, un coup de sonnette violent.

Mossi alla ouvrir, oubliant de regarder par le judas.

Un jeune homme élégant, mince, l'air hautain, était devant lui.

— C'est vous, monsieur Mossi ? dit-il, en toisant le vieux coquin.

— Oui, monsieur... Mais à qui ai-je l'honneur ?

— Je suis le comte de Fatalis !

— Fatalis !

— Je vois que mon nom ne vous est pas inconnu. Veuillez, je vous prie, me recevoir dans une pièce plus confortable que ce vestibule crasseux et malodorant.

Mossi était tellement suffoqué de cette visite que, perdant sa présence d'esprit habituelle, ne sachant que répondre, il s'empêcha de conduire Fatalis dans son bureau.

A peine dans ce bureau, Fatalis, comme s'il eût été chez lui, alla ouvrir toutes les portes, regardant ce qu'il y avait derrière.

— Ah ! très bien... ce petit cabinet... D'ici, on peut tout entendre, n'est-ce pas ?... et... l'on peut même voir, à travers ce papier percé de coups d'épingles et adroitement collé contre cette ouverture de porte... C'est parfait !

« C'est là que je me tiendrai pendant que vous recevrez le prince Tiarko. »

— Le prince Tiarko va venir ? s'éfara Mossi.

— Il devrait être là, dit Fatalis, regardant l'heure à un magnifique chronomètre en or enrichi de brillants.

Mossi, l'oeil mauvais, se rebiffa :

— En somme, que voulez-vous de moi ?

— Je vous l'ai dit... entendre votre conversation avec Tiarko. Un mot, un geste qui révèle ma présence dans ce cabinet, et je vous brûle la cervelle.

« La police ne m'en voudra pas pour ce geste salutaire. »

Un coup de sonnette impérieux.

— C'est lui ! dit Fatalis, se glissant dans le cabinet noir. Allez ouvrir.

C'était Tiarko, en effet, un Tiarko déchainé, d'abord parce qu'il n'avait pas trouvé Wanda chez elle, et ensuite parce que, se rendant chez Mos-

si, il s'était rappelé le peu d'empressement de ce misérable, qui avait volé sa fille, à rechercher Fatalis, à s'informer de ses faits et gestes, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

Il entra en coup de vent, ne permettant pas à Mossi de placer un mot.

— Mossi, vous êtes un abominable scélérat, que je vais livrer à la justice de votre chef ! Vous m'avez menti en disant que vous cherchiez ma fille... vous saviez où elle était... Vous l'avez enlevée, conduite chez vous au lieu de la conduire chez moi. Pourquoi ?

— Monsieur le prince !

— Taisez-vous, crapuleux personnage, gibier de potence ! Ah ! c'est ainsi que vous vous conduisez envers moi ! Vous croyez qu'on se moque impunément de Tiarko ? Vous allez apprendre ce qu'il en coûte, pour vous attaquer à moi.

« Et d'abord, je vous donne quarante-huit heures pour retrouver ma fille. »

« Passé ce délai, je vous livre à la justice... ou à la vengeance de votre chef, vous choisirez... »

« N'oubliez pas qu'entre autres méfaits vous avez sur la conscience le vol des sommes déposées chez le percepteur Dauthier, que vous avez fait condamner au bagne. »

« Vous avez falsifié les livres. »

— J'obéissais au baron Arsès... à vous.

— A moi, misérable ! T'ai-je jamais rien ordonné de semblable ?

— Directement, non... mais tout le monde sait qu'Arsès...

— On ne sait rien. Les pièces volées par toi... les billets de banque numérotés, inscrits sur les livres de Dauthier, sont déposés par toi en lieu sûr... mais je vais faire mettre les scellés sur ton coffre, en sortant d'ici, si tu ne retrouves pas ma fille, qui est, je le sais, aux mains de ce Fatalis dont tu n'as pas encore voulu t'occuper... sans doute parce que tu nous trahis pour le servir... C'est Fatalis qui t'a volé ou, d'accord avec toi, a fait semblant de voler ma fille.

— Vous mentez ! dit une voix éclatante.

La porte du cabinet, ouverte, montra sur le seuil Fatalis, vibrant d'indignation après avoir entendu Tiarko s'accuser, en accusant Mossi de l'infamie qui avait causé la mort de Léon Dauthier.

A la vue de cette apparition inattendue, Tiarko porta la main à sa poche pour prendre son revolver.

Trop tard.

Les deux mains de Fatalis, tendues, montraient à chaque main du jeune homme un revolver.

Les deux armes étaient braquées, l'une vers Tiarko, l'autre vers Mossi.

— Haut les mains ! commanda Fatalis.

Tiarko et Mossi obéirent.

— Vous êtes deux misérables, dit Fatalis.

« Tous deux, vous méritez l'échafaud. »

« C'est assez vous dire que je ne me ferai aucun scrupule de tirer sur vous au moindre geste. »

« Votre exécution n'est que retardée. »

« Il est faux, Tiarko, que j'ai volé votre fille. »

« Je la cherche, au contraire, de mon côté, pour veiller sur elle et la défendre contre tous ceux qui voudraient lui faire du mal. »

« Cherchez-la comme je la cherche, et si vous avez besoin de mon aide, vous pouvez faire appel à mon secours. »

« En attendant que cette enfant soit retrouvée, vous allez, Tiarko, retourner à votre hôtel, où vous attend M. de Rognoc, qui est mon second témoin dans le duel qui aura lieu demain entre M. Pierre Morel et moi. Je vous ai fait l'honneur de vous choisir pour premier témoin, Tiarko. »

« Rognac vous donnera toutes les indications utiles.

— Un duel avec M. Morel, vous! pourquoi? demanda Tiarko, dont la colère contre Fatalis était tombée en apprenant qu'il était étranger à l'enlèvement de sa fille.

Il y avait bien toujours cet avertissement le jour du bal, la carte de Fatalis mystérieusement parvenue... mais cela serait éclairci plus tard.

— Pourquoi je me bats contre M. Morel? dit Fatalis, ironique; parce que M. Morel a parlé en termes outrageants de celle qui doit être votre femme, de la comtesse Stepanowska, que je respecte et que j'aime comme une sœur.

— Il a osé! s'écria Tiarko... Alors, c'est à moi de me battre.

— Après moi, s'il vous plaît, mon prince... Je suis le premier en date, et je ne cède jamais mon tour de combat.

« Serez-vous mon témoin? »

— Mais...

— Je vous donne deux secondes pour vous décider.

— C'est entendu! dit Tiarko... mais après?

— Après? dit Fatalis, vous pourrez vous battre contre Morel ou contre moi... Mais, auparavant, vous consulterez la comtesse Stepanowska.

« Au revoir, messieurs.

« Mossi, ne perdez pas votre temps à vous informer de mes actes, car moi je me suis déjà occupé de vos faits et gestes... Vous êtes un grand criminel, Mossi... je vous ai déjà jugé... et condamné.

Sur ces mots lugubres, Fatalis sortit lentement du bureau, sans que Tiarko ou Mossi aient songé à faire le moindre remède.

Tiarko était resté seigneur.

Ce Fatalis qu'il exérait sans le connaître, pour son audace à le défier, à se poser en champion de François Dauthier, à présent qu'il l'avait vu, qu'il le connaissait, il éprouvait pour lui un sentiment étrange, fait de sympathie et d'effroi.

Fatalis qu'il croyait son ennemi, était l'ami de la comtesse Wanda.

Il allait risquer sa vie pour elle!

Il recherchait Rosette pour la protéger!

Certes, il lui servirait volontiers de témoin, encore qu'il eût exigé de lui ce service le revolver braqué, accompagnant sa demande de mystérieuses menaces et d'insultes graves.

Il l'avait traité de gredin, avait parlé d'échafaud.

Que savait-il donc du passé de Tiarko, ce frère jeune homme qui parlait comme un justicier, et dont les yeux avaient des lueurs funèbres?

— Ah! monsieur le prince, cria Mossi, qui, jusque-là, était resté accablé, comme foudroyé sur sa chaise... prenez garde à vous!

« Cet homme vous tuera... J'ai vu votre mort dans son regard... la mienne... »

« Croyez-moi... puisque vous connaissez ce chef tout-puissant, que personne ne connaît... mettez-vous sous sa protection.

« Lui seul peut vous défendre contre ce Fatalis! »

« Allez voir le chef! »

— Vous avez raison... Je vais chez lui de ce pas!

Il sortit.

Mossi bondit vers une armoire, l'ouvrit, en retira une grande barbe à crochet, une perruque brune, un large chapeau, un grand pardessus raglan.

Présentement, en moins d'une minute, il était transformé, méconnaissable.

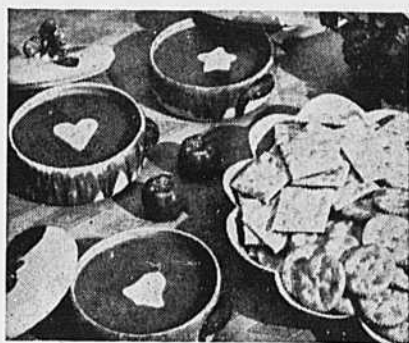
Il se jeta dans l'escalier, tirant derrière lui la porte de son appartement.

Il arriva dans la rue pour voir l'auto de Tiarko rouler lentement, prendre une rue à droite.

Un taxi passait, Mossi le prit.

— Suivez l'auto à bande verte... Oui, la voiture que vous voyez là-bas! dit-il au chauffeur.

L'auto de Tiarko, obligée d'aller lentement à cause de l'encombrement, fut facilement rejointe et non moins facilement suivie par celle de Mossi.



PÂTE À FRIRE DORÉE

- ½ tasse d'huile de maïs
- 1 tasse de farine à tout usage, tamisée
- 1½ tasse de lait
- 1 gros oeuf

Mélanger l'huile de maïs à la farine jusqu'à ce que lisse. Ajouter le lait et l'oeuf; battre au batteur rotatif jusqu'à ce que lisse. (La pâte à frire sera légère). Assécher bien les aliments; saupoudrer légèrement mais également de farine. Tremper les aliments dans la pâte à frire pour les enduire complètement; retirer et égoutter. Frire dans 3 ou 4 pouces d'huile de maïs à 375° F. (un cube de pain d'un pouce brun en 30 ou 40 secondes) jusqu'à ce que tendre et bruns dorés. Egoutter sur du papier absorbant; assaisonner et servir ou garder dans un four chaud.

Utiliser la pâte à frire dorée pour :

Poulet à frire (2½ lbs ou moins) coupé en portions.

Filets de poisson tel que — saumons, flétan; des huîtres, crevettes, éperlans, pétoncles, palourdes entières, cuisses de grenouilles ou des sardines.

Saucisses, petits hamburgers, côtelettes de veau, cervelle, ris de veau, saucissons. Petites carottes bouillies, panais, bâtons de carottes, anneaux d'oignon, tranches de concombres non pelées, tranches d'aubergine, salsifis, des parties tendres d'artichaut, petits morceaux de chou-fleur ou de navet.

Tranches de pommes ou d'ananas, morceaux de bananes ou fraises.

AGNEAU AU CARI ET AU RIZ 16 portions

- 1½ lb d'agneau maigre dans l'épaule, coupé en cubes
- Sel
- Poivre
- Farine
- Beurre
- 2 tasses d'eau chaude
- 1 oignon moyen, tranché
- 2 c. à thé de poudre de cari
- ¼ de tasse de farine à tout usage, tamisée
- 1½ tasse de lait
- ¼ c. à thé de jus d'ail (facultatif)
- ½ de tasse de raisins secs gonflés
- Riz chaud

Salier et poivrer l'agneau; l'enrober de farine. Le faire lentement dorer dans un peu de beurre sur tous les

Les deux voitures roulèrent sur les grands boulevards jusqu'à la Madeleine, puis, prenant la rue Royale, l'avenue des Champs-Élysées, la place de l'Etoile, l'auto de Tiarko, s'engageant dans l'avenue de Wagram, s'arrêta enfin devant l'hôtel du prince, pénétra dans la cour d'honneur.

Cuisine et pour moi ... pour vous

par GISELE PAPINEAU

côtés. Ajouter l'eau chaude et l'oignon. Couvrir et cuire à feu lent 1 à 2 heures ou jusqu'à ce que tendre. Remuer occasionnellement et mouiller d'eau au besoin. Mêler la poudre de cari et la farine; délayer avec un peu de lait pour faire une pâte lisse. Ajouter le reste du lait et incorporer au ragoût d'agneau. Ajouter le jus d'ail et les raisins. Cuire, remuant, constamment, jusqu'à épaississement. Assaisonner au goût de sel et de poivre. Servir sur du riz chaud beurré. D'autres ingrédients peuvent être ajoutés: noix de coco séchée, jaune d'oeuf cuit passé au tamis, blanc d'oeuf émietté, pistaches salées, bacon émietté, pommes et chutney.

ROTIES AU CAFÉ GRILLÉES

Voici une nouvelle version à l'agencement « rôties et café ». Mélanger ½ cuillerées à thé de poudre de café instantané à ¼ de tasse de sucre granulé. Découper des tranches de pain blanc enrichi en lisières d'un pouce de largeur, et à l'aide d'un pinceau, en badigeonner toutes les faces de beurre ou de margarine fondus. Mettre sur une plaque et faire griller. Retourner pour faire brunir légèrement les deux côtés.

POMMES AU CARAMEL (8 à 10 pommes)

- 8 à 10 pommes moyennes
- 8 à 10 hâtelets en bois
- 2 tasses de sucre granulé
- 1 tasse de cassonade
- 1 tasse de crème épaisse (35%)
- ¾ de tasse de sirop de blé d'Inde
- ¾ de tasse de beurre
- 2 c. à thé de vanille
- 1 c. à thé de sel

Insérer un hâtelelet dans chaque pomme. Mélanger le sucre granulé, la cassonade, la crème épaisse, le sirop de blé d'Inde, le beurre, la vanille et le sel dans une casserole. Cuire à feu moyen jusqu'à ce que le thermomètre atteigne de 254 à 260 degrés ou jusqu'à l'obtention d'une boule dure en mettant quelques gouttes de sirop dans un verre d'eau froide. (Si nécessaire, remuer vers la fin de la cuisson pour empêcher de roussir). Retirer du feu et laisser refroidir jusqu'à ce que le mélange épaississe légèrement. Tremper chaque pomme dans le mélange de caramel et faire tourner la pomme jusqu'à ce que complètement couverte. Egoutter sur un papier paraffiné.

Mossi, effaré, par la portière de son taxi qui avait stoppé, gronda :

— Il m'a dit qu'il allait chez le chef! Mais, ici, c'est l'hôtel du prince Tiarko... Alors, le chef, ce serait... ce serait... Malédiction sur moi!

XXII — Deux heures après

Tiarko trouva chez lui M. de Rognac qui l'attendait.

M. de Rognac était un vieux gentilhomme de province, ancien officier, vivant à Paris depuis quelques années, et à qui Fatalis était allé rendre visite à Paris, se recommandant d'un des anciens camarades de régiment de l'ex-officier.

Prévenu par le jeune homme du service qu'il attendait de lui, M. de Rognac n'avait pas hésité.

Très chatouilleux sur le point d'honneur, l'officier déclara au prince Tiarko que cette affaire n'était pas de celles qui pouvaient s'arranger, et que les conditions du combat devaient être des plus sévères.

Tiarko ne fit aucune objection, se mit d'accord avec M. de Rognac, et, séance tenante, téléphona à Pierre Morel, à l'Echo du Monde.

— Allo... monsieur Morel... Je suis le prince Tiarko. Voulez-vous prier vos témoins de passer chez moi, où se trouve en ce moment M. de Rognac, le second témoin de M. de Fatalis?... A moins que vous ne préfériez que nous nous rendions à votre journal... Vous allez demander à M. Sérard?... Bien, j'attends...

Quelques instants après, Pierre Morel annonçait à Tiarko que ses deux témoins, M. Sérard et Hercule Sénateurs, se rendaient chez lui.

Ce pauvre Hercule avait été quelque peu décontenancé d'apprendre que Tiarko était le témoin de ce Fatalis accusé d'avoir enlevé Rosette.

Il aurait bien voulu obtenir quelques explications, mais Pierre les renvoya à plus tard.

Force fut donc à Hercule de suivre M. Sérard sans comprendre.

L'entretien des quatre témoins fut des plus courtois.

La rencontre fut fixée le lendemain, à sept heures, dans les bois de Saint-Cloud.

Arme de combat: l'épée, avec gant de ville.

M. de Rognac, choisi pour diriger le combat, décréta qu'il ne prendrait fin que lorsque aurait été constatée l'infériorité manifeste de l'un des combattants.

Le procès-verbal fut rédigé, et Sérard et Hercule se retirèrent, pour informer leur client de ce qui avait été décidé.

Pas un mot n'avait été dit des motifs de la rencontre.

— J'ai rendez-vous au Cercle militaire, dit Rognac, après le départ des témoins de Pierre, ne pourriez-vous voir M. de Fatalis sans moi?... Vous savez son adresse?

— Je vais me rendre chez lui. Voulez-vous, demain matin, vous trouver ici vers six heures. Mon auto nous conduira chez M. de Fatalis, que nous prendrons... A propos, avez-vous un médecin?

— Oui, le major Barras, un vieil ami... Le médecin, les épées, c'est mon affaire. Ne vous occupez pas de ça. A demain.

Tiarko accompagna M. de Rognac jusqu'au perron, lui serra cordialement la main, et commanda son auto.

Or, tandis que ceci se passait à l'hôtel Tiarko, Andrea Smith qui avait vainement attendu la visite de Fatalis, — ne voulant pas téléphoner chez la comtesse Wanda, — se rendait avenue du Colonel-Bonnet, pour avoir quelques nouvelles au sujet de ce duel, qui l'inquiétait.

Ce qu'avait dit M. Sérard de l'adresse de Pierre avait alarmé Andrea.

Elle en oubliait sa jalousie contre la comtesse Stepanowska, cherchait toutes sortes d'excuses au geste de Fatalis, prenant la défense de cette femme qu'elle détestait.

Elle redoutait l'issue du combat pour ce charmant jeune homme, dont la présence — elle se l'avouait — lui causait le plus délicieux des émois.

Elle aimait Fatalis, et ne cherchait plus à lutter contre un sentiment qui s'était emparé d'elle, la dominait au point de lui faire oublier par instants sa haine contre Tiarko.

A quelques mètres de la maison habitée par Fatalis, l'auto d'Andrea s'arrêta.

Elle descendit, alla sonner à la porte, d'une main que l'impatience et l'amour faisaient trembler.

On ne répondit pas.

Pourtant, Andrea était certaine d'avoir entendu marcher dans l'appartement. Elle sonna encore. Silence complet.

Au concierge sorti de sa loge, elle demanda :

— M. de Fatalis n'est donc pas chez lui ?

— Je l'ai vu rentrer il y a une demi-heure. Il a dû sortir par la petite porte qui donne sur la rue.

— Rentrera-t-il bientôt ?

— C'est peu probable, madame.

— Mais il reviendra sans doute dans la soirée ? Enfin, vous le verrez ?

— Dans la soirée... ça m'étonnerait... M. de Fatalis ne passe jamais la nuit ici.

Andrea, indignée, songea au mensonge que Fatalis lui avait fait lorsqu'elle était venue le voir pour la première fois.

Cette histoire de chambre faite de

bonne heure par la concierge était une invention pure.

Froissée, Andrea allait se retirer. Elle se ravisa.

— Je vous remercie... Pouvez-vous me donner une feuille de papier, que j'écrive un mot ?

— Mais certainement, madame... Si vous voulez entrer dans la loge ?

Andrea, munie d'une demi-feuille de papier, traça au crayon ces quelques mots, qui disaient toute sa sollicitude et son dépit amoureux :

« Je viens d'apprendre votre duel. On dit M. Morel très fort. Méfiez-vous. Puisque vous êtes introuvable, et que, paraît-il, vous ne passez jamais la nuit chez vous, ne sachant où vous voir, je me permets de vous laisser cet avis amical. »

« ANDREA SMITH. »

Elle glissa le mot sous la porte de Fatalis.

Était-ce une illusion ?

Il lui avait semblé entendre marcher, ramasser la feuille de papier.

Elle sonna encore. Non, décidément, personne.

Elle rejoignit son auto, monta.

Au moment où le valet de pied, fermant la portière, lui demandait ses ordres, Andrea Smith vit arriver une superbe voiture à bande verte.

Elle reconnut l'auto du prince Tiarko.

— Dites au chauffeur de dépasser cette voiture et de s'arrêter à vingt-cinq mètres, après l'avoir dépassée.

Le valet monta près du chauffeur, donna les ordres.

A travers le rideau, précipitamment tiré devant la vitre, Andrea, croisa l'auto.

— Tiarko, chez Fatalis ! murmura-t-elle, affolée... que signifie cela ?

Sa voiture s'arrêtait.

Se rejetant en arrière, Andrea regarda passionnément par le petit carreau qui se trouvait derrière l'auto.

Elle vit ressortir Tiarko, l'air ennuyé.

— Fatalis n'était donc pas chez lui, murmura Andrea.

« Je m'étais trompée quand j'avais cru entendre marcher. »

Elle poussa un cri de surprise.

Par la seconde porte, celle de la rue, une femme venait de sortir, appelant Tiarko, qui allait monter dans sa voiture, et Tiarko se précipitait, le visage illuminé par la joie, le chapeau à la main.



— C'est étonnant qu'aucun naufragé n'ait encore pensé à cela !

Il se courbait devant la dame, baissait la main qu'on lui tendait.

A l'agitation de son cœur, Andrea devina qu'il était cette femme qui sortait de chez Fatalis.

— La comtesse Wanda ! dit-elle, jalouse... Elle... Elle chez Fatalis !

« Lasse de l'attendre, elle est sortie, et elle court se jeter dans les bras de Tiarko. Oh ! l'infâme créature ! »

« Et Fatalis... Fatalis que j'aimerais, m'a menti. »

« Il est l'amoureux de cette femme. »

« Folle que j'étais de croire en lui, de venir le trouver pour le supplier de veiller sur lui. »

« Pierre Morel peut bien le tuer... »

Cela m'est indifférent... Que dis-je, j'en serais très heureuse.

Elle prit le tube acoustique, et d'une voix mourante, ordonna :

— Retournez rue La Fontaine.

Cependant Wanda Stepanowska, cédant aux instances de Tiarko, prenait place dans l'auto et consentait à se laisser reconduire chez elle.

— Mais, chère amie, dit Tiarko, s'asseyant à ses côtés, que faisiez-vous donc chez M. de Fatalis ?

— Je l'attendais... Il m'a laissée chez lui pour aller faire une course urgente... Ne le voyant plus revenir, je me suis décidée à partir, et un heureux hasard m'a permis de vous rencontrer.

Ah ça ! seriez-vous jaloux, par hasard ?

— Dame ! il me semble...

— Il vous semble mal ! M. de Fatalis n'est et ne sera jamais qu'un ami pour moi. Il va d'ailleurs épouser bientôt une riche et charmante Américaine qu'il aime et qui l'adore... J'espère que cela dissipera vos ridicules soupçons.

— Oh ! fit Tiarko, rassuré, à vrai dire ma jalousie, chère Wanda, n'était que superficielle... C'était un nouvel hommage que je vous rendais.

— Très joli ce que vous dites là, fit Wanda, railleuse.

« Mais parlons de choses plus sérieuses... M. de Fatalis se bat en duel demain, avec un journaliste du nom de Pierre Morel, paraît-il. Il n'a jamais voulu me dire la cause de ce duel. Quelque histoire de femme, sans doute. Ce serait au sujet de cette Américaine, que je n'en serais pas surprise. »

Tiarko, satisfait, murmura :

— M. de Fatalis est la discrétion même. C'est un fort galant homme.

— J'ai appris que vous étiez son témoin.

— J'ai cet honneur, et je venais justement chez lui pour lui rendre compte de notre entrevue avec les témoins de son adversaire... Je suis très ennuyé de ne pas l'avoir trouvé...

— Ecoutez, mon ami. Faites-moi part de ce que vous voulez lui dire. M. de Fatalis me téléphonera sûrement dans la soirée, car il a été faire des courses pour moi, à l'ambassade, au sujet de certains papiers dont j'ai besoin... pour me marier.

— Ah ! chère Wanda, s'écria Tiarko transporté, vous consentez donc ?...

— Ne le saviez-vous pas ? dit la comtesse avec son plus séduisant sourire.

« N'aviez-vous pas deviné que lorsque ma bouche disait peut-être, mon cœur disait oui ? »

— Wanda... ma chère Wanda.

Il la prit dans ses bras, voulut cueillir un baiser sur ses lèvres.

Coquette, Wanda offrit son front.

— Respectez celle qui sera votre femme, Tiarko... Les baisers d'amour viendront en leur temps.

« Dites-moi vite ce qu'il faut que je dise à M. de Fatalis. »

Rappelé à la réalité, Tiarko raconta ce qui s'était passé.

— Dites-lui, ajouta-t-il, que M. de Rognac et moi passerons le prendre à six heures un quart, demain matin.

« A propos, est-ce que M. de Fatalis est bon escrimeur ?... Son adversaire est redoutable, paraît-il, et je suis un peu inquiet... »

— M. de Fatalis m'a dit ne craindre personne, à l'épée, et considère ce duel comme une partie de plaisir.

— Hum ! partie de plaisir...

— Pour lui, j'entend... pas pour son adversaire... que je plains de tout cœur.

— Vraiment... Ah ! vous me rassurez... Mais, dites-moi, chère et adorable Wanda, votre petite fièvre qui m'a privé du plaisir de vous voir...

— Envolée, disparue... Oh ! ce n'était pas bien grave.

— Pourquoi ne m'avoir pas permis de vous rendre visite ?

— Dans la soirée ?... vous n'y pensez pas, Tiarko... Et ma réputation... Sachez que, après huit heures du soir, nul n'est admis chez moi, pas même M. de Fatalis. La femme de Sésar ne devait pas être soupçonnée, dit-on, la fiancée du prince Tiarko ne doit pas d'avantage fournir matière à la médisance.

« Et voilà, mon ami, pourquoi je ne vous ai pas reçu, quelque plaisir que m'eût causé votre visite. »

« Mais, assez parlé de moi... Parlons un peu de vous. »

« Vous m'avez téléphoné, ce matin, en me disant que vous aviez quelque chose de grave à me dire. »

Le front de Tiarko se rembrunit.

Il pensait à Rosette, à sa fille disparue, à cette enfant, victime d'on ne sait quelle odieuse machination et tombée, Dieu sait, en quelles mains...

Ah ! s'il arrivait qu'elle fût perdue à jamais... Malheur à Mossi !

— Eh bien ? interrogea doucement la comtesse, qu'avez-vous, mon ami ?

« Vous semblez, soudain, très malheureux. »

« Vous aurais-je déplu sans le vouloir ? »

— Vous ne le pensez pas, Wanda... Votre amour me rend le plus fier et le plus heureux des hommes... Non, ce qui m'attriste, c'est un souvenir du passé... C'est... Wanda, il faut que je vous fasse un aveu... Je suis père.

— Vous !

— J'ai une fille... une fille que je croyais morte... et dont le hasard m'a révélé l'existence.

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

CELESTIN

Tous les dérivés de ce prénom devraient donner la perfection innée, avec quelque chose de vaporeux, d'idéal, de « céleste » enfin ; or, les très rares Céleste, les Célestin et Célestine, un peu plus nombreux sont plutôt terre à terre et positifs que perdus dans les nuages.

Très ordonnés, très actifs en même temps, ils vont leur chemin calmement et sûrement.

CELINE

Très douces, très bonnes, très dévouées, les Céline méritent d'être heureuses et d'attirer l'estime et la sympathie. Lorsque le mauvais sort s'acharne sur elles, ce qui, malheureusement, arrive, elles se montrent si résignées qu'elles en deviennent plus touchantes encore ; cependant, cette douceur n'est pas apathie, cette résignation n'est pas indolence ; nullement autoritaires pour elles-mêmes, les Céline savent se révéler énergiques et surtout persévérantes lorsqu'il s'agit de travailler pour ceux qu'elles aiment et de défendre leurs intérêts.

CHARLES

Plusieurs peintres, de nombreux écrivains apportent la preuve que les Charles sont bien doués pour les lettres et les arts : deux de nos plus fins conteurs, Perrault et Nodier, ont porté ce prénom ; Montesquieu, lui, déclarait « n'avoir jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé » ; cette boutade, si elle indique les goûts intellectuels des Charles, semble révéler, d'autre part, qu'ils ne sont guère émotifs, il ne faudrait cependant pas généraliser et les croire sans cœur ; l'éloquence d'un Montalembert puisait sa force dans la chaleur d'âme d'un orateur défendant une cause qu'il aimait.

Charlotte : Les Charlotte ont une volonté « terrible », indomptable ; pourtant, elles ne parviennent pas souvent à leur but. A quoi cela tient-il ? Sans doute à ce fait que leur imagination voit trop grand et les emporte au-delà du réalisable. Une sentimentalité ardente, on pourrait même dire violente, les agite et les empêche de se contenter d'un calme bonheur qu'elles jugent médiocre et insuffisant.

« Or, je n'ai appris l'existence de cette enfant que pour apprendre en même temps qu'elle avait été volée au brave homme qui l'avait recueillie et adoptée. »

— Et cette enfant... vous ne l'avez jamais vue ?

— Jamais !...

— Et... vous l'aimez ?

Tiarko baissa la tête.

— Je l'aime...

Wanda posa sa main sur la main de Tiarko...

— Votre fille sera ma fille ! dit-elle simplement.

XXIII — Le duel

Il y avait cinq minutes environ que Fatalis, ses deux témoins et le docteur, descendus de l'auto du prince Tiarko, étaient arrivés dans le bois de Saint-Cloud, à cinq cents mètres environ de la lanterne de Diogène, lorsque arriva l'auto de M. Sérard,



— Votre enveloppe de paye sera un peu plus lourde cette semaine. Nous venons d'acheter une meilleure qualité de papier.

avec Pierre Morel, Hercule, Sérard et un médecin de ses amis.

Ils saluèrent courtoisement Fatalis et ses témoins.

Pierre Morel restant près du docteur, Sérard et Hercule abordèrent Tiarko et M. de Rognac.

On tira au sort, et le choix tomba sur les épées apportées par Tiarko.

La direction du combat échet à Sérard.

Les conditions réglées définitivement, l'emplacement choisi, les témoins invitèrent les deux adversaires à mettre habit bas.

Fatalis refusa péremptoirement.

— J'ai les bronches très sensibles, dit-il. Je veux bien risquer un coup d'épée, mais non un rhume.

M. de Rognac protesta :

— C'est l'usage, mon cher ami. Vous ne pouvez garder votre redingote et votre gilet...

« Il va de soi que personne ne suppose que votre adversaire ou vous, ayez une cote de mailles sous vos vêtements, mais il est convenu qu'on se bat à l'épée en manches de chemise, alors que dans un duel au pistolet, au contraire, on garde sa redingote boutonnée et le col relevé, de façon à ne laisser passer le moindre bout de linge qui pourrait servir de point de mire. »

— C'est absurde ! dit Fatalis.

« Je me battrai tel que je suis ou ne me battrai pas... »

Tiarko transmis aux deux témoins de Pierre le désir de son client.

Sérard et Hercule protestèrent avec violence.

Pierre Morel, qui avait déjà quitté sa jaquette, haussa les épaules, ricana :

— Si M. de Fatalis craint un rhume, ne le contrarions pas... Il sera bien obligé de se dévêtir pour se faire panser, après le combat.

— Pardon, objecta Sérard, nous n'avons pas à céder aux fantaisies de ce muscadin... Il y a un usage établi...

[Lire la suite la semaine prochaine]

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —

par RANY

réponse à NOIRAUDE AUX YEUX BLEUS

Vous êtes si capricieuse que c'est à peine si vous pouvez vous comprendre vous-même ! L'impulsion du moment vous guide, et vos inconséquences ne se comptent plus bien que vous exprimiez avec le plus sérieux du monde tout votre désir de toujours bien faire. Seulement, vous ne savez plus être constante, vous oubliez vos promesses.

Jusqu'à ce jour, vous n'avez éprouvé aucune tristesse profonde, et pourtant sans vous faire morose bien souvent. Vous ne savez pas sortir avec aisance de toutes vos difficultés, alors vous traînez avec vous bien longtemps plus d'une impression désagréable sans pouvoir les préciser. Votre texte me fait de vous un portrait plutôt étrange. Il faudrait la peine de vous justifier une autre fois. Il y a tellement de surprises dans ce graphisme qu'il m'est impossible d'imaginer tout cela de la même personne. Voilà pourquoi je vous demandais une deuxième page pour pouvoir comparer.

réponse à SIMONE A LA CAMPAGNE

Je vous réponds tout de suite pour vous signaler un oubli de votre part : la date de ma première réponse. Je m'excuse de toujours insister, mais vous comprendrez que le nombre toujours croissant de mes correspondants m'oblige à une classification et de réception et de date d'impression. Il faudrait donc accepter cette exigence, autrement, je risquerais les répétitions ennuyantes. Vous savez, la comparaison de textes est d'une grande efficacité. Alors, c'est entendu, vous revenez ?

réponse à VARENNOISE

Eh bien non, tous ces détails ne sont pas aussi révélateurs que vous ne le croyez. Comme ils ne vous compromettent nullement, vous pouvez les multiplier à volonté. Mais je crois que sous ce bavardage se dissimule une grande nervosité intérieure, voilà pourquoi l'activité de la grande ville ne vous fatigue pas ou du moins vous libère temporairement. Vous n'avez jamais pu vous contenter dans vos desirs et vos ambitions les plus vôtres. Alors, aujourd'hui il vous faut des compensations. Je ne sais trop ce qui vous a toujours retenue, car vous recevez fort bien les confidences et vous croyez à l'amitié. Mais dès qu'il s'agit de votre tour, vous êtes d'une pudeur insupportable, malgré quelques désinvolture lesquelles viennent en parfait désaccord avec vos sentiments d'expression plutôt réservée. Votre opportunisme n'est pas encore condamnable, ce qui signifierait que vous pouvez atteindre presque le juste milieu. Vous ne seriez donc pas loin de la vertu ?

réponse à BERNARD

Bernard est si habile à dissimuler et ses pensées et ses sentiments qu'il en est le premier à demeurer tout perplexe. C'est la rançon des compromis. Bernard, votre capacité intellectuelle est indéfinissable et votre imagination entraîne tout le monde de surprise en surprise. Seulement, ces deux puissances, vous vous en servez toujours sur un plan superficiel et vous croyez que seuls les traits d'esprit les plus fins sont un indice de supériorité. Votre opportunisme se découvre facilement et il vous est impossible de conserver les amitiés que vous croyez les plus solides, vous ne donnez jamais sans désintéressement. Vous savez admirer la beauté et elle vous attire, mais vous vivez encore d'abstraction, aussi une fois que vous vous en approchez, vous voudriez être capable de la détacher entièrement du personnage et vous sauver tout seul avec ce trésor, sans vouloir payer, bien entendu.

Vos scrupules me laissent perplexe. Aussi, je n'ose plus m'aventurer dans cette recherche, le texte soumis est nettement insuffisant pour répondre à vos exigences. Vous seriez vraiment gentil de me permettre de compléter. Les découvertes viennent souvent de résultats contradictoires.

réponse à NERVEUSE (Montréal)

Je crois que vous avez raison, en partie. Mais les constantes demeurent toujours présentes. Elles peuvent s'altérer, mais elles ne meurent pas. Dans votre cas, votre patience et votre confiance sont à peu près inébranlables et cependant vous manifestez des excès de nervosité de temps à autre, et cela au moment d'un surcroît de fatigue ou morale ou physique ou les deux à la fois. Mais parce que vous avez cette belle première qualité, vous saurez plus vite qu'une autre reprendre votre équilibre et continuer à vivre dans la sérénité et la paix intérieure.

Votre franchise et votre bonne volonté et aussi votre bonté sont des atouts pour vous, bien qu'ils vous fassent souffrir. Eh oui, vous ne tolérez pas du tout le mensonge, lorsque vous le détectez, puisque vous ne vous le permettez jamais. Vous êtes toujours prête à rendre service et vous êtes même capable de supporter bien les remarques justes mais désobligeantes. Et lorsque votre cœur a dit oui, c'est à peine insupportable ce que vous pouvez sacrifier pour autrui, mais il faut tout de même vous adoucir l'existence par quel-

ques réciprocités et vous avez le don de les provoquer.

Je vous remercie de la marque de confiance que vous m'accordez. Je vous prierais de lire l'analyse "Chicoutimi".

réponse à CHICOUTIMI

Je vous désappointerai sûrement, puisque le papier en question est des plus trompeur en ce qui concerne la graphologie. Toutefois, je vous en tracerai les grandes lignes. Cette personne éprouve toujours le besoin de se justifier à ses propres yeux autant qu'aux yeux des autres. Son pessimisme est caractéristique, bien qu'il tienne désespérément à la vie. Ses impatiences, ses brusqueries n'indiquent pas tout à fait un mauvais caractère, mais bien une instabilité qu'il m'est impossible de bien qualifier.

Somme toute, c'est une personne honnête à qui il faut bien expliquer les choses cependant pour qu'elle les accepte avec intelligence. (Je détruirai ce document, si vous ne le réclamez pas d'ici un mois).

réponse à AUTOUR DU MONDE A L'ANNEE

Vous m'expliquez un peu l'irrégularité de votre écriture, tout de même vous ne niez pas que vous vivez dans l'incertitude et l'énergie : vous courez après je ne sais quoi, vous redoutez je ne sais quoi. Vous aimez le travail bien fait, mais si vous n'y sentez pas un intérêt assez captivant, vous y renoncez tout de suite, même si vous l'avez abordé avec le plus grand enthousiasme. Vous manifestez un goût assez sûr dans tout ce qui est de l'extérieur et pas un seul détail vous échappe. Seulement lorsqu'il s'agit de vous, vous savez fort bien ce qui vous fait défaut, mais vous n'êtes pas prête à renoncer à certaines habitudes adoucissantes mais aussi presque lascives.

Autant vous vous montrez aimable avec ceux que vous considérez vos amis, autant vous pouvez vous montrer mesquine avec ceux que vous redoutez ou comme rivaux ou comme étant des personnages indignes de votre compagnie. Vous savez vous intéresser à une foule de choses pas spécialement pour vous cultiver mais pour remplir le vide des heures de la semaine, bien que vous sembliez avoir un travail assez essouffant.

Que je sois un homme ou une femme, j'ai peine à vous saisir, vous faites l'étrouffé quand il ne vous reste que cette porte pour sortir d'une impasse ; vous agissez comme la femme la plus sensée quand vous vous approchez d'être vraiment supérieurs ; enfin, vous vous comportez comme la femme la plus choyée, la plus comblée de l'univers. Mais dès que l'on s'approche de vous, l'on se rend compte que la vie ne vous a pas toujours été si facile et que souvent vous avez sauvé d'abord la surface. Aussi, vous est-il arrivé et vous arrivera-t-il encore de ne plus vous comprendre vous-même et de désirer bien sincèrement faire le point.

Vous me reviendrez et je trouverai autant de nouveautés à vous décrire. Vous n'avez pas fini de causer des surprises à tous et à chacun. Vous ne serez jamais à l'arrière-plan, il y a trop de dynamisme chez vous. Je vous souhaite de ne jamais vous laisser aveugler par les poussières que vous soulevez parfois.

réponse à JEANNE

Vous devriez le savoir maintenant, je ne veux pas m'attarder aux textes rédigés à la mine et sur papier ligné. Il faudra donc vous reprendre et cette fois aussi, ne faites aucun effort pour me transcrire des bouts de phrases ou des définitions, transmettez-moi tout simplement votre pensée. Alors, à quand la lettre en bonne et due forme ?

réponse à C. R. E. P. B.

Dans le cas présent, je ne peux qualifier votre geste d'indiscret, le texte était si impersonnel. De toute façon, si vous ne me faites pas signe d'ici un mois, je détruirai le document, comme d'habitude. Je ne trouve rien d'exceptionnel dans cette écriture, sauf le tracé qui indique une formation nettement hors du continent nord américain. Malgré l'instruction plutôt modeste de cette personne, son esprit est toujours en alerte et ce qu'il se donne la peine d'apprendre, il le fait avec tout le souci dont il est capable. Il manifeste beaucoup de docilité, mais dans son for intérieur, il entretient beaucoup de mécontentement, il a dû être blessé plus d'une fois. Il n'aime pas les déplacements, mais le contact de l'extérieur le transformera et le rendra plus exigeant à tout point de vue. C'est tout ce que je connais de ce jeune homme.

réponse à MARTHE ou MARTHA

Je me rappelle tout de même un peu de vous pour avoir soupçonné votre état actuel. Vous n'êtes plus obsédée mais vous êtes si peu habituée à une vie normale que vous êtes souvent à bout de souffle et perplexe. Vous ne perdez jamais confiance, cependant, vos exigences sont réduites au minimum et vous trouvez votre bonheur dans les choses les plus simples. Tant mieux, si vous pouvez éloigner ainsi l'ennemi numéro un qu'est l'ennui. Vous n'êtes pas trop loquace,

mais vous n'êtes à peu près jamais taciturne : vous logez dans votre esprit un monde très varié et bien attrayant. Aussi, n'éprouvez-vous jamais le besoin de chercher ailleurs vos distractions. Tant que vous ne rencontrez personne pour vous tomber sur les nerfs, votre vie continuera d'être agréable. Vous le savez, votre sensibilité est si ébranlée que vous redoutez le moindre contact de l'extérieur, aussi l'éviterez-vous avec soin tout en étant fort agréable dans vos conversations plutôt brèves mais cordiales.

Il est étrange comme la maladie peut rendre les gens philosophes. Comment ne pas l'être quand on a si bien appris à aimer et les livres et la nature !

réponse à ADRIENNE (18 ans)

Vous me semblez une jeune fille fort intelligente et bien affable : joindre l'utile à l'agréable et vouloir se briser à l'esprit de groupe, voilà qui est bien à votre âge.

Le soin que vous apportez au moindre de vos gestes est une très bonne note à votre crédit. Mais comme vous vous révélez avec réticence, il faudrait bien vous décider à me fournir un texte beaucoup plus long autrement, il faudrait bien vous décider à me fournir un texte beaucoup plus long autrement je risquerais de persister dans les généralités. Puisque vous me laissez avec un au revoir très amical, je viens donc vous solliciter une autre fois. A bientôt, j'espère.

réponse à ALOUETTE D.

Vos souhaits me font oublier toute la fatigue que ce travail comporte et augmentent le réel plaisir que j'éprouve à lire mes correspondants. Vraiment, malgré la gêne, la négligence ou bien la paresse qui vous caractérisent un peu, vous êtes bien sympathique. Oui, Alouette, il vous arrive d'être prise soudain de panique devant un geste à poser, devant un sentiment à exprimer et cela sans raison précise. Alors, comme vous préférez la paix en tout et partout, vous vous retirez après avoir subi une défaite, vous devenez négligente, vous ne voulez plus tirer parti d'une circonstance qui rebâtirait toute votre position si seulement vous vouliez. Ou bien, un jour vous avez compris qu'il faudrait, mais vous ne faites travailler que votre esprit de calcul, et vous décidez qu'il vaut mieux subir quelques inconvénients surtout s'il y a un effort de moins à fournir. Ce qui est le plus surprenant, cette attitude ne se manifeste que dans un certain domaine, car vous aimez les sports plutôt violents, vous pouvez vous déhancher très loin pour déguster un très bon repas, vous vous déplacez facilement pour un spectacle de choix et cela pas toujours en auto, s'il vous plaît.

Avec le peu de texte en mains, je n'ai pu me rendre qu'au premier couplet de votre chanson, c'est à dire je vous ai "plumé le cou" ! Et pourtant le mouvement est entraînant jusqu'à la fin, n'est-ce pas ?

réponse à TOUJOURS RELUEE

La seule remarque relevée de la première analyse (pourquoi en avez-vous omis la date de parution ?) se justifie encore ici, et ce que vous consentez à dire que soit aimable ou non, vous ne parvenez jamais à le faire sans cette pointe malicieuse que vous lancez partout. Et pourtant, que de possibilités dans vos finesses d'esprit et de cœur.

Comment espérez-vous un résultat très exact lorsque vous-même vous fournissez le minimum d'effort pour satisfaire à mes conditions. Puisque vous paraissez en quête de sujet de dissertation et que vous aimez la discussion, je vous inviterais à me faire connaître votre opinion sur un volume que vous venez de lire ou bien sur un spectacle ou un film que vous auriez vu récemment, à votre choix. Vous serez ainsi tellement prise par le sujet que vous ne penserez plus à moi et que vous resterez vous-même au moins pour un bon moment, c'est cet instant qui m'intéresse.

réponse à B. B. C.

Tout d'abord, votre cœur est fatigué, mais il peut battre encore bien fort et bien longtemps. Au fait ce cœur sincère et tendre est stimulé par un courage à toute épreuve qui va parfois jusqu'à la témérité.

Il m'est assez ardu de vous promettre une réponse, votre lettre est insuffisante. Les points d'appui sont absents et je risquerais ainsi de vous flatter en vain. Si vraiment il est de votre intention de discuter plus sérieusement de l'affaire, je vous écrirai, si vous en exprimez le désir, bien entendu. Alors, c'est à vous de décider maintenant, puisque vous êtes assurée de ma collaboration.

réponse à T. LETYPE

Aujourd'hui encore vous m'écrivez sous l'impulsion du moment. Mais vos commentaires sont si intéressants qu'ils confirment, sans que vous vous en doutiez, mes observations. Le fait de vous prendre pour une jeune fille, quand vous êtes mère de trois enfants n'enlève rien à cette allure presque vagabonde que vous affectez parfois. Et puis, vous savez fort bien qu'à trente ans, l'on peut avoir mis au monde une grande partie de sa famille sans pour cela avoir acquis le sérieux voulu pour être à la hauteur de sa tâche...

Vous n'acceptez pas que je vous confine à une tour d'ivoire sous prétexte que vous aimez les réceptions et le plaisir, et pourtant vous l'avouez vous-même, vous réduisez à volonté le nombre de vos amis et à ceux-ci du groupe privilégié, vous n'êtes pas capable de leur donner une vraie amitié indulgente et profonde, vous êtes inaccessible tout en circulant beaucoup. Mais je me dois d'arrêter ici cette discussion inégale, puisque je ne possède pas le texte intégral de mon analyse. Si vous aviez l'amabilité de me signaler la date de la parution, je vous reviendrais volontiers.

Malgré tous les défauts énumérés, je vous reconnais une qualité capitale, la franchise avec vous-même bien que parfois vous voudriez tant vous excuser de vos fredaines.

[Lire la suite page 30]

PLAIDOYER POUR UN...

[Suite de la page 18]

rentables, coûtent également fort cher : quelque 10 millions de dollars par an à la seule ville de Los Angeles ; plus de 100 millions par an aux États-Unis. Les modernes techniques de prévention sont toutefois, généralement, moins onéreuses. Il est même des cas où, en combattant la pollution de l'air, on a été conduit à organiser la récupération, sous une forme rentable, de sous-produits industriels intéressants.

Selon le Comité d'Experts de la Pollution de l'Air, convoqué récemment à Genève par l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), les présentes connaissances permettent d'éviter, dans une mesure déjà très appréciable et à relativement peu de frais, la pollution atmosphérique. Il s'agit notamment de mieux construire et de mieux situer usines et fabriques, de les doter d'un équipement plus rationnel et d'un personnel parfaitement qualifié. Beaucoup d'entreprises industrielles, si l'on en croit les experts, pourraient éviter l'émission de fumées et d'émanations nocives en équipant leurs chaudières de systèmes d'aération appropriés. Cette formule ne s'applique toutefois pas aux installations de chauffage au charbon (ces grandes pourvoyeuses de smog à Londres) dont sont équipées les habitations. Conséquence : bon nombre d'agglomérations seront vraisemblablement contraintes d'adopter, tôt ou tard, de nouveaux systèmes de chauffage domestique.

Quant aux automobiles (coupables de polluer l'air de Los Angeles), elles posent un problème qui préoccupe manifestement les autorités de toutes les grandes villes où la circulation automobile s'accroît à un rythme inquiétant : sauront-elles épurer leur atmosphère de ce mélange peu avenant d'hydrocarbures émis par trop de moteurs qui, soit par usure, soit par mauvais réglage, carburant mal ? La so-

lution, estiment les experts, devrait être trouvée dans un progrès technique tel que chaque moteur brûlerait son carburant avec un rendement proche de 100%.

Ce tableau (fatalement incomplet) de la pollution chimique de l'air intéresse pratiquement les seules populations urbaines, voire suburbaines. Les campagnards, eux du moins, en sortent indemnes... Pour l'instant, car une nouvelle forme de pollution atmosphérique — la pollution radioactive — constitue un problème de santé publique qui peut en revanche intéresser, voire préoccuper indistinctement les gens des villes et des campagnes. Les déjà multiples applications industrielles de la radioactivité (pour ne citer qu'elles) peuvent s'accompagner, faute de suffisantes précautions, d'une émission plus ou moins importante de substances radioactives susceptibles de polluer l'atmosphère. La prévention de ce phénomène n'est pas la moindre préoccupation des savants et des autorités responsables, dans les pays où l'utilisation de l'énergie atomique connaît un développement inéluctable.

Cet aspect « radioactif » de la pollution atmosphérique montre, s'il le faut, que celle-ci pose de multiples problèmes à la solution desquels doivent concourir non seulement le médecin, l'ingénieur, le chimiste, le technicien, le savant, mais également le législateur et l'administrateur, et dont les données débordent souvent le cadre national. Bien que les conditions diffèrent selon les pays et les localités, les méthodes d'enregistrement de la pollution atmosphérique et les remèdes qu'on y apporte, s'inspirent dans leurs grandes lignes de principes identiques.

L'OMS, consciente de l'utilité que peuvent avoir les connaissances et l'expérience acquises en ce domaine dans

un pays donné, pour d'autres pays aux prises avec ces mêmes problèmes, a institué un Comité d'Experts de la Pollution atmosphérique, qui groupe des spécialistes, de formation médicale et sanitaire, originaires de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe.

Leurs travaux favoriseront désormais l'échange d'information et contribueront à orienter les recherches et à développer, pour le plus grand bien des populations du monde entier, l'application pratique de mesures préventives efficaces.

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[Suite de la page 29]

réponse à UNE LECTRICE DES PRAIRIES

Vous vous excusez de votre longue lettre et pourtant il y manque un détail important, la date de la première analyse. Chère amie, ma mémoire est très bien entraînée, mais vu le nombre croissant de mes correspondants, je ne puis m'attarder sur ces pseudonymes.

En ce moment, je vous trouve en pleine effervescence sentimentale, mais vous trouvez encore le moyen de vous concentrer sur vos occupations favorites qui demandent de la patience et vous vous sentez toujours prête à éviter des ennuis à tout le monde excepté à vous-même, vous vous faites très souvent la vie dure.

Si nous pouvions comparer les textes, nous pourrions en retirer le plus grand bien. Merci de toutes vos amabilités.

réponse à LYNE

Il ne vous arrive pas tous les jours d'adresser des paroles aimables, mais une fois décidée, vous savez le faire très bien. Ce qui signifie que vous auriez tout intérêt à polir les angles aigus. Vos inconséquences et vos impertinences ne sont jamais signées de méchanceté, c'est ce qui vous sauve. Toutefois, votre intelligence est assez vive pour vous rendre compte de votre comportement de petite fille non disciplinée.

Parce que vous vous sentez seule et que vous subissez mal la solitude vous prenez une attitude provocante, vous voulez à tout prix vous signaler à l'attention, puis une fois que vous y êtes engagée, vous devenez nerveuse, vous redoutez l'approche et ensuite vous prenez la fuite après vous être montrée des plus accaparante. Comment peut-on ainsi porter un jugement exact sur vous dans pareilles conditions ? Certes, votre timidité est à la base de ces agissements extrémistes, mais puisque vous savez très exactement qu'avec un peu

plus d'instruction vous pourriez vous rendre plus intéressante, pourquoi ne risquez-vous pas ? Aujourd'hui les cours du soir ou par correspondance sont à la portée de tous. Et puis vous occuperiez tout votre temps libre à quelque chose de profitable, de durable... Je parierais que vous êtes déjà décidée d'agir.

réponse à J. L. W. F.

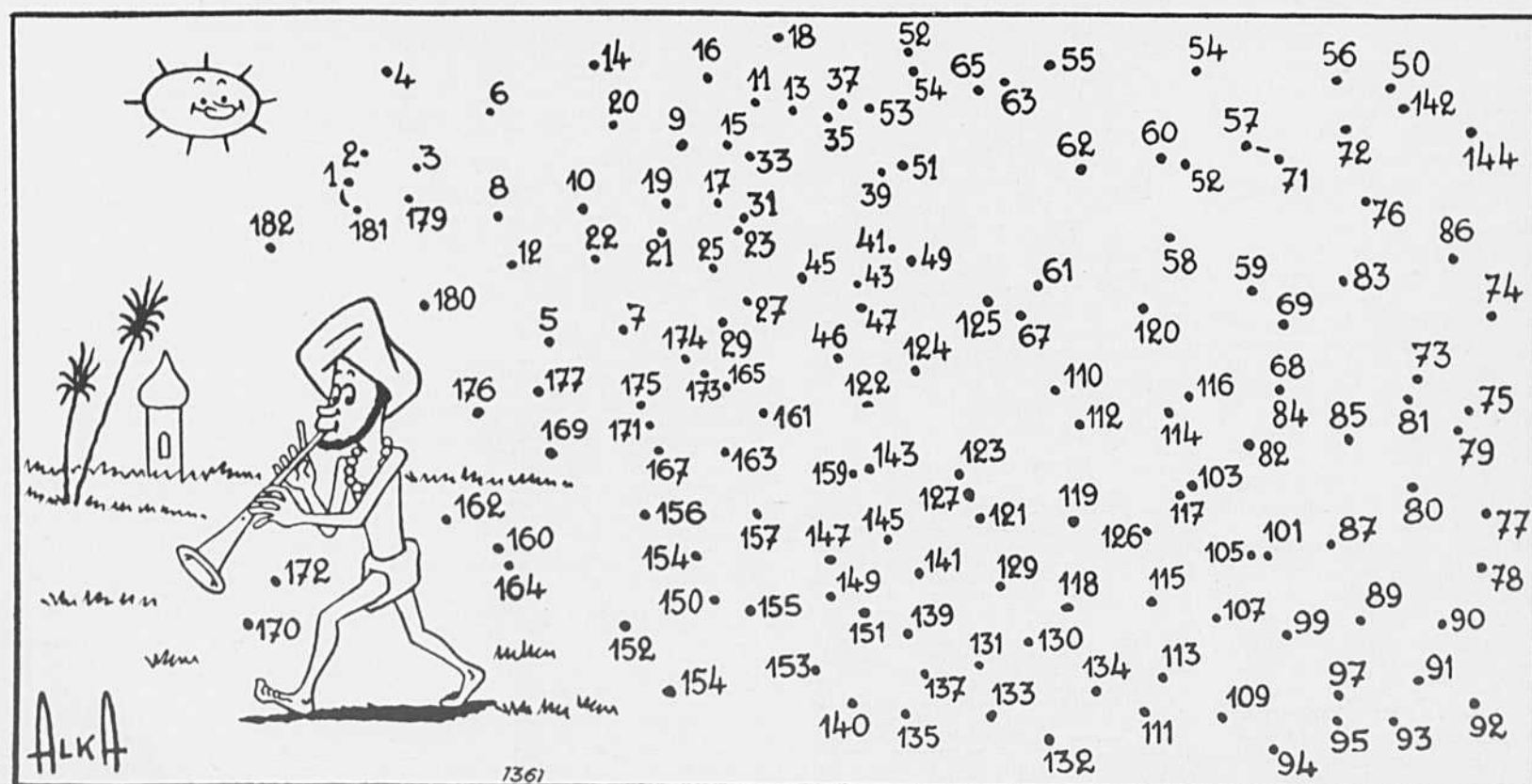
Tout d'abord, j'ai peine à croire que vous êtes une perfectionniste. A votre grand désespoir, vous n'avancez pas autant que vous le désirez, au contraire, vous constatez et avec raison, que vous rétrogradez. Voici, tout l'effort que vous déployez à vous détailler sans arrêt, vous pourriez le dépenser à aller de l'avant en prenant pour acquis que tout le monde commet des erreurs mais que la sincérité et la bonne volonté et la détermination peuvent assurer la victoire contre cette aventure périlleuse qu'est la vie.

Vous n'avez pas encore trouvé le point névralgique de tous vos intérêts, mais cela viendra, soyez aux aguets, mais de grâce, prenez un peu plus de répit.

réponse A VOUS

A vous, je n'ose confirmer mes trouvailles, mais vous m'apparaissez comme une narcomane ! Vos crises semblent si rapprochées que vous devez vous trouver bien misérable. Je regrette de ne pouvoir vous expliquer plus longuement mon point de vue, car si vous pouviez confirmer ou nier ce doute, je risquerais beaucoup moins de maladresses. Vous me rendriez service en répondant en toute franchise à ma question.

LE FAKIR A LA FLUTE !



Voulez-vous savoir pour qui ce fakir joue de la flûte ? Réunissez alors les points du dessin dans l'ordre indiqué par les chiffres et nombres impairs ! C'est-à-dire réunir les

points 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13 etc. Les points indiqués par un nombre pair ne servent qu'à embrouiller la piste ! Que voyez-vous maintenant ?

LE FABULEUX ROMAN...

[Suite de la page 9]

roirs réduisait à cinq centimètres, au centre d'un aquarium rond, une charmante personne.

De la grande prospérité à une faillite spectaculaire

Mais Chicago reste un peu la province. Il lui faut New-York. Sans prendre assez soigneusement la température de Broadway, il y monte deux spectacles qui tombent à plat. Mais le troisième réussit : c'est *Le Mikado* brûlant. On n'y voit rien moins qu'un volcan en éruption et une cascade d'eau de savon de soixante pieds de haut.

Mais il veut plus et mieux : une salle de danse où plus de 12,000 danseurs s'ébattent, un cadre qui s'appelle « les ruines de Paris », un autre qui reproduit le Quartier Français de la Nouvelle-Orléans.

Déjà, les caricaturistes s'occupent de lui. On le représente sous la forme d'une vache qui dévore une ration de foin, tandis que les « tapeurs » la traquent à l'autre bout... En fait, ce qui venait dans la main droite de Mike Todd partait par la main gauche. Il avait un terrible défaut : c'était un joueur-né.

Ils ne sont pas rares, les juifs pieux, portant une barbe rituelle et des favoris bouclés, vêtus de lévites, qui peuplent les quartiers juifs des villes américaines, vivant pauvrement, qui engendrent des fils dans le style de Mike Todd. Pour le jeu, tout au moins, les champs de courses, les rings de boxe, tous les lieux où l'on risque de l'argent sur des paris, leur sont bons.

Demon Runyon, l'historiographe de Broadway, a écrit de Mike Todd qu'il était le plus grand joueur qu'il eût connu.

— Il était né joueur, il n'hésitait pas à risquer 3 à 4,000 dollars par jour sur un seul cheval.

Mais il n'hésitait pas davantage à faire d'extraordinaire cadeaux ; pour le plaisir. Pendant la guerre, il monta deux grandes opérettes et offrit à l'une des vedettes un poudrier pavé de brillants. Elle l'oublia le soir même au restaurant, où il le récupéra, et se le fit rembourser par le joaillier. Le lendemain, l'actrice recevait à la place un immense tableau de Bouguereau, *La Toilette*. « Comme ça, vous ne le perdrez pas », écrivit Todd.

Il est encore accroché au même mur, et l'étiquette aussi : 2,475 dollars.

Au milieu de ce tohu-bohu d'affaires et de gens, Mike Todd restait un excellent mari et un bon père. Aussi, quand Bertha mourut, en 1946, pendant une opération que son cœur ne supporta pas, il se trouva affreusement désemparé, joua de plus belle, et accumula les imprudences.

Ce n'était pas son mariage avec la ravissante Joan Blondell qui arrangerait les choses : il serait bref. En 1950, il divorce et fait faillite.

Pas n'importe quelle faillite, une à sa mesure, c'est-à-dire démesurée.

— Trop, c'est encore trop peu pour moi, disait Mike Todd.

Tout de même, six millions de dollars de dettes, c'était beaucoup. Dont le dixième au fisc, et des brouilles à la société de nettoyage de vitres de son bureau, et à 115 autres créanciers.

— Que voulez-vous tirer d'une peau vide ? disaient ses principaux créanciers quand on leur demandait pourquoi ils ne poursuivaient pas plus durement le failli.

Il ne possédait rien. Sinon un système nerveux à toute épreuve, une confiance inébranlable dans ses talents, « une imagination à faire craquer les os de la tête », et, au fond, beaucoup d'honnêteté. C'est-à-dire le désir sincère

de pouvoir payer un jour tout ce qu'il devait.

Sauvé par le cinémaScope... et par l'amour d'Elizabeth Taylor

Ce quadragénaire gardait l'air d'un homme jeune. Son extraordinaire regard bleu, un menton volontaire, un sourire convaincant, des gestes rapides ponctués de phrases qui semblaient sortir d'une mitrailleuse, paralysaient et fascinaient ses interlocuteurs. Il refit la conquête de Hollywood, bien décidé, cette fois, à briller parmi les plus brillantes étoiles.

D'ailleurs, ses commanditaires lui gardaient leur confiance, puisqu'au lendemain de sa faillite, il avait trouvé 150 millions pour monter un spectacle ! Et retrouvé du même coup des huit lignes téléphoniques, ses secrétaires harcelées, et adorant sa fébrilité de pile électrique. Et sa vive intelligence qui lui conseillait :

— Mike, tu viens de prendre une leçon. La plus sûre. Ne touche plus à une carte et laisse les chevaux paître tranquilles.

Il écoute la voix. On ne vit plus jamais Mike Todd risquer un sou. Il ne risqua plus qu'à coup sûr : d'abord avec le Cinéma. Il en avait vu les possibilités, mais sans enthousiasme, et s'il vint en Europe pour diriger les prises de vues de *Voici le Cinéma*, il pensait déjà à autre chose. Mais il ne savait pas très bien à quoi. Et il s'était séparé de ses associés quand le film fut projeté. On le rencontra alors dans les rues de New-York fumant ses fameux cigares cerclés de la devise : « Je suis fabriqué pour Mike Todd », à la recherche d'un savant.

— Où est l'Einstein de l'optique ? demandait-il à tout venant.

Quand on lui eut répondu cent fois : Brian O'Brien, il se mit à sa recherche. O'Brien, professeur d'Université, inventeur d'une caméra filmant 10 millions d'images par seconde et qui enregistre les explosions, se souciait peu de Mike Todd. Il commença à s'en soucier cependant, quand Mike se mit à lui téléphoner sans arrêt pour le supplier d'inventer un appareil « qui laisse sortir toutes les images par un seul trou, comme dans le cinéma ordinaire ». Au bout de deux mois, séduit par ce fou, O'Brien consentit à étudier la chose.

Au mois de mai, les cent jeunes savants lancés sur l'étude par O'Brien avaient mis « la machine avec un seul trou » au point.

La fortune de Mike Todd était désormais assurée. Il trouva des commanditaires, un million de dollars, donna son nom au procédé dont O'Brien voulut bien reconnaître « qu'il était sorti de l'imagination de Mike ». Les créanciers payés largement, il restait des milliards...

Et sa rencontre avec Elizabeth Taylor couronne cette extraordinaire carrière. Sous les slogans publicitaires, les photographies destinées au public, les belles phrases lancées aux journalistes, il n'était pas difficile de déceler entre ces êtres une tendresse exceptionnelle, l'entente merveilleuse qui naît plus forte entre des cœurs blessés. La touchante et belle Elizabeth Taylor émergeait d'accidents de santé forts graves quand elle rencontra Mike. Elle tourna « le Géant » aux côtés de son grand ami James Dean. Mike Todd la fascina comme il fascinait tout le monde, mais la force de ce colosse de l'aventure, réchauffa le désarroi de cette jeune femme qui avait vingt ans de moins que lui.

Il lui offrit une bague comme les

reines en ont dans leurs trésors seulement.

Mais que ne lui offrit-il pas ? Dans la grande maison où brillent les fleurs, où les lumières sortent des vases les plus précieux, sous les Degas, les Picasso, les Breughel, et les Pissaro des murs, ces deux êtres virent leurs jours comblés quand la petite Liza vint au monde l'été passé. Elizabeth était affreusement fatiguée mais elle savait que cela ne durerait pas, que Mike lui rendrait ses forces... Ils étaient si heureux.

Il allait tourner *Don Quichotte*. Il avait lu tout ce qui peut se lire sur le sujet comme il savait tout de Jules Verne avant de tourner « *Le Monde en 80 Jours* ». Comme il savait tout de Tolstoï avant de tourner *Guerre et Paix*.

DALE CARNEGIE VOUS...

[Suite de la page 5]

dernier article et terminait en le traitant de noms peu flatteurs, il répondait par la note suivante :

« A bien réfléchir, je ne suis pas complètement d'accord moi-même avec cet article. Tout ce que j'ai écrit hier ne me plaît pas nécessairement aujourd'hui. Je suis heureux de connaître votre opinion sur ce sujet. La prochaine fois que vous passerez dans le voisinage, venez donc me faire une visite, nous pourrions discuter cette question à loisir.

« Bien sincèrement... »

Que pouvez-vous rétorquer à un homme qui vous parle de cette manière ?

Les élèves de mon cours doivent subir une épreuve originale. Chacun d'eux est invité à se présenter à son tour au jugement de ses camarades, et ceux-ci lui montrent sa personne telle qu'elle apparaît aux yeux des autres. Ils lui révèlent franchement ce qui, en lui, leur plaît ou leur déplaît. Bien entendu, leurs observations sont formulées par écrit et ne sont pas signées ; ainsi, les autres sont libres de mettre au jour leurs pensées les plus secrètes.

Après avoir subi cet examen, un jeune homme vint me trouver, désespéré. Ses critiques l'avaient flagellé comme un galérien. On le dénôgait comme un type trop sûr de soi, autoritaire, égoïste. On le traitait de mauvais coucheur et de « communiste ». L'un des accusateurs souhaitait même de le voir chassé de la classe.

A la séance suivante, le « coupable » se leva, fit face à tous, et lut à haute voix les insultes dont on l'avait accablé. Mais, au lieu de condamner ses juges, comme il avait été tenté de le faire, il déclara :

— Songez au service que j'ai rendu à tous ceux qui avaient commencé le livre et aurait tant voulu savoir la fin... ironisait Todd.

Ses bons mots, on ne les compte pas. Il amusait. Mais il faisait mieux. Il aimait sincèrement les hommes, ses frères. Et le petit peuple de Hollywood s'est écrasé aux portes de la synagogue où des prières furent dites pour lui tandis qu'on l'enterrait près de son père, dans le petit cimetière juif de Chicago et qu'Elizabeth Taylor, Liz pour lui, — il avait donné son nom à l'avion fatal — s'écroulait hurlante, pantelante, vidée de la force qu'il lui donnait.

Le monde enterrait avec les restes calcinés de Mike Todd un de ceux qui jettent sur le train-train de la vie quotidienne quelques poignées d'étoiles, sans souci de se brûler les mains.

« Mes amis, je vois que je ne suis guère sympathique ; je ne puis me faire d'illusions à ce sujet. Il m'a été pénible de lire ces critiques, mais elles me sont salutaires. Elles ont rabaisé ma superbe ; elles m'ont donné une bonne leçon. Au fond, je ne suis qu'un homme, j'ai besoin d'amitié tout comme les autres... Voulez-vous m'aider ? Voulez-vous m'adresser ce soir d'autres billets où vous me direz franchement ce que je dois faire pour me perfectionner ? Je ferai tous mes efforts pour m'amender ».

Ce n'était point là une comédie. Le jeune homme était sincère et c'est pourquoi il toucha ses auditeurs. Tous ceux qui, huit jours plus tôt, l'avaient voué aux gémonies devinrent ses plus chauds partisans. Ils louèrent sa franchise, son humilité, son empressement à se perfectionner. Ils l'encouragèrent, lui donnèrent de bons conseils pour se corriger et avouèrent qu'ils avaient déjà beaucoup plus de sympathie pour lui.

Selon le mot de l'Écriture, « sa modeste réponse avait éloigné leur courroux ».

Quand nous sommes sûrs d'avoir raison, efforçons-nous avec tact et douceur de faire partager notre opinion. Mais quand nous sommes dans notre tort — ce qui se produit avec une fréquence étonnante, si nous avons la franchise de l'admettre — reconnaissons notre erreur promptement et de bon cœur. Non seulement nous constaterons des résultats surprenants, mais encore ce sera beaucoup plus amusant que d'essayer de nous défendre.

Retenez bien ce vieux proverbe : « En récriminant, on n'obtient jamais assez. Mais, en cédant, on obtient plus qu'on espérait ».

CLAIRE GAGNIER, UNE DE... [Suite de la page 3]

phine Boss, Jérôme, Gilles Vaillancourt, Claudette Picard, etc.

Et elle m'avoue que c'est bien dommage que les caméras de T.V. soient allergiques au noir, parce que c'est, en somme, ce qu'elle préfère, pour la ville comme pour la scène. Nous l'avons vue souvent vêtue de bleu, et en effet, c'est une de ses couleurs préférées, qui lui va d'ailleurs fort bien, surtout depuis qu'elle est devenue blonde.

Car Claire Gagnier est réellement une brune aux yeux sombres. Mais voici qu'ayant à jouer *Le Pays du Sourire* avec André Thurp, en deux fois, à la T.V., on se contenta la première fois de lui blondir les cheveux avec ce liquide qu'on vaporise et qui, manié par les mains expertes des coiffeuses et maquilleuses de Radio-Ca-

nada, transforme en blonde la plus belle des brunes. Malheureusement, dans cette opérette, il y a beaucoup de scènes tendres et chaque fois que Claire Gagnier s'approchait d'André Thurp, elle laissait sur ses manches, voire sur son visage, des traces visibles de sa blondeur. Son parti fut vite pris : à la seconde émission, elle ne risquerait plus de déteindre et depuis ce temps, comme vraiment ça lui va très bien, elle est restée blonde et personne ne s'en plaint.

M. et Mme Dionne et leurs enfants habitent, à Ville Mont-Royal, une maison qui leur appartient. C'est un « split-level » moderne de 9 pièces, joliment décoré et meublé dans les tons clairs.

ODETTE OLIGNY.

ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SOIXANTE-HUITIÈME EPISODE



Mon cher fils
A tout hasard je t'écis cette lettre et je l'attache à une pierre. Peut-être un jour pourras-tu la jeter par dessus les murs du château dans lequel je suis enfermé. La chambre que j'occupe est au second et t'as, avec une fenêtre presque bouchée par un rideau de glycine, un beau + embrasse



CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DOUZIÈME ÉPISODE

L'Or des Brigands



1. Les trois jeunes gens, Arsène, Roch et Myra, après avoir été isolés quelque temps sur un îlot et avoir failli être faits prisonniers par Padrez, ont réussi à fuir en barque.



2. Ils se laissent aller au fil de l'eau, tout heureux de jouir de leur liberté. Bientôt ils atteignent le point où ils doivent descendre à terre et procéder par la route.



3. Ils accostent et Roch ordonne à son frère et à Myra de l'attendre sur la rive. Il va s'occuper du Mexicain qui monte la garde.



4. Lentement, et avec précaution, il pénètre plus avant, soucieux de ne pas éveiller l'attention du guetteur.



5. Bientôt il l'aperçoit, nonchalamment adossé à une roche. En un rien de temps, il s'élance sur lui et l'assomme.



6. Puis Roch le ficelle comme un saucisson.



7. Puis chacun choisit un cheval à son goût...



8. ...Et en avant vers la découverte du trésor caché !



9. Après de longues heures de galopage, ils parviennent à la Vallée Fantôme. Ils décident de démonter et de bivouaquer pour la nuit.



10. Le plan leur indique que le trésor se trouve quelque part au sud de la Pierre Tombante. C'est une très grosse roche en équilibre dangereux au haut d'un rocher.



11. Le lendemain, frais et dispos après une nuit de repos, ils se mettent à la recherche de cette Pierre Tombante qui va leur servir de point de repère pour trouver le trésor.



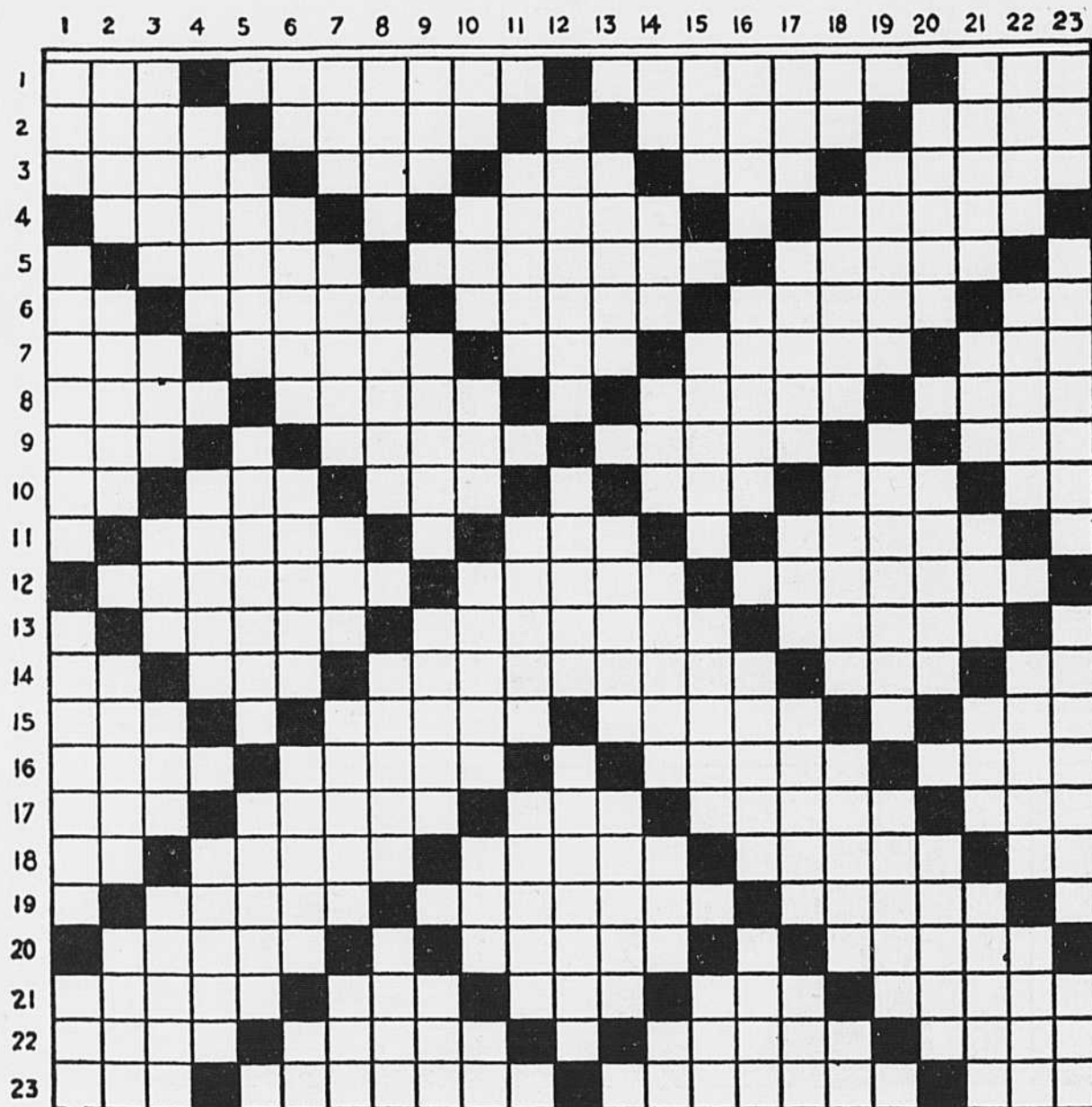
12. "La voilà !" s'écria Roch en apercevant la pierre. "La cave devrait être au sud", riposte Arsène. Ils s'approchent, mais soudain une trombe d'eau dévalle des sommets.



13. Si près du but, nos trois amis sont terriblement déçus de ne pouvoir accéder à la grotte où devrait se trouver le trésor. Mais lentement, le débit d'eau diminue et, sous les flots, ils aperçoivent l'entrée de la grotte. (A suivre)

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1374



HORizontalement

- 1—Pic des Pyrénées. — Assemblage de fleurs. — Festin solennel. — Instrument d'osier pour nettoyer le grain.
- 2—Un des fils de Jacob. — De couleur entre roux et noir (pl.). — Choc, cahot. — Qui se meut avec célérité.
- 3—Tromper. — Une des Cyclades. — Qui n'a point d'éclat. — Etre fantastique du sexe féminin. — Qui est à vous.
- 4—Aussi promptement. — Lanière pour exciter les animaux. — Fruit succulent.
- 5—Nom que l'on donnait autrefois à la barre du gouvernail. — Déterminé, réel. — Tas de foin.
- 6—Symbole chimique de l'aluminium. — Fixé irrévocablement par le sort. — Lombes. — Revenu annuel. — Qui est à moi.
- 7—Grand baquet de bois. — Tyran de Sparte, célèbre par ses cruautés. — Petite pièce pour supporter la balle au jeu de golf. — Ce qu'on doit. — Préfixe, indiquant une position inférieur.
- 8—Nom de plusieurs grands-ducs de Russie. — Cordon de soulier. — Rivière d'Espagne, affluent de l'Ebre. — Epouse d'Abraham.
- 9—Grand fleuve de l'Afrique. — Salicylate de naphtyle, servant au traitement des rhumatismes. — Action de mégir. — Petite corne du bois d'un cerf.

- 10—En les. — Onomatopée du bruit d'un coup. — Caractère du style. — Mouvement de l'homme. — Pronom personnel. — Négation.
- 11—De la couleur jaune tirant sur le brun. — Pièce de fer perpendiculaire à la verge de l'ancre. — Revenu d'un prélat.
- 12—Genre d'insectes archiptères appelés vulgairement *fourmis blanches*. — Mettre en terre pour germer. — Qui n'est pas ce qu'il paraît être.
- 13—Tuyau garni de barbes et de duvet qui couvre le corps des oiseaux. — Situé sur le côté d'une chose. — Grand rideau pour devanture de magasin.
- 14—Métal. — Epoque. — Donner une valeur à. — Possédée. — Dans la gamme.
- 15—Qui cède facilement au toucher. — Pointe d'une montagne élevée. — Empereur romain. — Fils de Noé.
- 16—Mal des montagnes, dans les Andes. — Qui aime à jouer. — Partie mobile d'un moteur électrique. — Lieu où s'établit une armée.
- 17—Article. — Genre de mollusques lamellibranches. — Cicatrice saillante d'un os fracturé. — Ville de l'Italie ancienne, aujourd'hui Tivoli. — Dans la gamme.
- 18—Conjonction copulative. — Etablissement où l'on entretient les chevaux. — Homme dédaigné. — Titre donné au souverain d'Abyssinie. — Lac du Soudan d'Afrique.
- 19—Jeune élève en peinture. — Corps d'un homme mort. — Montagne de

l'Asie antérieure, fameuse par ses cèdres magnifiques.

- 20—Qui est de Dieu. — Mélange de gaz qui se dégage des corps en combustion. — Assujettir à demeure.
- 21—De l'espèce du boeuf. — Au bout de peu de temps. — Démonstratif. — Nom des temples japonais. — Auteur de *Réflexions sur la violence*.
- 22—Qui a une saveur rude et désagréable. — Genre de méliacées. — Petit bâtiment à un mât à formes fines et élancées. — Nom donné à toute étoile qui augmente brusquement d'éclat.
- 23—Démonstratif. — Objet considéré comme un porte-bonheur. — Vase de terre décoré. — Créés.

VERTICALEMENT

- 1—Fils de Jacob. — Petit buffet à compartiments. — Vêtement dont toutes les pièces sont de la même étoffe. — Réservoir.
- 2—Dieu de la guerre, chez les Gaulois. — Manière de colorier un dessin. — Machine pour filer le chanvre. — Voûte demi-sphérique qui surmonte un édifice.
- 3—Délai, relâche. — Durillon. — Pièce de la charrie dans laquelle le soc est emboîté. — Adjectif indéfini. — Bords d'un fleuve.
- 4—Difficile à conduire. — Qui est exprimé par la parole. — Brûler à l'extérieur sans cuire en dedans.

- 5—Oeuvre d'imagination pour intéresser le lecteur. — Préparation liquide salée. — Genre de confitures.
- 6—Fleuve de Russie. — Entier. — Chose peu sérieuse. — Ouvrier d'une houillère. — Pronom personnel.
- 7—Un des cantons suisses, arrosé par la Reuss. — Roman de mœurs, par Alphonse Daudet. — Saison. — Assemblage de poulies et de cordages pour mouvoir de lourds fardeaux. — Tesson.
- 8—Pronom relatif: lequel. — Permission. — Qui ne contiennent rien. — Élégant, civilisé.
- 9—Article indéfini. — Bandelette de linge pour entretenir une plaie suppurante. — Personne originaire du Latium. — Contraction convulsive de certains muscles.
- 10—En les. — Juridiction. — Expression de la voix. — Pièce réservée aux visiteurs. — Ivre, populairement. — Abréviation de *ampère-heure*.
- 11—Peintre français, né à Paris, un des maîtres de l'impressionnisme. — Pièce en ivoire pour payer au jeu. — Vieux, menaçant de tomber.
- 12—Cuisinier chargé des sauces. — Soutenir des plantes grimpantes avec des rames. — Sucre fondu et en partie décomposé par l'action du feu.
- 13—Qui a peu ou point d'éclat. — Petit oiseau. — Ligne que l'on trace sur la membrure pour marquer la position du pont (mar.).
- 14—Interjection, qui sert à marquer la joie. — Qui sont à toi. — Pièce de la charrue. — Abattre à ras de terre. — Unité de mesure agraire. — Préfixe qui signifie *réunion*.
- 15—Partie d'une église. — Dommage occasionné par une cause violente. — Petit loir gris. — Parole vide de sens.
- 16—S'emploie dans les phrases interrogatives. — Jésuite, surnommé *l'apôtre des Vivarais*. — Branche de rotang. — Gamin de Paris.
- 17—Bison d'Europe. — Unité de mesure de longueur, adoptée en France. — Qui sont à moi. — Inventeur de la dynamite. — Courbe décrite par une voûte.
- 18—Sert à lier les parties du discours. — Déclivité. — Pavillon de grosse toile. — Pousser des rugissements. — Exclamation d'admiration.
- 19—Ouvrage de maçonnerie cintré. — Circuit, enceinte. — Pierre précieuse, transparente et d'un rouge vif.
- 20—Dentelle qui couvre le visage des femmes. — Rivière de France. — Sert à blanchir le linge.
- 21—Panneau de verre. — Espèce de poche. — Possédée. — Tamis. — Fils de Domitius et d'Agrippine, né à Antium.
- 22—Foyer de la cheminée. — Fruit de la ronce. — Ange déchu. — Sonnet.
- 23—Créée. — Restaurant élégant. — Résolution concertée secrètement contre quelqu'un. — Fatigué.

F	R	A	I	S	P	S	A	U	T	I	E	R	S
R	A	I	L	D	O	I	G	T	F	R	I	C	
O	I	L	M	E	U	E	S	E	V	E			
N	A	T	E	L	W	O	C	E	T	E	N		
T	C	E	N	I	S	F	O	R	E	T	E		
	C	A	N	U		P	A	R	A	R	E	S	
L	A	N	D	E	F	O	I	M	E	N	O	N	
U	N	I	R	P	R	U	N	E	B	U	R	E	
C	O	T	E	R	A	L	E	D	E	I	T	E	
	T	I	S	O	N	N	E	H	A	L	T	E	
M	E	S	T	O	C	M	A	L	L	E	S		
A	R	E	O	N	P	E	R	L	E	P	O		
R	A	T	O	R	C	O	R	D	E	S	O	L	
O	T	E	R	T	O	I	L	E	R	O	N	D	
C	A	R	A	N	E	L	E	S	E	C	T	E	

Solution du problème No 1373

Le cinéma français

LES BIJOUTERIES DU CLAIR DE LUNE

avec Brigitte Bardot, Alida Valli, Stephen Boyd.

Dès son arrivée en Espagne, où elle est invitée par des parents, la jeune Ursula Desfontaines rencontre Lambert, un inconnu qui vient demander à l'oncle d'Ursula qu'il considère comme responsable, les raisons du suicide de sa soeur. De la discussion orageuse avec Ribéra, Lambert ressort blessé. C'est Florentine, la tante d'Ursula, encore jeune et belle, qui le soigne. Ursula est apitoyée. Florentine, profondément attirée. Toutes deux vont rivaliser auprès de lui.

Florentine, qui est une femme sage, donne pour la première fois de sa vie un rendez-vous. Mais Ribéra surprend Lambert. Il n'a pas le temps d'épauler son fusil que déjà Lambert a sorti son poignard et l'a tué. Seule, Florentine a vu la scène et se tait.

Le soir de l'enterrement de Ribéra, Lambert enjambe le balcon de Florentine et devient son amant. Au matin, Lambert avoue qu'il était venu demander un alibi. Ursula voit Lambert partir de la chambre de Florentine, et comprend qu'elle l'aime aussi.

Quand les carabiniers l'arrêtent à la porte du château, Florentine, blessée et déçue, ne fera pas un geste, Ursula, en revanche aide Lambert à s'enfuir, et ne veut plus le quitter lorsqu'il la prie de le laisser seul. Lambert a encore les menottes. Ursula continue à l'aider. Ils marcheront des heures et des heures avant d'arriver à un moulin abandonné, où ils passent innocemment leur première nuit d'exil.

Cherchant la complicité d'un vieux receleur, ils parcourent le pays. Ils ne trouvent que Carmen, la nièce du receleur, qui vit dans les rochers parmi une population de troglodytes. Ils s'installent parmi eux, mais la police qui les recherche finira par les inquiéter. Ils s'enfuient encore, et se réfugient plus tard dans une grotte, où ils n'ont plus rien pour subsister. Leur amour s'altère. Après une dispute, Lambert écrit à Florentine pour lui rendre sa nièce. Il ne veut pas condamner Ursula à cette existence, ni voir leur idylle se dégrader. Il décide de l'emmener au village le lendemain. Dans la nuit, Ursula est plus passionnée que jamais. Il n'ose pas lui avouer son projet, et prétend pour l'emmener dans la plaine, qu'il a trouvé le moyen de gagner la frontière. Au dernier moment, Ursula comprend le plan de Lambert, et le supplie de ne pas se séparer d'elle. Lambert est ému, la prend par la main, et tâche de fuir. Hélas, il est trop tard. Ils sont cernés dans le village, car Florentine, voulant se venger, avait prévenu la police.

Les carabiniers tirent un coup d'avertissement en l'air. Mais Ursula et Lambert continuent à courir jusqu'à ce que leurs corps roulent à terre, sous les yeux de Florentine, éperdue.

CHARMANTS GARÇONS

avec Zizi Jeanmaire, Daniel Gélín, Henri Vidal, François Périer, Jacques Dacqmine.

Lulu, chanteuse et danseuse dans un grand cabaret, a beaucoup de charme, encore plus de talent et nombre d'admirateurs. Mais jusqu'à ce jour, ses aventures amoureuses duraient à peine le temps qu'elle s'aperçoivent... qu'elles ne pouvaient pas durer.

Aussi a-t-elle décidé d'épouser Robert, un jeune industriel, auquel elle est tendrement attachée : Robert est si sincère, si gentil, si loyal. Mais, lui, l'aime-t-il assez pour unir sa vie à la sienne ? Il l'assure.

Alors pourquoi se dérobe-t-il ? De tous les défauts que peut avoir un être aimé, il a le pire de tous : il n'est pas libre !

C'est le type classique de l'homme marié qui court de mensonges en mensonges entre sa femme et sa maîtresse.

Peinée, déçue, Lulu part vers de nouvelles aventures... mais que ne s'y trompe point Edmond, le financier d'âge mûr qui la suit et la guette, persuadé que son compte en banque lui donne auprès d'une jolie femme un sex-appeal infaillible.

Lulu sait résister à la tentation et refuser fourrures, Cadillac et diamants. Si parfois l'argent la tente, c'est qu'elle rêve de pouvoir monter un spectacle, d'avoir sa troupe, son théâtre...

Et elle préfère le visage énergique, les larges épaules et la jeunesse de Jo, un boxeur célèbre. Engouement d'ailleurs sans lendemain, car la loi du sport fait fi de l'amour et de la tendresse...

Plus séduisant, plus attachant est Alain, un gentleman cambrioleur. Après avoir fait d'elle sa victime, puis sa complice involontaire, un soir de gala à Monte-Carlo, Alain l'aide à se libérer du volontaire et tenace Edmond qui est devenu à son insu son commanditaire. Mais même l'amour ne saurait rendre un voleur honnête ! Alain doit s'enfuir.

Et le soir de son triomphe sur la scène d'un grand théâtre, il ne reste auprès de Lulu que son fidèle impresario : Charles, Charles qui a pour elle toutes les attentions, toutes les gentillesse et dont le plus grand plaisir est d'écouter et de regarder vivre Lulu. Mais Charles n'a-t-il pas tendance à être misogyne ?

Ainsi... Robert, Edmond, Jo, Alain, Charles et les autres, Max, le gigolo, le célibataire, le danseur... chacun de ces spécimens de la gent masculine a « son » défaut.

Lulu, déçue, se demande si l'homme idéal existe.

Mais peut-être est-ce André Noblet, l'inconnu qui, chaque soir, lui envoyait des fleurs. Il vient de sortir de l'anonymat et lui n'a aucun des défauts des autres charmants garçons...

PROBLEMES DE L'ENFANCE

LES PETITS JANUS

Janus, vous le savez, était ce dieu de l'antiquité qui avait un double visage. J'avoue ne plus me souvenir très bien de la raison qui lui valait cette particularité, et quel usage il en faisait. Mais il est certain que le personnage mythologique ainsi doté pouvait facilement s'exposer à être taxé d'hypocrisie. Il lui suffisait de sourire aimablement avec l'un de ses visages, et de faire une grimace, de colère, de mépris ou de menace, avec l'autre...

Nous connaissons tous des cas de « dédoublement » qui évoquent Janus. C'est un homme qui est apprécié en société pour sa gaieté et sa gentillesse et qui, en tête-à-tête avec sa femme, est renfrogné, bougon, ou taciturne ; c'est au contraire une femme, souriante et séduisante avec ceux-ci, hostile et fermée avec ceux-là. Malheureusement, cette double attitude n'est pas l'apanage exclusif des grandes personnes, et l'on voit souvent des parents stupéfaits d'apprendre, par recoupements, que leur insupportable garnement, toujours indiscipliné, toujours dressé contre leur autorité, est un modèle de sagesse et de discipline à l'école... Tel « endormi » à la maison, toujours lent, hésitant à remuer un doigt, est le plus endiablé dès qu'il se trouve avec ses petits camarades. Telle petite fille parfaitement insolente avec sa mère est pleine d'égards pour les mères de ses amies... etc...

Si le contraste n'est pas trop marqué, il n'y a pas lieu de se préoccuper de ces variations. Ne sommes-nous pas, tous, les grands comme les petits, des êtres complexes, ondoyants et divers ? Mais si la divergence des attitudes est très accentuée, il faut se préoccuper d'en discerner les motifs, afin d'y remédier.

Dirons-nous qu'il s'agit presque toujours d'enfants gâtés à la maison ? Car il faut mettre à part le cas de ceux qui, au contraire maltraités, opprimés, se transforment au-dehors tout simplement parce qu'ils y retrouvent une liberté, des égards, qu'ils n'ont malheureusement pas à leur foyer. En ce qui concerne les autres, il faut essayer de se représenter leur situation. A la maison, ils ont une assurance qu'ils n'ont nulle part ailleurs : ils sont chez eux. Si jeunes qu'ils soient, ils ont déjà un passé, conscient ou non, qui les a étroitement liés à leur entourage. On les a servis, dorlotés, choyés. On a fait preuve envers eux d'une indulgence excessive. Et ils savent, clairement sur le plan sentimental, obscurément sur le plan social, que quoi qu'ils fassent ils ne perdront pas le bénéfice de ce passé, de ces liens.

Qu'ils soient au contraire à l'école, ou en visite, ou placés chez des tiers, ils ont vivement conscience d'être des étrangers. Ils ressentent le besoin de se faire accepter, estimer, par cet entourage nouveau, qui n'est nullement obligé de les prendre tels qu'ils sont, qui ne leur en a jamais, antérieurement, témoigné l'intention. Ils s'appliquent tout naturellement à se le concilier. Sont-ils donc hypocrites ? C'est un bien grand mot... Revenons en nous-mêmes. Dans les relations les plus élémentaires avec de parfaits inconnus, n'avons-nous pas, nous aussi, tendance à veiller mieux qu'ailleurs à notre courtoisie, à notre bonne tenue ? Quand une nouvelle personnalité est introduite dans notre milieu — disons, par exemple, un nouvel employé dans un bureau : chacun des anciens n'est-il pendant quelques jours, jusqu'à ce que le naturel ait repris le dessus, enclin à moins de laisser-aller, à moins de négligence dans les propos ? Ne faisons pas assaut de politesse dans un wagon de chemin de fer que l'on va partager tout au plus quelques heures avec les autres voyageurs ?

Pour rassurer les parents qui s'inquiéteraient de ce que leur enfant, rebelle et indiscipliné à la maison, change du tout au tout lorsqu'il se trouve ailleurs, qu'ils sachent que cette modification d'attitude a une autre raison, une raison qui ne peut que leur aller droit au cœur : ce garnement a souvent le sentiment très vif de représenter l'ensemble de sa famille. Tel père, qui se dit avec un serrement de cœur : « Mon galopin de douze ans, si disculpateur, si prompt à me remettre à ma place, me tient déjà, sans s'en rendre compte, pour un vieux bonhomme attardé et ridicule », serait émerveillé d'entendre le galopin en question faire hautement son éloge devant les tiers avec qui il se montre si aimable. Si le fils ne sait pas témoigner de l'estime et de la tendresse qu'il a au fond du cœur pour un papa qui lui a laissé prendre de mauvaises habitudes de langage à son égard, il sait très bien les extérioriser en parlant à d'autres de ce père. Il a à peine dit merci du bout des lèvres pour ce beau jouet convoité que vous lui avez offert ? Tant pis pour vous : c'est que vous lui en avez offert trop souvent et sans exiger une manifestation extérieure de politesse. Mais s'il est capable de montrer ce jouet avec fierté, de dire : « C'est mon père qui me l'a donné, il est gentil, il me donne toujours les choses dont j'ai envie », le mal n'est pas encore très grand. A vous de trouver, non pas des punitions, mais d'abord par les exemples que vous lui fournirez dans le milieu familial, et ensuite par des observations affectueuses qui lui feront entrevoir votre propre sensibilité à l'obéissance, aux égards, — le moyen d'obtenir à la maison ce qui est prodigué au-dehors.

MARTE DESBUISSONS.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER

Président

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Trois Magazines qui rajeunissent en vieillissant

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Remplissez notre coupon d'abonnement à l'intérieur

Les Publications Poirier, Bessette
& Cie, limitée

Le Samedi

70 ans

en dépit de ses quelques lustres d'existence, offre à ses lecteurs un visage nouveau, rajeuni. La formule neuve qui lui vaut ce rajeunissement s'inspire de l'évolution même du Canada français. Aux Canadiens qui ont le goût du monde, de l'aventure, de l'actualité, *Le Samedi* offre des reportages nombreux et variés grâce auxquels le monde entier pénètre dans votre foyer. Nos lecteurs nous le font savoir: il y a de tout dans *Le Samedi*. Lisez-le, vous admettrez ensuite, comme eux tous, que «d'un SAMEDI à l'autre, la semaine passe vite»

10 SOUS L'EXEMPLAIRE

LA REVUE Populaire

50 ans

célèbre cette année son 50^e anniversaire. Fondée à Montréal, en 1908, par Ferdinand Poirier, elle est encore la propriété de la famille Poirier — laquelle possède et administre également LE SAMEDI et LE FILM. Après cinquante ans d'existence, La Revue Populaire est partout reconnue comme le magazine par excellence de la Canadienne. Ses principales collaboratrices canadiennes sont: Mme Jules Fournier, Mme Lucette Beauchemin, Mme Odette Oigny, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mme Enguerrand Conrad. Ses chroniques féminines nombreuses et variées, son roman complet, ses pages de modes abondamment illustrées, sa chronique culinaire, etc., en font vraiment le mensuel idéal de la Canadienne.

20 SOUS L'EXEMPLAIRE

le FILM

40 ans

le plus ancien et le plus à la page de nos magazines de cinéma, a connu, lui aussi, une longue et brillante carrière. Il existe déjà depuis quarante ans. On y trouve de tout sur le cinéma américain, français, anglais et italien. Un roman complet. Abondantes illustrations.

10 SOUS L'EXEMPLAIRE

Nous rappelons aux nombreux lecteurs et lectrices de nos trois magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM que leur prix au numéro et à l'abonnement n'a jamais été majoré en dépit de l'augmentation constante du coût de revient. C'est-à-dire (et nous tenons à ce que le public le sache) que tout augmente, d'année en année: les salaires, le prix du papier et de l'encre, les bénéfices marginaux du personnel, etc., sauf le prix de vente de nos magazines. Le prix des journaux double. Les nôtres ne bougent pas.

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT
BJ50-C-77936